

L'enfant insécuré

et la propagation de la violence

« La base de tout ce que j'ai fait était psychologique ;
les résultats ont été pédagogiques. »

Dr Montessori, *L'Enfant est l'avenir de l'homme*

Sommaire

I – Relation – communication

II – La « Pédagogie noire », base culturelle de propagation sociale de la violence

III – Un patrimoine culturel familial en héritage

IV – L'enfant : le faible social dans la chaîne de la violence

V – Rupture du Moi

VI – Compulsion de répétition

VII – L'irréel

VIII – Réciprocité

IX – Le vrai Soi

X – L'aide du « témoin secourable »

XI – Réformer l'expérience sociale de l'enfant

INTRODUCTION

Mon travail est parti d'une situation compliquée dans les relations et la communication dans l'éducation, et il s'est tourné vers la question de la maltraitance de l'enfant en tant que problème sociétal de fond. Il a donc évolué depuis la recherche d'une compréhension des symptômes de cette situation compliquée vers les origines du malaise et des tensions. Il s'est ainsi dégagé une thématique de la maltraitance comme tragédie ordinaire du sort de l'enfant dans la société, et la problématique suivante : comment la maltraitance de l'enfant se manifeste-t-elle à l'adolescence ? Comment aider l'adolescent avec les symptômes de ses expériences malheureuses de l'enfance ?

Les travaux d'Alice Miller exposent une approche thérapeutique qui rejoint la Communication NonViolente de Marshall Rosenberg et lui offrent des racines dans l'histoire de l'individu depuis ses origines. Ces racines sont également prises dans l'inconscient collectif historique de l'éducation, dans la conception du rôle et des modalités de l'éducation. Cependant, la CNV comme la démarche freudienne de départ – antérieure aux théories des pulsions et fantasmes de l'enfant vis-à-vis de l'adulte – se limitent aux sentiments chronologiquement immédiats ou proches, se limitent à l'état émotionnel à l'instant de l'introspection en lien avec des situations proches chronologiquement. L'intérêt de l'approche d'Alice Miller est de remonter au sentiment source du vécu insécuré, de sorte que l'adulte conscient puisse offrir une écoute empathique à l'enfant blessé qui demeure seul et en souffrance en lui, en l'adulte qu'il est devenu dont une partie de lui continue à souffrir de l'expérience malheureuse subie. Cette écoute empathique n'est pas un acte intellectuel de compréhension ; c'est un acte d'écoute et d'accueil des sentiments réellement vécus par l'enfant dans le traumatisme et qu'il n'a pu alors s'autoriser à ressentir. Autoriser l'enfant traumatisé en soi à identifier son ressenti interdit, voici, selon Alice Miller, la voie de la guérison, comme nous le montrerons par étape dans cette étude.

Ce qui a d'abord été pour moi un besoin de comprendre pour aider s'est transformé, avec la découverte des travaux d'Alice Miller et de leurs apports, en une démarche d'investigation de fond, et la découverte par cette lecture d'un traitement novateur du thème de la violence, la décrivant telle qu'elle continue d'être employée dans l'éducation des enfants.

Une grande force de l'approche d'Alice Miller est d'apporter des éléments concrets, pratiques et efficaces pour permettre d'identifier et de comprendre les effets de la maltraitance de l'enfant. Cette définition des manifestations de la violence subie dans l'enfance permet de montrer, par la perception des symptômes, l'étendue du problème. Alice Miller évalue que la violence subie dans l'enfance concerne 90% de la population humaine.

Dans une optique d'éducation à la paix, le phénomène à aborder consiste à permettre que la violence reçue dans l'enfance ne soit pas abrégée par l'individu à l'âge adulte, c'est-à-dire « reproduite », sur la génération suivante. Cette violence peut prendre la forme de toute espèce d'interaction avec l'enfant allant à l'encontre de ses besoins de sécurité, d'attention, d'éveil, etc.

L'insécurité de l'enfant et ses conséquences dans la construction psychique de la personnalité constituent la pierre angulaire du problème de la maltraitance. Cette définition place le sentiment de sécurité comme besoin fondateur de l'individu pour se développer paisiblement et en contributeur de la paix.

La maltraitance de l'enfant a des causes culturelles. Elle déploie par étapes son emprise sur

l'enfant jusqu'à ce qu'il en devienne à son tour propagateur. Dans l'expérience insécure, le psychisme de l'enfant se trouve métamorphosé sous l'influence de la destruction. L'enfant devient à son tour un vecteur de destruction. C'est l'essor de l'individu destructeur. Mais chaque cheville de ce grand mécanisme peut à son tour être démontée, l'individu peut se restaurer et s'affranchir de la violence envers autrui, envers lui-même. Il est indispensable de penser un modèle qui n'engendre pas ce problème, un mode de vie de l'enfant libéré des répressions et en harmonie avec ses besoins.

I – Relation – Communication

La communication crée du lien, elle est une composante sinon un point de départ de la relation. G. Apfeldorfer l'aborde en tant que système de créance-dette d'actes entre les personnes. Il s'agit d'échanges, il n'y a pas de don dans la relation : chaque acte de communication engendre une dette équivalente réciproque. Si je reçois un service ou un mot valorisant, je suis tenu de rendre quelque chose en échange : un remerciement, un cadeau. Ce retour de ma part doit être reconnu comme équivalent, de sorte qu'il s'établisse un équilibre dans le système relationnel. De même, si je réalise un acte à la faveur de quelqu'un, si je formule un compliment, par exemple, je génère au passif de cette personne une créance envers moi : la personne m'est redevable en retour d'un mot, d'un geste, d'un objet témoignant de sa reconnaissance. Enfin, dans ce système de relation entre les personnes, les échanges ont pour base des actes et non des sentiments. Un sentiment requiert d'être incarné par un support : un geste, un objet, une parole. C'est à partir de ce support qu'il entre dans la communication, qu'il intègre la relation et qu'il est évalué. C'est par les gestes, les paroles et les objets que j'apporte dans la relation que se détermine ma place dans le réseau de communication qui s'établit entre nous.

Communiquer se distingue donc de s'exprimer. S'exprimer n'engage pas une relation ; la relation s'engage à partir de la communication. La relation entre des personnes s'établit sur la base d'un réseau d'échanges d'actes dans lequel chacun s'exprime en rapport avec autrui. La communication est donc une mise en relation des personnalités, dans laquelle se développe l'identité sociale de chaque personne. La relation est ainsi une forme d'interdépendance par la communication, qui se distinguerait de l'expression de soi comme manifestation d'indépendance. L'indépendance sociale dans cette perspective agit dans un réseau de relations ; elle entre dans le champ des interdépendances par son caractère social. A. Einstein associait interdépendance sociale et holisme pour montrer que la conscience personnelle de l'appartenance au tout social, par la relation et par la communication, est une condition de la paix : par sa conscience de participer à un tout social interdépendant, un être humain s'inscrit dans la dynamique de la paix.

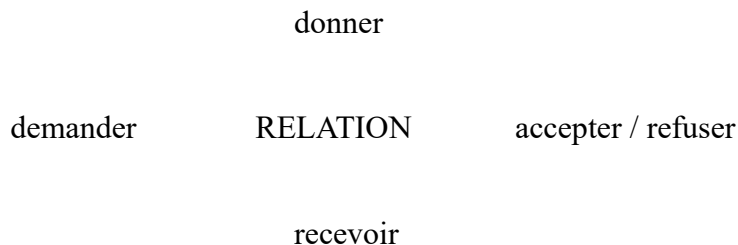
Dans *Les Relations durables*, G. Apfeldorfer écrit : « Notre quête d'absolu ne sera jamais comblée par les relations humaines »¹. Cette supposition m'a interpellé. Elle m'a évoqué l'humanisme, de la préface des *Essais* de Montaigne – « C'est moi que je peins. Mes défauts s'y verront sur le vif, mes imperfections et ma façon d'être naturellement » - à la « considération positive inconditionnelle » de Carl Rogers. Les relations humaines sont imparfaites, à la mesure de l'être humain même ; elles sont par là une source d'insatisfaction. Ceci est un enseignement fondamental pour la vie sociale. C'est un appel à la tempérance, entre autres vertus qui sont toutes sollicitées dans les relations sociales. Par ailleurs, c'est un appel à considérer que chacun apporte toujours dans la communication et dans la relation le meilleur de lui-même, selon ses propres ressources.

Pour ce qui est de la place qu'occupe l'adulte dans la relation auprès des jeunes dans l'éducation, dans *Notre façon d'être adultes fait-elle sens et envie pour les jeunes ?*, Th. D'Ansembourg nous interroge : « Est-ce qu'en nous voyant vivre nos vies d'adultes, les jeunes autour de nous se disent : « C'est super d'être adulte, j'attends cela impatientement, je me forme et me transforme à mon rythme, dans le projet d'être moi-même un jour aligné, cohérent, responsable et heureux de l'être » ? » En tant qu'adulte, offrons-nous à l'enfant un « exemple de la personnalité inspirante », pour reprendre la formule de l'auteur ?

1 APFELDORFER G. (2004). *Les Relations durables*, Odile Jacob.

A ce stade, un des points de départ de ma réflexion sur la relation, notamment concernant la relation adulte-adolescent, consistait à mettre dans la balance deux modes de communication qui pourraient se résumer en : « rapport de force, autorité sur, imposer, pression, suspicion » d'une part, et « se mettre d'accord, collaborer, autorité avec, confiance, joie » de l'autre.

J. Salomé, dans *Si je m'écoutais... je m'entendrais*, schématise la relation ainsi :



Cet organigramme montre une chose : ce que j'apporte dans la relation établit une forme de lien qui entre dans la composition d'une de ces quatre actions, et c'est par ces actions que j'entre dans la relation, ce qui offre la possibilité d'intégrer le lien social par mes actions et de choisir la façon dont je le fais. Il montre aussi la responsabilité de chacune et chacun dans la façon dont il choisit d'intégrer la relation sociale. Ce choix est naturellement contraint par le vécu personnel, par l'environnement social et matériel, G. Apfeldorfer soulignant la valeur de l'apprentissage à se connaître soi-même pour agir conformément à ses valeurs : « La meilleure manière de garder ou de rétablir le relationnel, c'est de rester fidèle à sa propre position [...] : « Suis-je en accord avec ce que je suis, en faisant cela ? » ». Dans la pratique de la CNV de M. Rosenberg, vivre cette fidélité à ce qui compte pour soi est lié au centrage de la personne, état requis pour faire des choix en accord avec sa propre vision de ce qui est juste.

L'organigramme proposé par J. Salomé peut être associé aux *Langages de l'amour* de G. Chapman, par lesquels on apporte dans la relation ce qui est de nature à répondre à un besoin d'autrui : sensibilité à recevoir des paroles valorisantes, à partager un temps de qualité, à recevoir des cadeaux, sensibilité aux services rendus, aux contacts physiques. Ces cinq langages de l'amour guident l'empathie dans la relation : à quoi mon interlocuteur est-il sensible, de quoi a-t-il besoin ?

Les carences personnelles à combler dans le domaine des langages de l'amour affectent la paix, l'équilibre de la personne et l'équilibre de ses relations. Ces carences sont consommatrices d'énergie, or l'individu a besoin de pouvoir diriger cette énergie vers une activité intelligente.

En éducation, le vide émotionnel d'un enfant et sa dispersion d'énergie pour rechercher en vain à combler des carences affectives vont tenter l'adulte à régir sa volonté et son choix d'activités. Cette tentation peut intervenir comme le palliatif d'un vide angoissant pour l'adulte. Or l'action de l'adulte qui se substitue au besoin de l'enfant apporte alors un parasitage supplémentaire dans la désorientation de l'enfant carencé.

Il serait plus utile dans la perspective de G. Chapman de pourvoir l'enfant en amour selon les cinq langages qu'énonce l'auteur et selon le langage propre à l'enfant, par exemple échanger avec lui sur ce qui pourrait être utile et observer sa façon d'offrir à autrui, qui indique la façon dont il a besoin de recevoir.

Ces bases simples posées pour une relation équilibrée, ou travaillées dans le but de permettre à chacun de se vivre et de vivre harmonieusement dans son environnement social – communiquer dans un échange harmonieux, expérimenter des interdépendances constructives, considérer et être considéré positivement, agir en conscience dans l'équation des interactions et en phase avec ses valeurs –, ces bases formulent les meilleures conditions relationnelles possibles.

Ces conditions se réalisent peu dans les relations humaines. Dans le cas de l'enfant, en tant que faible social, physiquement et par son inexpérience du monde, ce qui l'attend est une expérience toute autre.

Dans *Pourquoi la souffrance*, J. K. Stettbacher décrit la scène du repas d'un nourrisson :

« Le nourrisson a faim, il appelle, il crie, mais la mère réagit par l'énervement. Elle réchauffe hâtivement le biberon, vérifie à peine la température du lait, soulève l'enfant avec des gestes brusques et un visage renfrogné. L'enfant pleure, ouvre la bouche de mauvaise grâce, essaie avec plus ou moins de succès de refuser le liquide trop chaud. Lorsque l'aliment est trop chaud, les muqueuses buccales sont surstimulées ou brûlées. Non seulement la tolérance chaleur-douleur de la bouche sera artificiellement accrue, mais encore « l'endurcissement » entraînera une accoutumance contraire aux données physiologiques. Cette tolérance anormale à la chaleur peut frayer la voie à des lésions organiques, voire les provoquer directement. (En outre, l'on prédispose ainsi à devenir fumeur – ou à d'autres habitudes créant une surstimulation.) Au lieu de la satisfaction attendue, accompagnée de plaisir, l'enfant se voit infliger de la douleur – et ce justement par sa mère ou la personne qui s'occupe de lui, dont il attend le contraire, à savoir aide et apaisement. Cet enfant garde dans sa mémoire l'expression pleine de reproches de sa mère. Dorénavant, il va prendre peur dès qu'un besoin se manifeste, et tenter en vain de modifier sa situation. Ces atteintes physiques et morales (dans notre exemple : des blessures massives du premier et du deuxième niveau relationnel) vont créer dans ce système des hyperréactions latentes, qui constituent un fardeau pour l'individu et sont généralement créatrices d'une anxiété permanente. »²

Cet exemple illustre la cruauté ordinaire à laquelle peut être soumis l'enfant dans l'huis clos de la famille.

La faiblesse de l'enfant est celle que connaît toute progéniture vivante nouvellement venue au monde. Cette faiblesse requiert une protection de la part des individus qui l'entourent.

Le déséquilibre de la relation, dans la situation rapportée par J.K. Stettbacher, est multiple, d'autant que la relation elle-même se fonde sur un déséquilibre physique, psychique et social entre le nourrisson et sa mère. Nous reviendrons plus spécifiquement sur le rôle du lien entre le nouveau-né et sa mère dans le chapitre III, Un patrimoine culturel familial en héritage.

La relation rapportée dans cet extrait est tragique en elle-même et dans ses conséquences. Elle est extrême et pourtant commune sous une forme ou sous une autre, dans un contexte ou un autre, parce qu'elle repose sur le statut de l'enfant dans la société : celui qui est soumis à l'adulte. Ce statut est culturellement tellement admis que le remettre en cause semblerait invalider une loi de la nature.

Cependant, entendue dans sa teneur répressive et destructrice, comme dans l'exemple cité par J.K. Stettbacher, la soumission de l'enfant à l'adulte et les expériences de violence qu'il subit dans cette relation établissent un jeu de provocations dont les oscillations sont infinies : « leur propre violence provoque les réponses violentes », écrit B. Cyrulnik dans *Les vilains petits canards*³. Comme tout état émotionnel, la violence est communicative, elle a un effet électrique, magnétique ; elle modifie les capacités de réaction et promet une répercussion sans limite.

La violence répand la violence et compromet la paix, à l'échelle des relations entre les personnes, entre les groupes humains, entre les nations. La scène dont J.K. Stettbacher fait le récit et l'analyse est à l'image du battement d'aile d'un papillon d'Edward Lorenz, de la fragilité à la catastrophe. C'est pourquoi la maltraitance de l'enfant a besoin d'être identifiée, définie dans ses causes, ses effets et ses remèdes, et que l'environnement de l'enfant se trouve débarrassé d'une organisation sociale où son statut se caractérise par l'infériorité et la soumission, et dans laquelle, une fois devenu adulte, l'individu se dédouane sur la génération suivante du traumatisme de ce vécu.

2 STETTbacher, J. K., *Pourquoi la souffrance*, [1990], Ed. Aubier, 1991, p. 48-49.

3 CYRULNIK, B., *Les vilains petits canards*, Ed. Odile Jacob, 2004, p. 35.

II – La « Pédagogie noire » base culturelle de propagation de la violence

Alice Miller développe dans *C'est pour ton bien, racines de la violence dans l'éducation de l'enfant* (1980) le concept de « pédagogie noire » énoncé en 1977 par Katharina Rutschky pour définir les méthodes éducatives coercitives du médecin et éducateur Moritz Schreber (1808-1861). L'illustration ci-dessous montre son *appareil pour empêcher les enfants d'ouvrir la bouche*.



Si ces pratiques semblent anciennes, caricaturales et dépassées par leur caractère mécanique, brutal et contre nature, le statut fondamental de l'enfant-objet que la société et l'adulte doivent modeler, sinon de l'enfant imparfait voire défectueux qu'il faut corriger, ce statut a des racines culturelles plus profondément ancrées et qui ont survécu à l'abolition des méthodes de M. Schreber.

Selon l'un des fondements de la pédagogie noire, l'éducation de l'enfant équivaut à la satisfaction des demandes et des attentes de l'adulte. L'enfant est formé dans cette activité à s'assurer de l'approbation de l'adulte pour ce qui est de ses choix, de ses réalisations, de ses performances. L'élan constructif de l'enfant, autonome et naturel, mute sous cette expectative en vérification des bons sentiments et jugements de l'adulte envers lui.

Ainsi décrit, le processus éducatif signifie la supplantation de l'autonomie et de l'esprit critique personnel par un souci constant de convenir, de satisfaire, de plaire. L'enfant se trouve ainsi condamné à la quête d'approbation et aux sentiments de honte, à la dévalorisation de soi, à toute forme de gêne et de dissimulation devant cet omniprésent et omnipotent jugement extérieur – même une fois la marque de ce jugement ayant disparu de son entourage, car elle a été intériorisée et demeure en lui. Il a alors en outre perdu sa propre faculté de jugement, en laquelle il a perdu confiance et qui est vide de repères. En l'absence de repères personnels, il est en quête d'une source pour valider ses moindres entreprises et, par conséquent, redoutant les craintes qu'il leur associe, sa vie est faite de peu d'initiatives.

Cette forme d'éducation est coercitive, elle rejette la personnalité de l'enfant et impose l'immixtion du jugement de l'adulte dans le psychisme de l'enfant.

le mal inné

Hippocrate (v. 460-377) fait découler de la théorie des humeurs sa conception des tempéraments, liés aux fluides du corps humain. Aristote (384-322) fait du tempérament une cire qui doit être pétrie et modelée. Ces deux conceptions définissent la formation de l'être humain selon l'idée d'un mal qu'il faut corriger pour le rendre moral.

Les théories des humeurs comme celle des tempéraments ont été abandonnées en médecine, mais celle de la correction morale de la personne a persisté dans l'éducation. Le caractère erroné du déterminisme du tempérament a été scientifiquement établi, mais il s'est maintenu en tant que fondement culturel, affectant l'image de l'enfant, la vision du rôle de l'éducation et la fonction de l'adulte comme correcteur des défauts de l'enfant. Pourtant, avec cette image, cette vision et ce

rôle, c'est bien paradoxalement la culture qui applique le critère de « mal » à l'enfant et engendre par conséquent le mal social en organisant de le corriger par la correction l'enfant. Nous sommes en face d'un déterminisme qui, bien qu'étant un récit, un mythe, une construction culturelle, demeure accroché à l'expérience éducative de l'enfant comme une seconde nature. Cette seconde nature continue de masquer la nature réelle, constructive, de l'enfant, et d'accorder à son prétendu « tempérament » la clef de voûte de l'édifice scolaire.

C'est au nom du tempérament, mal de l'enfant à corriger, et de cette clef de voûte que se tient toute la structure éducative : la modifier, la retirer, c'est mettre en cause l'édifice au détriment de l'ensemble, mais au profit de l'enfant, au profit de son développement, et de bien des apports dans le domaine de la paix sociale.

Comment cette croyance paradoxale érigée en norme culturelle humaine s'organise-t-elle ? Partant inconsciemment de la théorie des tempéraments hippocratiques et de la cire aristotélicienne, l'adulte voit en l'enfant un mal qu'il faut rectifier pour obtenir le bien. Cette conception s'oppose à celle d'un bien qu'on aime et qu'on protège. L'adulte, animé d'une vision *maléfique* de l'enfant, au sens où l'enfant serait porteur d'un mal dont il faudrait le guérir par l'éducation, l'adulte se sent investi de la responsabilité de le corriger. Cette responsabilité lui confère un alibi pour abrégier (« reproduire », cf. VI) ses propres traumatismes. Le sentiment de responsabilité et l'abréaction sont les faces consciente et inconsciente du processus : consciemment, l'adulte s'attaque au mal prétendument inné en l'enfant ; inconsciemment, il traque en l'enfant ses propres peurs et refoulements. Ce processus reproduit et entretient le mal dans la société, un mal qui a été engendré par la vision maléfique qu'a l'adulte de l'enfant. L'adulte ayant lui-même été un enfant éduqué au même régime, c'est l'histoire de l'œuf et de la poule, à cette nuance près que le Sapiens sapiens, l'être conscient de penser, peut agir sur ce cercle, et sortir de la fatalité. Il a besoin pour cela d'information, de prise de conscience et de décision, et d'une action tournée vers l'évolution des pratiques sociales et culturelles. Car le mal qui se propage dans la société par ce type de traitement de l'enfant dans le cadre de son éducation, ce mal est la violence. La violence se propage dans la société par la répétition génération après génération de traumatismes infligés à l'enfant au nom d'une ambition d'améliorer cet enfant, perçu comme l'incarnation du mal. L'expression est caricaturale, mais le mécanisme déployé répond de cette vision.

Le Moyen Age prétendait que le Malin substituait à la naissance les enfants naturels des mères par des diabolins de son engeance. Cette image motivait la dureté de traitement que l'adulte devait infliger aux créatures remises entre ses mains. C'était une manière imagée d'illustrer cette vision. L'image médiévale n'est pas restée ; quant à la vision, l'organisation de l'éducation de l'enfant montre qu'elle s'est maintenue, contre la nature vitale de l'enfant à sa venue au monde, joyeuse et constructrice.

Percevoir le mal comme inné, comme présent en l'enfant à sa venue au monde, traduit en l'adulte une conscience de soi coupée de l'enfance, donc une posture du Moi divisée. Cette division du Moi intervient dans l'expérience des traumatismes infligés dans l'enfance, comme nous le verrons. Dans le traumatisme, l'enfant se coupe d'une partie de ses sentiments car il ne peut pas les ressentir : mon parent, celui que la vie m'a donné pour m'aimer et me protéger, m'inflige une blessure ; l'amour et la haine étant inconciliables, et ayant besoin de l'amour de mon parent pour survivre et grandir, j'occulte et refoule au fond de moi-même cet épisode de souffrance et m'interdit mon sentiment authentique de peur, de colère, de solitude, d'insécurité. Je deviens sourd à une partie de mon ressenti et par conséquent à une partie de moi-même. L'oubli est symptomatique du traumatisme.

L'enfant traité au régime de la « correction du mal » en lui se trouve divisé, en rupture avec la partie refoulée de son expérience, la part de sentiment qu'il s'est interdit de vivre consciemment et qui demeurera enfouie dans l'enfant blessé en lui. Cette part de lui-même, l'adulte l'emportera avec lui dans la suite de sa vie et de ses expériences, continuant d'y rester sourd tandis que l'enfant blessé tentera de se faire entendre dans sa solitude et son insécurité. Voici le programme qu'offre la culture

de la correction de l'enfant, dans la famille, à l'école, dans la société. *Ceci* peut être amélioré.

C'est l'adulte sourd à sa nature qui perçoit le caractère inné du mal, l'adulte maltraité dans l'enfance qui perçoit le mal en l'enfant : ainsi, il donne raison aux bourreaux de sa propre enfance, il s'assure de leur donner raison d'avoir agi de la sorte avec lui, il se convainc qu'ils ont agi avec bienveillance, comme ils le devaient, et qu'ils lui témoignaient par là leur amour. En « chassant le mal » de l'enfant qu'il était, il préserve sa propre survie psychique, sans doute ignorant qu'il honore avec ses parents les visions de l'éducation d'Hippocrate et d'Aristote.

La surdité de l'adulte à l'enfant blessé qu'il a lui-même été, dont il s'est détourné pour se sauver, est une insensibilisation produite par l'expérience de la maltraitance dans l'âge tendre. L'idée d'un mal inné procède de la méconnaissance de l'enfant réel, d'une cécité à la nature de l'enfance. Cette cécité joue un rôle psychique qui s'est construit dans l'expérience des mauvais traitements, c'est donc que l'individu a été traité selon cette vision négative de l'enfance, et qu'il l'a alors *apprise*.

L'idée d'un mal inné en l'enfant, qu'il faut corriger, interroge le rôle éducatif de l'adulte. Dans ce rôle, selon cette vision, l'adulte perpétue la violence envers l'enfant et dans la société. Dans *Ta Vie enfin sauvée*, Alice Miller donne à la croyance paradoxale du mal inné de la pédagogie noire cette réponse : « A-t-on jamais vu un être humain dont la destructivité prétendument innée ait été muée, à force de coups et autres formes de maltraitance, en bonté et autres traits de caractère positifs ? »⁴ Si la question est rhétorique, ce qu'elle souligne aussi c'est que les réciproques sont tragiquement et banalement vraies : l'enfant maltraité au nom de quelque motif que ce soit détruira à son tour ; l'individu qui détruit a été maltraité dans l'âge tendre.

Aider l'enfant, c'est percevoir que l'individu qui se développe en lui ne sera pas toujours tel que l'enfant que nous voyons à présent. Il grandira, sa connaissance du monde et sa maîtrise se développeront. L'expérience l'aidera à raffiner toute sa personne, ses gestes, sa posture. En parallèle, d'autres aspects s'épanouiront en lien avec ce que nous lui offrons à vivre. C'est cherchant à modifier l'enfant tout de suite de sorte à le voir sous la forme que souhaite l'adulte que risque de s'ancrer en l'enfant et de croître plus tard en l'individu des aspects négatifs pour l'être lui-même et pour sa vie sociale.

châtiments

Nos visions de la justice et de l'éducation placent toutes les deux, plus ou moins inconsciemment, le châtement au rang de vertu. C'est que la justice et l'éducation sont fondées sur la punition comme mode de rétablissement d'un équilibre qu'on désigne comme le bien – ce qui interroge la moralité même de la morale sociale – et donc se trouvent calquées sur le modèle de la vengeance ou du mal pour un bien en réparation d'un autre mal initial que le châtement vient corriger.

Châtiment a pour étymologie le verbe latin *castigare*, dont le sens antique est de *corriger*. Dans son emploi en italien moderne, *castigare*, le mot a évolué vers le sens de *punir*. C'est dans ce sens qu'on l'emploie aussi en espagnol sous la forme de *castigar*. Cette étymologie et l'évolution sémantique du mot illustrent l'héritage des visions éducatives hippocratique et aristotélicienne : l'adulte doit modifier l'enfant. Ce devoir de correction est justifié par le tempérament de l'enfant imprégné du mal. L'évolution du sens du mot vers la *punition*, qui demeure d'actualité dans la vision commune – la punition est perçue comme vertueuse pour apprendre à l'enfant la moralité et l'aider à grandir moralement – indique la modalité pratique par laquelle on *corrige* l'enfant.

Selon le point de vue que nous décrivons, et selon les mécanismes de propagation de la violence dans la société par le traitement de l'enfant, les châtements justifient et légitiment

4 MILLER, A., *Ta Vie enfin sauvée*, Ed. Flammarion, 2008, p. 244.

l'abréaction de la violence subie par l'adulte dans sa propre enfance. L'argument séculaire de rendre l'enfant moral par un traitement punitif, ancré comme une évidence, est fondé sur le besoin pour l'adulte de déverser sur plus faible que soi les mauvais traitements qu'on a soi-même reçus.

Le châtement culturellement donné pour correction n'apporte pas de correction des faits : celui qui détruit en réaction à la destruction que la maltraitance lui a infligée ne pourra changer sa conduite en une démarche de bonté et de contribution positive que s'il parvient à se soigner de ces mauvais traitements qui l'ont traumatisé.

Le mal est un symptôme des châtements. Logiquement, un châtement supplémentaire ne peut pas résoudre le problème. Ce châtement supplémentaire soit n'y changera rien, soit il empirera les choses, amplifiera le besoin d'abréaction de l'individu et augmentera la violence sociale.

Les visions de la justice et de l'éducation fondées sur les vertus du châtement propagent et attisent la haine en tant que mal, et procèdent d'un besoin compulsif d'exprimer sur un plus faible – le condamné, l'enfant – les mauvais traitements qu'on a soi-même reçus dans une posture de faiblesse. Cette posture de faiblesse est celle que tous les individus ont expérimentée dans l'enfance. Tous nous avons en commun d'avoir été cette créature vulnérable à la merci d'être plus forts dans l'enfance.

La gestion sociale du pouvoir par l'emploi du châtement sur le faible est une stratégie propagatrice de violence à brève échéance : dès que l'individu, quelques années plus tard, a conquis du pouvoir, c'est-à-dire dès qu'il trouve entre ses mains un individu ou un groupe d'individus plus faibles que lui, il abrège la violence du châtement, montrant par son besoin naturel de vengeance l'injustice du châtement et l'immoralité de la logique punitive.

A contrario de l'inconscient culturel, il faut considérer comme normal l'affaiblissement psychique et l'affaiblissement de la moralité sous l'effet des châtements.

la peur de l'adulte

« La peur ne peut enseigner à un enfant qu'à avoir peur »⁵.
Alice Miller, *Libres de savoir*

La peur est suscitée en l'enfant par une mise en péril de ses besoins primaires physiques, affectifs. Une situation qui suscite en l'enfant la peur est liée à une douleur ou à une crainte devant lesquelles il est impossible de réagir. Son impossibilité de réagir est due aux limites de ses capacités physiques de mouvement, de force, ou aux limites de ses capacités à s'opposer au déclencheur de cette peur sans craindre pour son intégrité psychique : peur de perdre l'amour de l'adulte, dont il dépend pour sa survie. Peurs et douleurs amènent une crainte inconsciente : l'enfant éprouve l'insécurité.

L'enfant insécure est le point de départ d'un enchaînement émotionnel qui modifie toute la trajectoire du développement sain de la personnalité.

Insécurisé dans le traitement de ses besoins, l'enfant éprouve un sentiment de culpabilité dans la situation dont il est victime : si cela s'est produit, si cela lui est arrivé à lui, c'est qu'il doit porter la responsabilité en lui, il doit avoir attiré, généré ce sort. Il est dans l'incapacité à trouver une solution. Il éprouve un sentiment de faiblesse personnelle. Sentiment d'incapacité, d'impuissance, de vulnérabilité, émergent et s'enracinent dans son psychisme que la peur a figé et coupé socialement : solitude, isolement sont les conséquences de la peur et du sentiment d'insécurité auxquels l'enfant ne trouve pas de solution.

L'ensemble affectif que nous venons de décrire – peurs, douleurs, crainte, insécurité, culpabilité, faiblesse, isolement – forment une surcharge émotionnelle pour la conscience. Nous devons nous rappeler que cet ensemble affectif atteint un enfant de la naissance aux premiers mois de sa vie, un nourrisson ou un jeune enfant dans la phase de découverte du monde. C'est cette

5 MILLER, A., *Libres de savoir*, Ed. Flammarion, 2001, p. 147.

surcharge émotionnelle dans cette étape de sa vie qui constitue le traumatisme.

J.K. Stettbacher résume ainsi les étapes de ce traumatisme et leurs effets :

« La tragédie des enfants non aimés est terrible. Elle pèse d'un poids si lourd, blesse si durement parce que l'enfant ne peut absolument pas comprendre ce qui est arrivé. Laisser un enfant manquer de soins est contraire aux lois biologiques. Pour cet enfant, il est presque *intolérable* de devoir se rendre compte qu'il a toujours été mal aimé, et qu'en réponse à chacune de ses demandes d'amour il a été utilisé, exploité, menacé, terrorisé, battu, abusé, rejeté. De sorte que, finalement, chaque fois que quelqu'un lui témoignera une affection sincère, il ne pourra s'empêcher de soupçonner un piège et de se « refuser » parce que cela signifie : danger. L'enfant ne peut admettre que ces êtres auxquels il était entièrement livré, pour le meilleur et pour le pire, ne l'ont pas aimé mais haï. Seulement, son inconscient pilote son système pour éviter des dangers – et, ce faisant, il fuit la vie. La joie de vivre a sombré dans un amer océan de silence. »⁶

L'*amer océan de silence* est cette solitude et ce vide affectif dans lequel l'enfant n'a d'autre alternative que de se réfugier quand faire face à la peur est au-dessus de ses capacités. Il résulte pour lui de ce retrait de la vie affective une perturbation de son système primaire, de sa personnalité authentique, celle qu'il a reçue de la nature pour se construire.

C'est donc sa construction qui est perturbée. Il montre des erreurs d'attitude qui influencent sa communication, ses relations et ses actions. L'amertume qu'a laissée en lui l'expérience de l'insécurité dans un contexte affectif occasionne des troubles relationnels, une conscience diminuée, des fonctions lésées. Il expérimente un état de souffrance qui l'affecte mais dont à ce stade, nourrisson, prime ou jeune enfant, et même adolescent, il n'a pas conscience, qu'il n'est pas en mesure de se formuler explicitement. Il porte en lui et emporte avec lui cet état de souffrance qui carence sa personne, ses relations, nuit à son développement. Mais, bien qu'il en ressente l'affection, il ne dispose pas des ressources pour l'identifier et s'en défaire. Dans les faits, il se trouve dans la situation de l'accepter comme une fatalité car il identifie cet état de souffrance avec sa vie et avec sa personne.

C'est pourquoi J.K. Stettbacher étudie les conséquences d'une expérience de la peur dans l'enfance en termes de formation d'un mécanisme qui met en action le système-personne. Par association, l'enfant s'identifie au malheur dont il est victime : ce malheur devient inconsciemment pour lui sa propre identité. Le thérapeute écrit : « L'enfant ressentira la blessure comme son insuffisance personnelle. »⁷

Si, parvenu à l'âge adulte et devenu parent, l'individu continue de porter ce malheur comme l'histoire de sa propre vie, il embarquera ses enfants avec lui dans cette vision, sur ce même *océan de silence* et d'amertume. Le parent aura alors la tentation de faire porter à son enfant les mêmes affects qu'il a lui-même reçus en héritage des expériences de son enfance, si bien que les souffrances ont une forte tendance à se reproduire de génération en génération dans une famille ou dans un groupe humain. Ces souffrances ont pour origine commune d'être nées en l'enfant dans l'expérience du sentiment insécure. Elles requièrent que l'adulte apprenne à les identifier, identifier ses propres peurs et les souffrances qu'elles ont engendrées en lui, car elles le privent d'une part paisible de lui-même et pèsent sur la vie de ses enfants.

6 STETTbacher, J. K., *op. cit.*, p. 59-60.

7 *Id.*, p. 48.

Je retrouve dans mes notes cette lettre ouverte au parent en souffrance.

Lettre ouverte au parent en souffrance

« As-tu peur de quelque chose ?

Peur d'une injustice infligée à ton enfant, d'une manipulation dont il soit la victime.

Tu as cette peur et la crainte que, comme on a jugé de toi et comme on en a mis en toi la conviction par l'insinuation continue dans ta propre enfance, la crainte qu'il soit fragile et vulnérable.

Tu as peur du monde, que tu vois hostile et menaçant, et cette peur te fige, te tend, contracte ton corps et ton esprit dans une rigidité prête à rompre ton organisme dès qu'il s'agit de tourner la tête de droite, de gauche, et de voir le monde tel qu'il est : divers, riche, aimant et recelant des beautés dont te privent les cécités de la souffrance.

Ta peur n'est pas toi.

Tu es né au monde confiant et rayonnant, comme ton enfant qui se lance dans l'aventure de la vie. Il a besoin de cette confiance et de ce rayonnement préservés.

C'est le plus beau cadeau qu'il puisse recevoir de toi. »

L'hypnose : tétanie dans l'expérience traumatique

La violence fige celui qui en est victime, à la manière d'un envoûtement, d'une fascination, d'un ensorcellement, d'une hypnose, plaçant la victime en position de soumission physique, mais avant cela en position de soumission psychique. En l'absence d'une dimension psychique de la soumission, le traumatisme s'efface avec les blessures corporelles, ce qui peut rarement être le cas. C'est pourquoi la violence est génératrice de traumatisme, car elle atteint le psychisme et la personnalité.

L'atteinte portée au psychisme est révélée dès l'épisode traumatique par cette tétanie qui touche la victime, et qui est une forme d'hypnose dans laquelle l'individu se coupe d'une partie de lui-même. A la manière de l'hypnose, la tétanie expérimentée dans la violence et dans la peur agit par fascination, c'est pourquoi l'individu est susceptible de s'enrôler dans une séduction vis-à-vis de la violence. C'est le cas dans les régimes totalitaires, où l'éducation comme la vie sociale se centrent sur des rapports sociaux de domination et de répression.

Comme dans le processus de l'hypnose, le figement sous l'effet de la terreur et d'une exposition à la violence requiert un leurre. Ce leurre détourne les sens, l'attention, et annule les capacités psychiques de discernement. Ce leurre peut être un cri, un geste, une posture, dans lesquels l'effet recherché est d'induire une division dans le psychisme de la victime.

L'emploi de la peur est destiné à la fin de cette division. En l'individu hypnotisé ou tétanisé par la peur une part de lui est immobilisée et recentrée sur l'objet du leurre et sur la personne qui le commande.

Ainsi, l'individu hypnotisé est, dans cette expérience, non seulement coupé de lui-même et de ses sentiments authentiques, qu'il ne peut plus vivre, et toute son attention consciente est portée sur le leurre et la personne qui le commande, mais il s'opère en outre sur lui une séduction envers les éléments source de sa fascination. La victime est séduite par son bourreau. Ce paradoxe est rendu possible par le figement de la peur et l'annulation d'une partie du discernement en l'individu qui devrait lui faire éprouver au contraire un rejet. Cette séduction paradoxale est à l'œuvre en ce qui concerne des situations impliquant des adultes entre eux, et elle s'applique dès l'enfance dans la relation entre l'enfant et son parent violent.

Si l'on aborde le phénomène du point de vue du fonctionnement cérébral, la peur anéantit

le travail de la part raisonnante du cerveau, le cortex ou néocortex, déléguant à la partie limbique, mammalienne, responsable des affects, la gestion de la situation. Puisque l'action du cortex raisonnant s'efface, cédant le pas à la réaction affective du cerveau limbique, la fascination et la séduction vis-à-vis de la supériorité en pouvoir s'explique. D'autant que cette partie du cerveau, où se trouve la mémoire de nos apprentissages, guide dans ce cas le choix de la survie : mieux vaut se rallier au fort que de faire les frais de sa colère, quand on se trouve en situation évidente d'infériorité, de vulnérabilité et de danger.

La tétanie qu'amène l'expérience traumatique est une forme d'hypnose. Elle ouvre le mécanisme de scission du moi, d'occultation de la part affective du moi qui ne pourra être vécue en concordance avec la réalité de cette situation. Elle induit également le besoin et les effets de la mystification qui en découlent. La mystification de soi et du monde exprime la rupture entre le Moi psychique et le monde tel qu'il est réellement : elle est un besoin pour le salut psychique du Moi – la fuite était bel et bien mon unique chance devant une supériorité hyperbolisée ; en me rangeant du côté de cette force supérieure, j'en deviens aussi un ambassadeur et je deviens porteur de sa supériorité.

L'effet hypnoïde du traumatisme provoque l'inclinaison ultérieure de l'individu pour la fascination et sa propension à se soumettre à une domination qui lui rappelle celle qu'il a éprouvée dans l'épisode traumatique. Ces nouvelles expériences fascinatoires et de soumission rejouent le mécanisme vécu dans l'enfance et ses issues, comme pour assurer leur légitimité dans le traumatisme originel et la légitimité de leur gestion par l'enfant d'alors.

Dans *Etudes sur l'hystérie*, S. Freud décrit un phénomène « d'auto-hypnose hallucinatoire initiale »⁸ qui désigne le phénomène de tétanie dans l'expérience du traumatisme, où s'opère la scission psychique de l'individu entre sens et sentiments. Puisque les premiers travaux de la psychanalyse étaient fondés sur la technique de l'hypnose, la pratique a montré le rôle de l'hypnose dans ce qui allait ensuite devenir la limitation entre le conscient et l'inconscient. L'état hypnotique, en tant qu'outil de la méthode freudienne renouait, chez le patient avec l'état hypnotique éprouvé par l'individu dans l'épisode traumatique initial. Dans le même ouvrage, l'analyse théorique de J. Breuer désigne par le terme « hypnoïdie »⁹ la tendance à l'hypnose naturelle ou auto-hypnose, notamment en lien avec les « délires hystériques [...] des enfants *trop bien* élevés »¹⁰. Dans tout leur ouvrage, S. Freud et J. Breuer ont évité de critiquer de manière explicite les méthodes éducatives du lectorat de l'époque. La citation précédente établit pourtant le lien entre les symptômes psychiques et la maltraitance, « trop bien » étant ici ambigu et signifiant par antiphrase les mauvais traitements de l'éducation donnée à ces enfants, devenus par la suite des adultes en souffrance psychique.

S. Freud explique : « L'affect crée lui-même l'état hypnoïde dont les productions restent ensuite en dehors de toute association avec le moi conscient »¹¹. Le traumatisme, le choc, produit un état hypnotique, dans lequel s'opère la scission de l'individu, scission qui répartit au niveau psychique l'individu entre la part de son vécu qui est refoulée dans l'inconscient et celle qui se dirige vers la conscience. Le souvenir s'en trouve divisé en une forme supportable et métamorphosée de l'expérience vécue, et la version des faits réellement subis.

Ce n'est donc pas un hasard, d'après ce qu'ont observé S. Freud et J. Breuer, que l'enfant victime d'expériences traumatiques devienne un adulte à tendance hypnoïde. L'hypnoïdie s'est forgée en lui dans l'épisode de tétanie de son enfance, sous l'effet de la peur. Les conséquences sont un bouleversement du psychisme et une tendance à la fascination, à la mystification de soi et du monde, à l'admiration de la violence. Ces mécanismes sont des tentatives de défense : l'enfant a eu besoin de se protéger de l'adulte, quitte à se ranger sous son aile puisque c'était alors la seule source

8 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie* 1892-1895, Ed. PUF, p. 31.

9 *Id.*, p. 172, 175.

10 *Id.*, p. 202 (je souligne).

11 *Id.*, p. 101.

possible de sécurité à sa disposition. Les contradictions multiples que recèle ce processus agissent par la force de leurs incohérences sur l'esprit de l'enfant, dans sa période formative, et y sèment une confusion peu ou non réversible pour la suite de son existence.

traumatisme et somatisation

Le traumatisme est la conséquence d'une forme d'entrave psychique au développement, héritée de l'enfance. Quand l'enfant subit une maltraitance, un manque à ses besoins de sécurité, d'affection, une part de ce vécu se transforme en abréaction dans laquelle l'enfant externalise la violence subie par une expression de violence qui porte l'empreinte de son expérience ; une autre part est incorporée en lui, au sens où elle intègre son corps en tant que mémoire authentique de l'événement éprouvé.

L'enfant ne peut conserver la mémoire du mauvais traitement à un niveau conscient, car cela équivaldrait à renoncer à l'amour de l'adulte qui le lui a infligé et c'est psychiquement impossible : il a un besoin vital de l'attention de l'adulte, de son affection, de sa protection, de son amour. L'épreuve demeure néanmoins mémorisée en lui à un niveau inconscient, il en conserve un souvenir qui pourra lui permettre de revivre l'épisode ultérieurement, à un âge où sa dépendance sociale vis-à-vis de l'adulte sera passée et où il pourra consciemment vivre les sentiments qui alors, dans l'enfance, n'étaient pas supportables pour lui et qu'il a dû refouler.

Ce processus de refoulement a donc pour support le souvenir inconscient que l'individu parviendra peut-être à convoquer dans la maturité. Mais le souvenir refoulé trouve aussi dans la chair même de l'enfant un autre support des blessures endurées. Le processus de somatisation (gr. *soma*, le corps) déjoue la scission psychique du moi : le corps demeure au niveau de la réalité des faits, il ne reconnaît pas la loi de l'interdit moral. Le corps de l'enfant interdit de s'exprimer, que l'enfant se sera lui-même interdit de laisser s'exprimer, développera par l'endroit où l'interdit l'a touché un symptôme en réaction. Ce symptôme évoluera tout au long de la vie, atteignant la bouche, le dos, la face, les jambes, etc. avec une adéquation physique entre la zone concernée par l'interdit et la partie de corps touchée par le symptôme.

Le traumatisme physique a trait à une douleur et impacte le réel ; le traumatisme psychique a trait à un abandon, une humiliation, et impacte les représentations. L'abréaction au caractère physique du traumatisme s'exprime dans la vengeance sur soi ou sur autrui ; l'abréaction à son caractère psychique s'exprime dans les lamentations. Le soin du traumatisme physique requiert le temps de la cicatrisation ; le soin du traumatisme psychique requiert la métamorphose de la représentation, qui est, selon B. Cyrulnik, « interminable »¹².

La somatisation indique la blessure que porte l'enfant. Malgré le travail de refoulement qu'opère le psychisme de l'individu, les symptômes que porte le corps persistent et leurs effets sur le corps s'amplifient. Ce n'est que bien plus tard, une fois l'âge adulte avancé, que ces symptômes débordent les possibilités du refoulement : l'individu devenu adulte n'a d'autre alternative que de prêter son attention à l'enfant en souffrance qu'il a été et dont son corps a continué d'assumer la charge malgré la volonté consciente d'évacuer les souvenirs douloureux.

confusion du message

Dans une lettre à Gandhi du 7 septembre 1910, L.N. Tolstoï écrivait : « L'emploi de la violence et l'amour sont inconciliables ». C'est pourtant cette conciliation que l'enfant maltraité par

12 CYRULNIK, B., *Les vilains petits canards*, op. cit.

l'adulte doit tenter de réaliser. L'enfant maltraité par son parent reçoit un message confus où se mélangent l'amour et la haine.

Spontanément et par instinct, l'enfant identifie son parent avec l'élan de vie qui le pousse vers la construction et vers la réalisation de ses potentialités. Le parent signifie pour lui l'amour et la protection.

Soudain, dans l'expérience du traumatisme infligé par ce parent, la teneur destructrice entre en conflit avec cette vision. La source de l'amour envoie un message de haine. L'enfant reçoit les deux versants du message simultanément, ce qui le laisse dans une confusion insurmontable pour lui. La confusion du message se communique à la sphère émotionnelle et intellectuelle de l'enfant.

Dans cet épisode malheureux, l'adulte lui-même a confondu son amour naturel pour son enfant et la haine qu'il a reçue de ses parents, par exemple, et qui est sans lien avec l'enfant sinon à travers lui, son parent.

Soumis à cette expérience, l'enfant admet la confusion de ce message qui associe le soin et la destruction. L'enfant réalise cette conciliation paradoxale à partir des informations contradictoires reçues par lui des adultes chargés de lui présenter le monde.

Par la suite, il accomplit lui-même la destruction autour de lui, destruction des choses, des relations, avec l'ambiguë conviction de faire bien, puisque c'est le message qu'il a reçu de son parent. En réponse, la société, l'école, entreprend de corriger ses manières en le corrigeant *lui*, ajoutant un niveau de confusion et un niveau de destruction dans la destinée de l'enfant : un niveau de confusion puisque l'enfant était parvenu à une conciliation des messages contradictoires qu'il avait reçus de son parent, le message qu'il envoie à son tour étant contredit par la société ; un niveau de destruction puisque la méthode punitive à l'œuvre contre l'enfant destructeur est elle-même fondée sur la destruction.

Dans sa lettre à Gandhi, L.N. Tolstoï opposait, avec sa vision personnelle, la clarté de l'amour naturel et la confusion des mensonges du monde : « L'amour est la loi supérieure, l'unique loi de la vie humaine. Tout homme le sait pour l'avoir ressenti dans la partie la plus profonde de son âme – nous pouvons le percevoir si clairement en l'enfant – tout homme le sait jusqu'au jour où le mensonge de tous les enseignements du monde met de la confusion dans ses idées ». C'est ce que doit affronter l'enfant quand il est confronté à la confusion du message émanant de son parent dans le cas de la maltraitance.

insécurisation

Le sentiment d'insécurité qu'éprouve l'enfant dans l'expérience des mauvais traitements constitue un point de départ pour toute la suite des effets du traumatisme sur son psychisme et sur ses réactions. C'est sur le besoin de sécurité que s'élaborent tous les autres besoins de la personnalité, appartenance, estime de soi, accomplissement personnel. Quand le besoin de sécurité est déstabilisé, tout l'édifice de la personne est mis en péril.

Dans la maltraitance, l'enfant est mis face à l'épreuve de l'insécurité. C'est à partir de cet état de l'enfant insécure que se déroule l'enchaînement de conséquences qui amènent à la division du Moi, à l'angoisse, à la culpabilité vis-à-vis des événements endurés, à l'interdit du sentiment réel, à la solitude qui scelle toute perspective de renverser l'injustice vécue. L'enfant victime est condamné à porter en lui la marque de la maltraitance comme sa propre responsabilité. Cette répercussion est rendue possible par le choc de type hypnotique subi dans l'expérience de la maltraitance et par l'insécurisation qu'elle implique en l'enfant. Elle a également pour conséquence de protéger l'adulte responsable du mauvais traitement en empêchant l'accès conscient dans la mémoire de l'enfant à la réalité : l'insécurisation agit comme un anesthésiant d'une partie de la fonction mnésique. L'enfant traumatisé est amnésique à la faveur de sa propre survie psychique et à

la faveur de la préservation de son bourreau et de ses méthodes. Un individu amnésique du vécu de son enfance porte le symptôme de ces conséquences.

Chronologiquement, dans un épisode de blessure infligé par l'adulte en charge de sa protection, l'enfant se trouve insécurisé. Il éprouve un premier élan de sentiment de rejet pour se protéger devant son impuissance : peur, colère, haine. Ce sentiment est physiquement et psychologiquement interdit d'expression et de ressenti. Il s'établit un déni des faits et du sentiment éprouvé en lien avec ces faits, laissant place à une culpabilité de l'enfant d'être victime de cet événement, à la manière dont les croyances ancestrales imputaient le courroux divin aux mauvais agissements humains. L'interdit du ressenti réel et l'imposition d'un sentiment artificiel intègrent un processus d'insensibilisation : le conscient anéantit la sensibilité. Cet anéantissement répond d'une exigence vitale : protéger l'adulte afin de s'assurer de son amour et de sa protection, la survie physique et psychique de l'enfant dépendant de l'amour et de la protection de l'adulte. L'enfant maltraité se met alors en position d'écoute des besoins de l'adulte, il se donne pour charge de s'assurer de la satisfaction des besoins de l'adulte. On voit des enfants qui se relèguent eux-mêmes et sacrifient leurs propres besoins au second plan pour assurer la protection de leur parent. C'est un symptôme de maltraitance : l'enfant n'est pas responsable de la satisfaction des besoins de son parent – ce qui se distingue d'un partage d'attention naturel, réciproque et normal dans la famille.

L'interdit du sentiment, le déni, la culpabilité, l'insensibilisation, la protection du bourreau, ces éléments successifs aboutissent à un ensemble indicible : l'enfant ne peut pas trouver de mots pour expliquer le mécanisme à l'œuvre dans les choix qu'il opère, donc, en l'absence de mots, le phénomène agit hors du champ conscient. Comment, d'ailleurs, dans une telle situation, un enfant pourrait-il avoir conscience de ces étapes et des motivations qui guident ses choix ?

Alors, l'enfant entre dans une démarche d'idéalisation de l'adulte et de division du Moi, associée à la peur de la vérité. La négation de soi rend le souvenir du traumatisme inaccessible. L'enfant réel victime des mauvais traitements reste seul dans la part du Moi rendue inaccessible. Un écho de cette solitude se répercute dans toute la personnalité de l'enfant, dispersant en lui un ressenti d'isolement et d'amertume envers l'existence, que chacun pallie à sa façon. Encore une fois, l'indicible applique un vernis sur le vécu intérieur : l'enfant ne va pas tout à coup s'écrier : « je me sens seul, je nie une part de moi et idéalise mon parent pour oublier un souvenir qui le compromet et menace son amour pour moi ! » D'autant plus si l'ensemble se produit avant l'âge langagier.

La situation au vécu insécurisé est suivie d'une phase d'humiliation de l'enfant, qui aboutit, via l'évolution des sentiments, à la protection de l'amour du parent. A cette phase succède une phase de mensonge, qui aboutit à la division du Moi et à cette indicible solitude.

Alors l'enfant montre une tendance à se réfugier dans l'irréel. Le refuge dans l'irréel donne notamment lieu à la mystification et à l'automystification : le monde et le Soi hyperboliques, la fascination pour le pouvoir et les super-pouvoirs. Ces éléments attestent une posture consécutive à l'insécurisation initiale de l'enfant dans des traitements contradictoires avec ses besoins.

La prédilection pour l'irréel s'accompagne de doutes sur l'amour, sur la vie. L'enfant a besoin de l'irréel comme palliatif devant la cruauté et pour sa survie psychique. Il trouve dans l'irréel une protection psychique que son parent n'a pas assurée.

A ce stade, l'enfant est en rupture avec la réalité dont lui échappent les fonctionnements de base, tels que la causalité, le lien de cause-conséquence. Cette rupture de l'enfant agit à un niveau conscient, comme la division du Moi. Cependant, une part de lui continue de porter la réalité de son vécu : son inconscient et son corps. L'inconscient et le corps attirent l'attention du conscient et du monde extérieur sur la tragédie vécue. Ils en portent les séquelles, qui évoluent en symptômes, et ils cherchent à extérioriser ce que le conscient a voulu refouler et séquestrer hors de la vue du monde. Ce langage imagé illustre le fonctionnement de l'abréaction : l'inconscient et le corps repoussent le mal infligé pour le rendre au monde extérieur d'où il vient et par lequel il a été mis là *via* un agent,

adulte, parent.

L'abréaction n'est pas l'œuvre du conscient. Le conscient devrait reprocher à l'adulte qui a infligé les mauvais traitements et exprimer les sentiments authentiques de peur, de solitude, de colère et de haine vécus par l'enfant, et qui l'ont plongé dans une angoisse quant à sa propre survie. L'abréaction extériorise par compulsion, comme la soupape d'un engin sous pression. Ces compulsions, d'une part, n'atteignent pas le besoin réel de l'enfant et, d'autre part, engendrent de nouvelles souffrances causées par lui dans le monde.

L'enfant rendu insécure par l'expérience des mauvais traitements entre dans un processus de rupture avec lui-même, avec ses ressentis authentiques, avec sa posture dans la société et vis-à-vis de l'adulte. De protégé il devient protecteur. Il n'a d'autre alternative que d'apporter de l'eau au moulin de la « pédagogie noire ». La succession des étapes par lesquelles il passe l'amène consciemment à préférer l'irréel tandis que tout le reste de sa personne réclame de rétablir la justice et le respect de ses besoins. Toutefois, cette réclamation se fait comme tout le processus a été enclenché, à l'aune du mal, et elle génère le mal et de nouvelles souffrances dont l'enfant, puis l'adulte qu'il deviendra, seront cette fois-ci initiateurs.

L'enfant insécure inaugure la perpétuation de la violence dans la société. L'adulte doit entendre ce message. Tout adulte a en charge la responsabilité d'un enfant, dans son foyer, au travail dans la société : l'insécurisation de l'enfant est à l'origine de toutes les formes de violences sociales ultérieures. Cette conclusion est une clef pour le développement de la paix.

interdit du sentiment

Dans la maltraitance, le sentiment intervient spontanément en réaction au mauvais traitement. La réaction est naturelle et engage tout le psychisme de l'enfant. Elle agit comme le ferait le dégoût dans une expérience sensorielle désagréable.

Cependant, pour l'enfant, au niveau psychique, la situation présente une incohérence à la base de la confusion du message qu'il reçoit. Ce message allie amour et destruction. Comme les deux sont inconciliables, il doit choisir et fournir une réponse en adéquation.

Il sélectionne dans le message qu'il reçoit ce qui ne peut que prévaloir pour lui, pour sa survie : la protection et l'amour. Dès lors, sa réponse s'aligne avec cette interprétation de la teneur de l'information reçue : l'adulte m'aime et me protège, c'est sa façon de me le montrer. L'enfant répond donc de même, il aime et protège l'adulte.

Ainsi, l'interdit du sentiment réel de rejet intervient dès l'étape initiale dans laquelle l'enfant reçoit la blessure infligée par l'adulte. Le sentiment réel de rejet d'une action destructrice perpétrée contre lui est relégué au profit d'un sentiment, socialement facilitant pour l'enfant et pour l'adulte, d'acceptation.

Puisque l'enfant est dans une étape formatrice de découverte du monde, il ajuste ses connaissances selon ses expériences. Il se montre malléable dans la construction de sa cohérence du monde.

Ce qui est notable, c'est que dans tout le processus qui aboutit à la solitude de l'enfant avec son sentiment de culpabilité vis-à-vis de son sort, l'interdit du sentiment réel apparaît comme une loi naturelle de l'auto-protection de l'enfant. Puisqu'il ne reçoit pas cette protection de la part de l'adulte dans la réalité, il se coupe de cette réalité et s'invente un monde protecteur. Ce phénomène est à l'origine du sentiment et du devoir de protection des faibles chez ceux qui ont eux-mêmes souffert d'un défaut de protection.

déni, culpabilité

Le déni et la culpabilité interviennent aussitôt que les sentiments réels ont été interdits et dans le processus qui amène ensuite à la protection de l'adulte par l'enfant.

L'enfant est contraint de renier les faits éprouvés et ses sentiments réels. Pour l'enfant, vivre la réalité des faits et des sentiments de l'expérience de la maltraitance équivaut à se couper de l'adulte, ce qui est affectivement et socialement impossible. Le déni lui offre une échappatoire de survie immédiate. Cependant, cette bouée de sauvetage, salutaire dans l'immédiat, concourt à installer une posture qui va se maintenir dans le rapport de l'individu avec les faits et avec ses sentiments.

Dans *Les vilains petits canards*, B. Cyrulnik écrit : « Le déni coûte moins cher car il n'expose pas au risque du retour du refoulé et permet de ne plus éprouver comme un danger ou une douleur, une agression passée »¹³. L'avantage du déni dans le mécanisme protecteur – de l'enfant, de l'adulte et de leur relation – agit cependant au niveau conscient seulement : il n'efface ni les faits, ni la mémoire inconsciente et corporelle de l'expérience.

Le déni est un effet de l'impossibilité pour l'enfant d'accepter la réalité telle qu'elle est et de l'impossibilité pour lui de la rejeter. Si la réalité ne peut être ni acceptée, ni rejetée, elle ne peut être que niée : elle a eu lieu, mais je l'efface de ma mémoire consciente. C'est la seule alternative qu'a alors l'enfant, trop faible et trop dépendant pour rejeter l'adulte ou accepter qu'il émane de son protecteur des manifestations de destruction.

Les effets physiques et psychiques du déni se répercutent dans toute la suite de la vie de l'individu : « Le déni ne nous contraint pas seulement à la répétition, il consomme aussi une grande quantité d'énergie. Les problèmes de santé, les troubles de la conduite alimentaire et la dépendance à toutes sortes de substances toxiques en sont les conséquences »¹⁴. La puissance des conséquences se mesure en termes de violence sociale infligée par les individus à l'encontre d'eux-mêmes ou envers le reste du monde.

La culpabilité qui émerge dans l'impossibilité de vivre le ressenti authentique et la réalité des faits est un sentiment que l'individu va continuer de porter toute sa vie. Puisque la situation vécue est condamnable, la culpabilité doit en être endossée par quelqu'un. Comme l'enfant ne parvient pas à en faire porter la culpabilité à l'adulte, il se charge de ce fardeau sous lequel tout ou partie de sa personne ploie physiquement, et ploiera tant qu'il n'aura pas rétabli pour lui-même et en lui-même la réalité des faits et de la culpabilité dans ces faits.

A. Miller écrit : « La plupart des gens s'imputent à eux-mêmes la faute du cruel comportement des parents, auxquels ils restent toujours attachés. Ce faisant, ils trahissent l'enfant en larmes et le livrent à tout jamais à ses parents, au lieu de le mettre à l'abri, de le protéger d'eux »¹⁵. On perçoit comme c'est au nom de son attachement envers l'adulte, dont il sait qu'il dépend, que l'enfant se charge de la culpabilité de la situation, alors même qu'il est victime des mauvais traitements. En prenant la culpabilité à sa charge, l'enfant dédouane et excuse l'adulte. C'est une stratégie commune entre agresseur et victime ; dans le cas de l'enfant, elle ancre en lui un besoin de rééquilibrage ultérieur qui prendra diverses formes de violences qu'il répandra dans la société.

13 CYRULNIK, B., *Les vilains petits canards*, op. cit., p. 163.

14 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 261.

15 *Id.*, p. 172.

division du Moi

La division du Moi dans l'expérience des mauvais traitements désigne la scission de l'individu entre la mémoire et les sentiments qu'il peut consciemment assumer et conserver, et la part de souvenirs et de ressenti authentique qu'il cherche à évacuer. Dans *Etudes sur l'hystérie*, J. Breuer décrit une « dissociation du psychisme »¹⁶ dans le traumatisme.

L'enfant blessé a rencontré en opposition à ses besoins une peur et une douleur, comme dans l'exemple rapporté par J.K. Stettbacher¹⁷, qui lui ont fait craindre ses besoins, s'en détourner et en avoir peur, puis s'orienter vers des choix contraires à ses besoins. Puisqu'il ne peut annuler ni les faits ni ses sentiments, il est contraint de se désolidariser de la partie de lui-même où sont logés ces souvenirs et ces ressentis.

Émerge alors un deuxième Soi : un faux Soi idéal supplante le vrai Soi perdu. Le vrai Soi est en connexion avec les sentiments authentiques, il vit sa propre vie, ancrée dans la réalité sociale, dans une autonomie affective. Le faux Soi est une image de soi, il est coupé d'une partie de ses sentiments, parmi lesquels il fait une sélection des « bons », ceux qu'il peut s'autoriser à vivre et à extérioriser. Le faux Soi alterne entre les états de grandiosité et de dépression. Il vit dans un monde de jeu et de reflet. Il séjourne dans une dépendance affective née de son insécurité : ambivalent issu d'un parent préoccupé, hébété issu d'un parent désordonné, évitant issu d'un parent détaché. Il s'est construit dans un déséquilibre fort-faible et de domination-abréaction. Le faux Soi est né de la division du Soi et de la perte d'une partie du Soi.

L'opération de division du Moi est salutaire sur le moment, et c'est la posture universelle adoptée par l'enfant maltraité. Cependant, elle ne règle pas le problème : l'individu ne peut pas vivre divisé. Elle est illusoire et n'opère qu'à court-terme. La réparation requerra pour l'individu de faire le deuil de l'expérience traumatique et de renouer avec le vrai Soi, de renouer avec l'enfant en accueillant la souffrance dans laquelle l'a laissé, depuis des années, l'expérience traumatique.

conclusion

La « pédagogie noire », selon la désignation donnée par K. Rutschky aux pratiques éducatives traumatiques, illustre un problème de société ayant trait au statut social de l'enfant. Dans ces pratiques, l'enfant n'est pas considéré en tant que personne, c'est-à-dire en tant qu'entité sensible, en tant que personnalité douée de ses propres affinités, vision, rythme. L'enfant est une unité que la pédagogie noire ne prend pas en considération pour elle-même : l'adulte divise cette unité au profit et au service d'un programme qu'il a déterminé pour l'enfant et auquel il soumet l'enfant.

La soumission de l'enfant est un nerf central de l'éducation telle qu'elle est conçue dans cette perspective. C'est au nom de cette soumission que sont donnés pour légitimes les châtiments et les humiliations de l'enfant dans l'éducation. Pourtant, il s'agit d'une tragédie qui propage la violence sociale comme le vent le feu. La violence sociale naît par la violence infligée à l'enfant dans l'éducation.

L'enfant est d'une part soumis au régime d'une inconsideration de ses besoins, voire d'une violence à leur encontre, et d'autre part pris en étau dans un carcan d'interdits de rejeter ces pratiques exercées sur lui. La pression qui s'exerce ainsi sur lui le pousse vers la fuite du réel où il se forge une compagnie virtuelle de soutien. Cette échappatoire exprime sa rupture avec la réalité : réalité des faits vécus, réalité des sentiments éprouvés, réalité de sa place et de la considération qu'il reçoit dans la société. L'enfant insensibilisé par l'impossibilité de vivre pleinement sa personne, ses

16 FREUD., S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie 1893-1895*, Ed. PUF, p. 178, 181.

17 cf. ch. I.

sensibilités, pallie son sentiment d'insécurité par des pratiques de substitution qui lui épargnent de percevoir et d'affronter le monde réel. Il épargne ainsi également les méthodes éducatives par lesquelles il est passé, jusqu'au temps où, devenu adulte, son nouveau statut social lui donne la possibilité de trouver plus faible sur qui compenser le mal qu'on lui a infligé.

L'enfant maltraité, négligé dans ses besoins, victime de violences, appelle une attention sur ses besoins. Cet appel est maladroit et tragique car il ne permet pas d'obtenir satisfaction. Il se manifeste sous un aspect déformé qui souvent pose problème et dérange : l'enfant montre orgueil, mépris ; mutisme, gêne, repli ; nervosité ; mensonge, vol ; vengeance, haine, colère ; crainte, défense ; défi, opposition ; tristesse ; autoritarisme ; brusquerie. L'enfant diffuse dans son environnement social une destruction qui est arrivée en lui par l'exercice de l'éducation. Les éléments destructifs sont arrivés en lui tandis qu'il avait besoin d'attention et de soin, générant une confusion du message dont il va rester porteur, faute d'autre source pour mieux connaître le monde des relations.

La société impose à l'enfant un amour inconditionnel de l'adulte, ce à quoi la nature a prédisposé l'enfant, puisqu'il dépend physiquement, psychologiquement et socialement de l'adulte. Cet amour inconditionnel se conjugue à la morale qui octroie à l'adulte les pleins pouvoirs vis-à-vis de l'enfant. Les méthodes punitives de l'éducation rencontrent ainsi une justification morale, rare cas où l'on préconise une répression, socialement et publiquement établie, envers une catégorie humaine. Cette répression va jusqu'à atteindre la santé de l'enfant, comme l'attestent, par exemple, la scoliose dorsale au niveau corporel ou la fuite massive dans le virtuel sur le plan psychique. L'enfant coupé de la bonne santé de son organisme et de son psychisme révèle qu'une pratique menée dans son développement est erronée.

Si les mesures appliquées au XIXe siècle, telles que l'appareil pour garder la bouche fermée de M. Schreber, sont dépassées, le statut de l'enfant dans la société et dans l'éducation n'a pas changé : l'enfant est perçu et traité comme un objet sans entité propre et autonome.

L'une des applications de cette vision se trouve dans les programmes scolaires. L'éducation par programmes décontextualisés est une transposition de la rupture avec le réel dans l'expérience du traumatisme, rupture opérée instinctivement par l'enfant, par laquelle il maintient l'adulte dans le spectre de l'amour et s'assure le maintien de sa protection. Tous deux, cette éducation virtualisée et le refuge de l'enfant dans l'idéal, forment une rupture de la personnalité et un psychisme coupé du réel. Les individus formés de cette façon deviennent en conséquence coupés de la responsabilité sociale, à laquelle ils préfèrent un irréel idéalisé, dont ils ne sont pas responsables et dont ils n'ont pas besoin de chercher à être responsables.

Une posture éducative fondée sur une modalité et un matériau extra-sociaux sont contre nature. Ils reflètent le statut accordé par la société à la volonté de l'enfant. Naturellement, l'enfant est tourné vers la vie réelle. Il en est détourné dans le cas d'une substitution de la réalité par des programmes coupés de la vie. La substitution de la réalité, pour laquelle l'enfant montre une appétence naturelle, par des programmes arbitraires sans lien avec la vie, est une immixtion de la volonté de l'adulte dans l'intimité de l'enfant, une immixtion qui aura pour incidence de mettre en péril sa responsabilité sociale, responsabilité par laquelle devrait pourtant s'exprimer la nature sociale de l'être humain.

Il faut voir un lien direct entre, d'une part, le traumatisme de l'enfance et le refuge dans l'irréel ; d'autre part, la fuite de toute réalité sociale, donc de l'indépendance et de la responsabilité de l'adulte ; et entre ces deux extrêmes chronologiques, une formation fondée sur des éléments propres à ancrer le détournement de l'enfant et de l'adolescent du réel, doublée d'un renforcement du pouvoir omnipotent de l'adulte, incarnation de la soumission de la volonté et de la personnalité de l'enfant.

Le programme de formation de l'être humain doit être la vie réelle et le développement de l'enfant, si l'on vise à la bonne santé.

III – Un patrimoine culturel familial en héritage répétition tragique ou heureuse du schéma familial

« A peine arrivé au monde, le nouveau-né hérite du problème de ses parents. »¹⁸
B. CYRULNIK, *L'ensorcellement du monde*.

L'enfant vit une relation de fusion avec sa famille. Dans son psychisme, son identité est associée à l'identité de sa famille. C'est à travers ses parents que se font sa place dans la société et sa vie sociale. Derrière le *je* de l'enfant se trouvent ses parents et sa famille. C'est pourquoi, lorsque les parents présentent des fragilités qui insécurisent l'enfant, les références à la famille sont un sujet sensible.

L'enfant qui parle de lui, parle de ses ancêtres, génération après génération, de leurs faiblesses qui impactent les possibilités de son épanouissement libre. S'il grandit avec ce fardeau sur les épaules et ne parvient pas à trouver les moyens de s'en délester, il risque de continuer, à l'âge adulte, en parlant de soi et de sa vie, de raconter cet héritage inconscient. Les dialogues qui s'engagent entre deux individus constitués ainsi rapportent au présent les charges psychiques des générations passées.

L'enfant reçoit en guise de traitement quotidien un patrimoine familial de gestes, de relations, d'éléments fondés sur l'identité de ses parents, leurs rites, leurs valeurs, leur kinesthésie, leurs habitudes. Il les reçoit par le contact corporel avec eux et par le lien extérieur-intérieur de son organisme, qu'ils génèrent et qui sont des messages par lesquels l'enfant se construit dans l'élaboration de son rapport au monde.

La « gestuelle » des parents, leur identité active par leurs contacts avec lui, constitue la porte d'entrée de l'enfant dans le monde, depuis les semaines de sa vie intra-utérines jusqu'à la naissance et aux premières expériences relationnelles et affectives, lesquelles sont pour lui des expériences sensorielles fondatrices de son psychisme.

Quand on observe un individu, on perçoit directement et indirectement le fruit de son travail colossal à l'âge pré-langagier pour s'élaborer psychiquement. Son identité psychique est le résultat de ce travail d'adaptation, et elle révèle par induction les épreuves par lesquelles il s'est construit. Cette adaptation a été guidée par une ambition naturelle : celle de recueillir le meilleur, pour former le meilleur de soi-même.

Un enfant en souffrance de réaliser le meilleur de soi-même aura comme une ritournelle attachée à sa personne de vouloir toujours chercher à prouver – à se prouver – qu'il a bien « été le meilleur », qu'il a réalisé le meilleur à travers les blessures répétées que les adultes responsables de sa protection lui ont infligées, contre la formation du meilleur de lui-même – et sans doute aussi en partie malgré eux. Cet enfant blessé aura aussi besoin de prouver et de se prouver qu'il a reçu le meilleur de la part de ses parents.

C'est pourquoi cet enfant, puis cet adolescent et adulte, aura pour talon d'Achille une sensibilité génératrice de l'orgueil et de la colère qui lui ferment une partie des expériences des relations humaines – telles que l'amour véritable – et de la vie.

La personnalité de l'enfant exprime la conjonction où il vit la relation entre ses parents et leur relation à lui, par la sensorialité qu'ils organisent pour son développement. Un nourrisson puis enfant porte dans sa personnalité l'empreinte du couple qui l'a engendré et organise le cadre où il grandit, comme le sceau de son attachement au monde, sécurisant autonome ou insécurisant. Ceci signifie que la nature de son attachement procède, par réaction, de celui de sa mère mais également

18 CYRULNIK, B., *L'ensorcellement du monde*, Ed. Odile Jacob, 1997, p. 160.

de celui, toujours par réaction, du type de relation entre ses parents.

Si cette relation est sécuritaire autonome, et donc permet l'absence par substitution-symbolisation, le développement de l'enfant est facile. « On constate que le simple fait de disposer autour de l'enfant des informations de plus en plus lointaines, sensorielles, verbales, puis sociales et culturelles, facilite son épanouissement en ouvrant sa conscience »¹⁹, écrit B. Cyrulnik, dans le cas de l'enfant qui bénéficie d'un environnement familial sécuritaire et d'un développement autonome. Les forces de la relation qu'il entretient avec ses parents et des relations dans le couple le soutiennent, lui et son développement, vers l'autonomie. *A contrario*, les failles et les faiblesses pèsent sur son corps et sur son psychisme, générant des vides, des manques et le besoin de palliatifs, dont la nature évoluera tout au long de sa vie.

Enfin, concernant la relation parent-enfant A. Miller écrit dans *Ta vie enfin sauvée* cette formule simple qui devrait guider l'adulte dans son mode de relation avec l'enfant, notamment dans la famille : « Des enfants qu'on ne tourmente pas n'éprouvent pas le besoin de nous tourmenter »²⁰.

le regard de la mère : premier lien de communication avec le monde

Le regard est un vecteur de communication, le premier dont dispose l'être humain à sa venue au monde. Les premiers regards qu'échange le nouveau-né établissent une communication inaugurale de toute sa relation au monde. Dans ce regard, le monde lui offre-t-il accueil, disponibilité, ouverture, tendresse ? Pour commencer, cet échange a-t-il lieu ? Ou l'individu sera-t-il condamné à le rechercher en vain toute sa vie sans même avoir conscience qu'il mène la quête désespérée d'un échange de regards qui n'a pas eu lieu ? L'échange de ce premier regard n'est pas symbolique, il s'agit d'un besoin réel et vital, et les mères disponibles à leur enfant qui vient de naître le sentent et accrochent par ce regard le psychisme du nouveau-né qui s'ancre au monde dans cet échange. S'il ne peut avoir lieu, la recherche de palliatifs atteste sa nécessité vitale. Mais aucun palliatif ne pourra remplir la fonction affective et structurante qu'apporte ce premier échange de regards.

La séparation de l'enfant d'avec sa mère, notamment dès la naissance, ou encore à travers toutes les formes de distances que mettent entre elle et lui la maltraitance de l'enfant, est à la source du sentiment d'insécurité et de l'angoisse dans la personne et dans la société. Il va de la bonne santé du lien entre l'enfant et sa mère comme de la bonne santé psychique de l'enfant. Cette bonne santé conditionne les interactions de l'individu avec le monde. L'individu sain réagit avec lucidité et intelligence devant le danger et dans la vie en général, non avec compulsivité et anxiété.

Lorsque l'on aborde la question de la paix dans les ensembles complexes que sont les individus, les groupes humains et les relations entre nations, l'équilibre psychique en chaque individu est crucial. Cet équilibre se tisse dès les premiers instants de la vie dans un lien à la mère qui offre sécurité et autonomie. Elles sont dans le psychisme de la mère et se communiquent à l'enfant *via* l'échange de regard qu'il a avec elle.

L'individu dont la mère n'a pas été disponible recherche un être à sa disposition ; l'individu qui cherche un être à sa disposition n'a pas eu une mère disponible, tel que l'explique A. Miller dans *Le drame de l'enfant doué*²¹.

Dans *Les vilains petits canards*²², s'appuyant sur les travaux de J. Bowlby, B. Cyrulnik expose les styles d'attachements et de sécurité de l'enfant selon le psychisme de la mère, recoupant

19 CYRULNIK, B., *Les vilains petits canards*, *op. cit.*, p. 75.

20 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, *op. cit.*, p. 163.

21 MILLER, A., *Le drame de l'enfant doué*, Ed. PUF, p. 30.

22 CYRULNIK, B., *op. cit.*, p. 69 sq.

des études linguistiques et éthologiques. Voici son propos. Dans le cas d'un attachement *sécre autonome*, l'enfant présente un développement facile, il symbolise la mère et peut reporter son affection. Lorsque la mère montre un *attachement détaché*, sans prise en compte de la réalité de l'enfant, l'enfant est *évitant*. Cet enfant est non gratifiant pour l'adulte. Lorsque la mère a une posture d'*attachement préoccupé*, l'enfant est *ambivalent*, partagé entre attraction et rejet. Cet enfant exaspère l'adulte. Lorsque la mère est *désorganisée*, l'enfant se montre *hébété*. Cet enfant décourage l'adulte. La réciproque s'applique dans chacun de ces cas : l'enfant évitant a une mère détachée, l'enfant ambivalent une mère préoccupée, l'enfant hébété une mère désorganisée. Cette approche continue d'être reconnue et indique à un niveau psychique l'effet prépondérant sur la construction de l'individu selon sa relation à sa mère.

Les lectures de psychiatres sur le thème de la relation de l'enfant à la mère insistent sur l'incidence du style de lien qu'offre la mère à l'enfant pour son développement psychique et pour ses relations à lui-même et au monde. Les premiers échanges de regards jouent dans cette relation et pour la construction de l'individu un rôle qui l'accompagnera toute sa vie. La vie d'un individu serait un développement de ce contact inaugural avec le monde par les yeux de la mère. On peut s'imaginer ce que représentent de sécurité et de promesse pour un nouveau-né ces deux miroirs qui attirent son regard, tout juste sorti de la vie aquatique utérine. Ce qu'il va y découvrir lui ouvre sa perception du monde.

IV – L'enfant : le faible social dans la chaîne de la violence

La vulnérabilité de l'enfant est une évidence. Cette vulnérabilité est liée au développement inachevé de l'enfant, qui le rend dépendant et à la merci de l'adulte.

La fragilité du nouveau-né transforme dans toutes les espèces animales les instincts de chasse et de défense en instinct de protection. Il en va de la survie et de la pérennité du clan et, par lui, de l'espèce. C'est une loi biologique qui surpasse les individus.

Toutefois, cette loi, qui assure protection et survie au nouveau-né, ne change pas l'état de vulnérabilité où il se trouve, de dépendance aux bons soins des adultes du groupe.

Le statut de faible induit une autre loi, celle de la soumission aux forces supérieures. C'est le cas des roches tendres sous l'action de l'eau en mouvement, du loup faible dans la meute, des plantes basses en forêt pour l'accès à la lumière, etc. Il ne reste plus au faible qu'à s'adapter s'il veut survivre.

Or la violence se distribue aussi selon une chaîne qui suit le chemin du fort vers le faible. Dans le cas de l'être humain, le tragique est que l'enfant peut être ce faible, puisque faible, il l'est. L'être humain n'est pas soumis à la seule loi biologique, il n'est pas surpassé par l'instinct qui assure au nouveau-né une protection chez les autres animaux.

Au contraire, la vulnérabilité de l'enfant fait de lui le réceptacle même de la violence sociale, comme l'attestent le vécu de l'enfant, son statut social et les méthodes admises de son traitement dans la société, que les adultes ne se voient pas appliquées de manière aussi systématique à une échelle généralisée.

L'enfant réceptacle de la violence sociale (famille, école, société)

L'enfant ne perçoit pas le monde tel que nous, adultes, pouvons le percevoir, car il n'en a pas la même expérience. Il est en découverte de ce qui est vrai et faux, et l'adulte est susceptible d'exploiter cet état de découverte et d'ignorance pour servir son propre pouvoir et dominer l'enfant, lui faire faire ou penser ce qu'il veut. C'est une stratégie qui opère, comme dans toute manipulation, sous l'effet de la peur.

Or l'enfant effrayé devant l'adulte, saisi, tétanisé et seul avec sa peur, n'a d'autre recours que de se couper de son ressenti. Ce ressenti est mortel pour lui et, par nature, il veut survivre dans cette situation, assurer le maintien de l'adulte dont il dépend au rang de protecteur et de bienfaiteur, et vivre et se développer de manière générale.

Le recours à la peur à l'encontre de l'enfant occulte sa personnalité et forme devant l'adulte une créature asservie à ses désirs, au premier rang desquels se défouler, expulser les refoulements de sa propre enfance. Cependant, cette mise en œuvre est vouée à la répétition tragique puisqu'elle est illusoire et ne soulage pas l'adulte : à la blessure succèdent alors pour l'enfant la souffrance, d'aspect chronique, puis la névrose.

La maltraitance de l'enfant, ou plutôt l'enfant comme victime-exutoire des frustrations de l'adulte, est instinctive, l'enfance étant une des phases vulnérables de l'être humain, avec l'adolescence et la vieillesse. Cette logique est gouvernée par la loi naturelle du plus fort dominant le plus faible et, par la logique de cette domination, de l'enfant comme victime recevant les violences de l'adulte.

Ce qui est culturel, c'est d'avoir institué la maltraitance en tant que code d'éducation de l'enfant, comme nécessité et vertu sans lesquelles il n'est pas d'éducation. L'institution de la maltraitance de l'enfant en tant que code d'éducation est une légitimation du statut de l'enfant comme victime des maltraitements infligés par l'adulte, pour lequel l'enfant représente le faible social sur qui se déverse instinctivement sa violence.

Le code de l'éducation a ainsi cette vocation de donner une légitimité institutionnelle aux maltraitements subies par l'enfant, faisant passer cette procédure initialement instinctive du stade naturel au stade culturel, légitime, officiel et moral : la maltraitance de l'enfant dans ce qu'on appelle l'éducation est l'aboutissement de cette chaîne par laquelle un instinct acquiert le statut de vertu, édictée et revendiquée par les adultes qui ont eux-mêmes subi un tel régime dans leur enfance et ont besoin d'un cadre moral pour s'en délester sur leurs enfants.

Pourtant, cette stratégie est vaine pour ce qui est de libérer l'adulte : pour se débarrasser de la violence reçue, l'adulte a besoin de se tourner vers l'enfant maltraité en lui et de lui offrir une écoute par laquelle cet enfant ne sera plus seul avec sa souffrance.

les besoins de l'enfant

Les besoins de l'enfant entrent en résonance avec la maltraitance soit lorsqu'ils sont négligés, soit lorsqu'ils sont contrariés. La négligence et la contradiction des besoins de l'enfant ont pour conséquence d'empêcher son développement naturel.

Dans *Pourquoi la souffrance*, J.K. Stettbacher écrit : « Le premier besoin de l'enfant, celui qui va être déterminant pour son bien-être, est celui d'être pris en considération »²³. Si l'on met en regard la considération comme premier besoin de l'enfant et la pyramide d'A. Maslow, ces premiers besoins de l'enfant sont donc psychiques, l'appartenance, l'estime, la sécurité, et viennent avant les besoins physiologiques. L'enfant a besoin de la part de l'adulte d'une « considération positive inconditionnelle », selon l'expression de C. Rogers.

Par cette considération de sa personne, l'enfant a besoin d'être reconnu pour lui-même. C'est un témoignage d'amour, d'attention et de respect de la part de l'adulte. L'enfant considéré et reconnu pour lui-même peut vivre sa personne réelle, ses sentiments et ses réactions authentiques.

L'enfant est doublement un maître pour l'adulte : l'enfant avec lequel l'adulte se trouve, son enfant, tout enfant qu'il côtoie, et celui que l'adulte a été et avec lequel il converse en se connectant aux sentiments qu'il a éprouvés dans ses premières expériences de la vie. L'un et l'autre de ces enfants a besoin de pouvoir être et d'être « conscient de ses responsabilités parce que capable de ressentir ses sentiments authentiques »²⁴.

Au contraire, le défaut d'attention et de considération envers l'enfant sera à l'origine d'une transposition de ce besoin. C'est le cas dans la transmission de père en fils, quand, pour avoir l'amour de son père, l'enfant travaille et se forme au métier de son père. L'enfant peut ainsi exprimer son besoin d'attention envers son père. Le bénéfice obtenu pour lui est cependant fondé non sur sa propre personnalité, mais sur celle de son père. L'enfant pallie ainsi le défaut de considération reçue, contraint de renoncer à une partie de lui-même, ce qui est symptomatique de la maltraitance. Concernant l'enfant en quête d'amour, J.K. Stettbacher écrit : « La tragédie des enfants non aimés est terrible »²⁵. Le manque d'amour est un défaut de soin psychique qui compromet le développement de l'individu.

L'enfant a besoin pour grandir sainement d'un environnement sûr, paisible, riche en opportunités d'activités intelligentes, de jeux et de joies. Il porte en lui et emporte avec lui la marque

23 STETTbacher, J. K., *op. cit.*, p. 141

24 MILLER, A., *La connaissance interdite*, Ed. Aubier, 1990, p. 16.

25 STETTbacher, J. K., *op. cit.*, p. 59.

de sa relation à ses parents : quel dialogue y avait-il entre l'individu enfant et chacun de ses parents ? Par réciprocité, cet héritage est inscrit dans son corps, on peut lire les symptômes de cette relation dans la relation de l'enfant à la gestion de son corps.

l'enfant vulnérable

Ce sont des choses différentes que l'enfant soit le faible de la chaîne sociale, qu'il soit le réceptacle de la violence sociale, et qu'il soit vulnérable. Que l'enfant soit faible est un fait. Il est faible et dépendant de l'adulte sur les plans physique et psychique. Il doit construire tout son développement pendant de longues années avant d'avoir acquis son indépendance. Qu'il soit un réceptacle de la violence sociale est un problème contre lequel nous devons agir en comprenant le phénomène de la maltraitance et ses conséquences, et en modifiant les pratiques éducatives contraires aux besoins et au développement de l'enfant.

La passerelle entre le fait, la faiblesse de l'enfant, et le problème, qu'il reçoive la violence, s'établit par sa vulnérabilité. *Vulnus* est la blessure, *vulnérable* est donc celui qui peut être blessé. Dans une société constructrice de la paix, l'enfant ne peut pas être blessé au sens psychiatrique du terme, c'est-à-dire être victime de maltraitements : les adultes sont garants du bon soin porté à ses besoins et la conscience sociale est attentive au respect de sa considération en tant que personne. Cette garantie de bons soins est d'autant plus importante qu'il existe une disproportion à la mesure de la nature du nouveau-né et de l'enfant entre les chocs reçus et perçus, et leur répercussion sur toute la vie de la personne, et sur la vie sociale à travers lui.

relation de l'enfant maltraité aux faibles

Dans la maltraitance, c'est-à-dire toute forme de négligence ou d'atteinte aux besoins, l'enfant éprouve sous un aspect négatif son état de créature faible. Dans cette épreuve, il ressent également de la peur et une haine destructrice qu'il ne peut exprimer en réponse à la destruction qu'il subit. Dans son psychisme s'associent ces trois vécus : l'expérience de sa faiblesse, la peur et la haine. C'est un mélange de sentiments violents d'autant plus traumatisants que l'enfant se retrouve alors seul à les vivre.

Même si nous avons vu que l'enfant se détourne consciemment de cette solitude et de ces sentiments parce qu'il ne peut pas les supporter sans mettre en péril l'intégrité de son psychisme, l'événement en laisse la trace inscrite en lui, dans son inconscient et dans son corps. Par la suite, toute situation impliquant faiblesse, peur et haine déclenchera chez lui des réactions violentes. Il haïra la faiblesse, la peur lui fera perdre la raison et il n'aura pas de ressources pour la gérer, il fuira la solitude qui le menacera de dépression.

Quand un tel enfant rencontre un autre enfant porteur de symptômes similaires, qui sont les manifestations de base de la maltraitance subie par l'enfant, le contact avec un autre individu traumatisé par sa faiblesse agit entre eux, crée un lien et une relation influencée par le commun du vécu traumatique. D'autant que la violence est contagieuse ; pour s'en prémunir, on cherche à l'annuler, à la détruire, et à anéantir par métonymie celui qui en est porteur.

L'enfant qui hait la faiblesse car elle lui fait peur, et perçoit chez un autre enfant un inconfort quant à la faiblesse et quant à sa propre faiblesse sociale, inconfort né chez lui aussi des mauvais traitements, cet enfant recherche à établir une hiérarchie par la force entre eux. L'enfant marqué par la domination et par la violence dans son expérience familiale recherche le faible du groupe pour abrégier cette violence sur lui. Il peut user à cette fin de toute stratégie qui permettra un

rapprochement entre eux de sorte à faire valoir *in fine* sa suprématie sur un plus faible que lui : il veut annuler chez lui le statut de faible qui l'a désigné comme victime, comme une victime alors sans défense.

Quand deux individus sont porteurs des traumatismes qu'ils ont subis dans l'enfance, donc de la marque du problème de leurs parents respectifs, l'antipathie peut venir entre eux de l'impossibilité pour l'un de tolérer la soumission au travers de l'autre, quand celle-ci agit comme une réminiscence de celle à laquelle il a été contraint dans sa relation avec son parent. Dans un tel cas, l'autre est identifié au souvenir du parent et du mauvais traitement dont, tout en en ayant été victime, il est porteur tant de la marque que des signes de leur origine.

Cet autre rappelle alors plus ou moins consciemment à l'individu – *a fortiori* à l'adolescent – les scènes violentes, la violence du parent, les sentiments associés, le refoulement et ses motivations paradoxales, déchirées entre peur et amour.

Une autre manifestation de la relation à la faiblesse chez l'enfant exposé aux mauvais traitements s'exprime dans le soin aux faibles, dans l'hypersensibilité au destin des faibles, qui indique alors un besoin de s'apporter des soins à soi-même sous l'influence d'avoir vécu une situation où la faiblesse a rendu la personne vulnérable et victime. C'est une manière d'abrégier le passé douloureux.

Prendre soin des faibles peut aussi s'exprimer par le soin porté aux parents maltraitants, pour les protéger dans leurs faiblesses. Ce sont ces faiblesses dont l'enfant a été victime, et c'est une manière logique de pallier cet événement : je pallie le mal dont j'ai souffert. Mais cette réaction ne permet pas de solutionner le problème, c'est une abréaction ; le soin véritablement utile devrait être apporté par l'enfant envers sa propre souffrance, ce qu'il n'est alors pas en mesure de faire. Tant qu'il n'aura pas pu prendre soin de lui-même, s'offrir de l'écoute et de l'empathie, le traitement du traumatisme infligé n'aura pas pu avoir lieu.

Une relation de haine ou de pitié envers la faiblesse atteste une sensibilité personnelle sur le thème. C'est un symptôme du vécu personnel. Dans ce vécu, la faiblesse de l'enfant a engendré pour lui d'être une victime de la violence. L'enfant devrait naturellement haïr en retour l'adulte qui a abusé de sa vulnérabilité et accueillir avec empathie sa propre souffrance. Comme cet élan d'auto-protection de l'enfant envers l'adulte et envers lui-même n'est affectivement pas possible, l'enfant n'a d'autre solution que de garder en lui les blessures. Il est condamné à l'abréaction, par décharge émotionnelle soudaine lors de la remontée des émotions du vécu refoulé vers la conscience. Puisque ces mauvais traitements reçus par l'enfant ont pour point de départ les faiblesses des parents, leurs peurs, leurs sentiments d'impuissance, leur carence en protection et en amour, une réaction possible dès l'enfance consiste à leur apporter du soin.

la « séduction trompeuse »

La « séduction trompeuse »²⁶ est le pouvoir de l'adulte d'user à l'égard de l'enfant de l'amour que lui porte cet enfant, et d'abrégier simultanément sur lui frustrations, violence et refoulement, tout en maintenant et en s'assurant du maintien de son admiration. Les blessures conjuguées à l'amour et au besoin vital qu'a l'enfant de l'amour de et envers son parent sont à la source de la souffrance, voire de la perversion selon le degré du phénomène et des réactions de l'enfant.

Ce pouvoir de séduction est un « ensorcellement », un mythe selon lequel l'adulte est investi de super-pouvoirs, de toute-puissance. L'erreur et le décalage entre cette admiration pour un être supérieur, la réalité de sa violence envers l'enfant, et l'impossibilité pour l'enfant ou son

26 MILLER, A., *La souffrance muette de l'enfant*, Ed. Aubier, 1990, p. 104.

incapacité à exprimer des sentiments contradictoires d'amour et de rejet, sont à l'origine d'une haine latente. Cette haine latente cherchera, différant dans le temps et sur d'autres personnes, la possibilité de s'exercer contre plus faible, quitte à se montrer dans une posture maximale, au-delà de ses forces, pour qu'un maximum de la réalité soit dominé, asservi et entre dans l'abréaction.

V – Rupture du Moi

rupture du moi

Dans l'enchaînement des effets liés à l'expérience du traumatisme, l'enfant éprouve une rupture de son identité psychique. Il ne peut demeurer indivis, uni, sous la charge affective qu'exerce le message ambigu de la violence infligée par l'adulte, son protecteur.

Il s'ensuit une division du Moi. Cette rupture préalable à la division est initiée par l'impossibilité et l'interdit du sentiment réel. Une part du vécu des faits – le souvenir – et du vécu émotionnel – les sentiments – est rejetée.

Comme ce rejet n'est pas possible – les faits et les sentiments ont bien eu lieu – la seule solution est qu'ils soient enfouis en l'enfant dans des zones rendues inaccessibles par le psychisme, par protection, car malgré l'expérience des mauvais traitements, il doit continuer à vivre.

L'huis clos du foyer et de la relation parent-enfant agit comme le vernis de ce refoulement : l'un coupe la vie psychique de famille du reste de la vie sociale ; l'autre coupe le faux Soi du vrai Soi, l'être idéal créé en réaction aux attentes parentales de l'être réel et de son vécu affectif, sous l'incompréhension des compulsions de l'adulte. Or c'est cette partie de l'être, coupée de ses ressentis et soumise à l'effet des compulsions de son parent, qui va agir dans la société et dans son huis clos familial à venir : dans les deux cas pour se protéger, par réflexe défensif, de la culpabilité de ses parents.

La négation d'une partie de la personnalité de l'enfant au service de la vision de l'adulte, pour servir la vision qu'a l'adulte de ce qu'est et de ce que fait un enfant, induit en l'enfant une scission entre son moi réel et complet, et la part de soi qui peut s'exprimer. Cette scission amène une confusion dans le psychisme de l'enfant concernant la connaissance de soi, du monde, et des interactions entre les deux. L'irréel, la mystification, s'immiscent en palliatif de l'impossibilité pour le soi réel de s'exprimer, de se vivre, conformément aux limites que la vision et la volonté de l'adulte ont définies pour l'expérience de l'enfant.

Ces limites ont pour source d'inspiration les peurs dont l'adulte a hérité de ses propres parents et qu'il impose à l'enfant en tant qu'exutoire plus ou moins conscient, avec une échelle et une nature de violence variable selon chaque cas et en accord avec sa propre personnalité. L'enfant ne connaît que cette loi et il ne peut que s'y soumettre dans les jeunes années où l'adulte est pour lui socialement tout : sa protection, la garantie de sa survie, son guide pour la découverte du monde physique, affectif, moral, spirituel, la source de l'amour où se nourrissent sa confiance, sa joie, son énergie, sa vision de la vie et son amour propre, son enthousiasme à grandir et à développer son indépendance.

L'enfant qui, en retour de sa foi dans le parent, se retrouve mutilé, amputé d'une partie de lui-même sacrifiée sur l'autel des peurs de son parent, incarne une tragédie sur laquelle va se construire toute la suite de son existence, elle aussi mutilée, amputée des possibilités pour lui de réaliser sa complétude dans la joie, l'amour, l'énergie, la sérénité.

Le doute et l'insécurité vont dès lors pour l'enfant obscurcir le champ de sa vision de la vie, et générer en lui des attitudes paradoxales et compensatoires, liées à ce sentiment insécure et destinées à renforcer son sentiment de lui-même, destinées à rééquilibrer le sentiment d'un soi fort : psychotropes, grandiosité alternant avec la dépression par phases, par un processus de compensation de l'énergie excessive mise à se grandir démesurément dans la phase de grandiosité, possession, pouvoir. L'individu n'est plus lui-même, ce qui occasionne une perturbation de ses conduites en

termes de consommation et de production psychiques, sociales, lesquelles ne parviennent pourtant pas à renouer et à apaiser la personne, dans un cycle tragique.

C'est en identifiant, sous la mémoire d'amour filial et sous les illusions d'une enfance bénie, en levant le déni qui voile l'accès aux réalités endurées, par lesquelles l'enfant a nié une part de soi au profit de la vision et des peurs de l'adulte, que l'accès à ces expériences néfastes répétées, ayant transformé l'être réel, que l'individu sorti de l'enfance, parvenu à l'adolescence ou à l'âge adulte, peut identifier ce vécu réel, revivre les sentiments réels de l'enfant et éprouver de l'empathie pour cet être qu'il a été, alors seul et faible avec un ressenti qu'il ne s'est pas autorisé à vivre et à exprimer, et en faire le deuil, car il s'agit d'événements révolus dans lesquels il lui a été impossible de faire mieux et il est désormais trop tard pour le faire. Par cette expérience du deuil, il peut ainsi connaître l'apaisement quant à ces expériences.

Un témoignage de ce processus est donné par Tim Guénard dans *Plus fort que la haine* : enfant victime d'une violence extrême de la part de ses parents, sauvé de justesse d'une mort certaine, hospitalisé puis confié à l'assistance publique. L'auteur illustre par son récit autobiographique comme la reconnexion avec l'enfant contraint à la rupture de soi qu'il a été lui permet de surpasser la haine subie et emmagasinée.

Le deuil ne répare pas la situation vécue mais restaure le sentiment qui n'avait pas pu se vivre, la peur pour sa survie, l'indignation, l'angoisse, et qui avait engendré l'insécurité, le besoin d'irréel et d'une fiction capable de supplanter en cohérence un réel impossible à vivre émotionnellement comme tel. Le réel invivable avait alors impulsé une stratégie de fuite sécurisante dans l'irréel, d'où aura procédé ensuite pour l'individu, tant qu'il n'aura pas renoué avec son soi réel, une tendance à la fuite dans l'irréel, par toutes formes de mystifications de soi dans le monde.

Dans la rupture de soi, deux états se distinguent, l'ancien et l'actuel. L'état ancien est celui de l'unité de l'individu, unité du vécu de ses sentiments, de son jugement, de l'écoute qu'il s'offre et de sa capacité à exprimer sa personne. Dans l'état actuel, postérieur à la rupture du Moi dans l'expérience traumatique, le refoulement des sentiments et des souvenirs génère une angoisse, sans toutefois d'accès aux causes de cette angoisse.

L'individu fuit le réel par le recours aux mystifications, aux psychotropes et autres stratégies palliatives.

Il entre par ailleurs dans un système de haine-pardon qui compromet la possibilité d'une empathie pour l'enfant blessé.

L'apport freudien

Dans leurs *Etudes sur l'hystérie*, S. Freud et J. Breuer ont introduit la notion d'« abréaction » comme la remontée à la conscience des affects et des souvenirs liés à une situation marquée par l'incompréhension. La psychanalyse a évolué dans ses rapports au rôle du traumatisme initial, comme l'explique A. Miller. Cette évolution a aussi modifié l'interprétation de l'abréaction. En 1893-1895, S. Freud et J. Breuer ont conclu dans leurs *Etudes sur l'hystérie* que « l'hystérie » avait pour origine un événement traumatique ayant réellement eu lieu, et que la névrose consécutive est liée au refoulement d'une partie de l'expérience, la psychanalyse ayant pour rôle de faire ressurgir cet événement dans sa réalité.

Toutefois, dès les débuts de la méthode psychanalytique, S. Freud mentionne à plusieurs reprises le but du traitement dans des formules telles qu'« éliminer les fantasmes », « supprimer les troubles » ou « l'ordre que je lui avais donné d'*effacer ce souvenir* [sous hypnose] a donc été

suivi »²⁷. La psychanalyse utilise alors l'hypnose pour faire émerger, revenir à la conscience, le souvenir des épisodes traumatiques, dans le but de faire disparaître ce souvenir. La cure consiste en l'effacement des souvenirs à l'origine de la névrose.

D'autres extraits précisent la méthode et ses finalités telle qu'elle est appliquée dans tous les cas de patients traités : « Je la remets en état d'hypnose afin de faire disparaître les reliquats d'excitation »²⁸, écrit S. Freud au sujet de la cure d'une de ses patientes. La cure est donc également synonyme de suppression des émotions. « Je lui enlève la possibilité de revoir tous ces épisodes pénibles en effaçant de sa mémoire [...] tout l'ensemble de cette réminiscence, comme si elle n'y avait jamais été mêlée »²⁹. L'ambition est de couper la personne de son vécu traumatique, comme le confirme encore le récit d'un autre cas, dans lequel le traitement explicite est de « liquider tout ce que la journée avait ramené à la surface, jusqu'à ce que la réserve accessible des souvenirs morbides parût épuisée »³⁰. La psychanalyse recherche donc à reconnecter le patient avec la réalité traumatique qu'il n'a pu vivre pleinement dans les faits et dans son psychisme, avec ses souvenirs ayant causé la névrose et avec les émotions associées, en vue d'annuler le tout *via* le procédé de l'hypnose.

S. Freud travaille au niveau des symptômes, auxquels il adjoint diverses explications liées à des suppositions et des concepts, issus d'analyses antérieures d'autres cas. Dans le vécu du patient, il recherche un événement récent qui ressemble, par analogie, aux symptômes dont souffre le patient. Il cherche une origine de la névrose dans les souvenirs proches du patient, qu'il combine avec l'affect immédiat de la situation identifiée. Il interprète la réaction du patient selon une symbolique conventionnelle de la société de son temps.

Le père de la psychanalyse constate par cette méthode une amélioration temporaire de l'état psychique du patient. Le constat d'une cure définitive ne se généralise pas, voire ne se produit pas. Ces aspects sont superficiels pour permettre un traitement. Ils n'apportent pas d'accès aux origines traumatiques, à leur contexte d'émergence dans l'enfance, à leur sens réel pour la personne d'après son histoire particulière. On ne lit pas dans les *Etudes sur l'hystérie* d'intuition que l'état de dépression de l'organisme puisse provenir de mauvais traitements subis au cours de l'enfance, bien qu'une hypothèse de l'insuffisance de traiter un souvenir immédiat, et l'affect associé, soit avancée. Les concepts de fantasmes et de pulsions du patient vont notamment permettre à S. Freud de se substituer à cette insuffisance.

C'est toute la personne du patient qui est porteuse d'une carence, où s'inscrivent et s'expriment des symptômes qui ne se comprennent qu'avec la mesure de toute sa destinée. Dans le cas d'une névrose, c'est toute la personne qui a été affectée par un affaiblissement survenu dès les débuts de l'activité psychique, dès les débuts de la vie de l'individu, dans les années préconscientes, dans l'âge tendre, période de dépendance où a sévi une influence destructrice de la part de l'adulte.

La théorie freudienne des pulsions supplante un accès à la connaissance de l'enfance réellement vécue. C'est le point de vue que défend A. Miller, notamment dans *L'enfant sous terre*³¹. L'approche freudienne rend compte du besoin, pour la société de l'époque, de nier cette réalité et de protéger l'adulte qui a infligé les mauvais traitements à l'origine des déformations psychiques de l'enfant. L'expérience réelle est donc masquée, ou n'est même simplement pas prise en compte. La simple réalité des faits est remplacée par un maillage conceptuel abscons qui se substitue au vécu réel.

Or c'est la connaissance de ce vécu réel, déshabillé du tabou moral et psychanalytique, qui peut aider l'accès à la vérité et à la thérapie. S'autoriser l'accès à cette vérité, c'est dépasser la relation de pouvoir et de domination entre le parent et l'enfant, et permettre à l'individu, devenu

27 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 25, p. 44 (je souligne).

28 *Id.*, p. 45.

29 *Id.*, p. 46.

30 *Id.*, p. 70.

31 MILLER, A., *L'enfant sous terre* [1981], Ed. Aubier, 1986.

adulte, de se rencontrer, de s'appuyer écoute et protection ; c'est redonner à l'enfant la liberté que cette relation de pouvoir abusive a compromise. Dans le cadre de la cure, l'adulte face à la réalité de son passé devrait pouvoir dire à l'enfant qu'il était à l'époque des faits : c'est ce qui s'est passé, c'était injuste, douloureux, j'étais seul(e) et sans moyen de me prémunir contre cette injustice qu'on m'a infligée et contre ces blessures.

Dans les *Etudes sur l'hystérie*, deux cas vont au-delà des souvenirs immédiats et abordent la culpabilité de l'adulte dans les mauvais traitements infligés. L'un est rapporté par S. Freud, l'autre par J. Breuer. Le cas rapporté par S. Freud expose la situation vécue par une jeune fille, Katharina, serveuse dans une auberge d'altitude où S. Freud était allé déjeuner pour se reposer des préoccupations de la ville et du travail. Dans ce contexte inhabituel, au débotté, il entreprend son traitement. Katharina a surpris des rapports intimes entre son oncle et sa cousine. S. Freud fait remonter les souvenirs de tentatives d'attouchements dont elle a été elle-même victime par cet oncle trois ans auparavant, alors qu'elle était âgée de quatorze ans. La culpabilité de l'adulte et l'ambition d'accéder aux faits et aux ressentis réels, sont dans ce cas très différentes du traitement des autres cas cités dans les *Etudes*. Une note de 1924, ajoutée par S. Freud, révèle par ailleurs que cet « oncle » était en réalité le père de la jeune fille. C'est donc une incrimination directe du rôle du parent vis-à-vis de l'enfant exposé comme cause de la névrose (troubles, perte de sommeil, angoisse). Il est significatif que pour parvenir à cette condamnation de la conduite du parent, S. Freud ait senti le besoin de placer ce témoignage dans un cadre hors société, dans le cadre bucolique des bergers, des alpages, de la vie paysanne et rurale. On peut y percevoir une nécessité de déplacer le problème pour pouvoir le mentionner fin XIXe siècle.

Le cas rapporté par J. Breuer se trouve dans ses « Considérations théoriques » en fin d'ouvrage et concerne un enfant menacé d'abus sexuel par un inconnu : « Il était entré dans une pissotière où un homme lui avait montré son pénis en exigeant de le lui mettre dans la bouche »³². Cet enfant est ensuite atteint de troubles psychiques et somatiques. J. Breuer affirme le lien direct entre le traumatisme infligé par l'adulte à l'enfant vulnérable et les symptômes intervenus ensuite, comme dans le récit de S. Freud sur l'histoire de Katharina. Nous noterons que, comme dans le cas de Katharina, le patient est incomparable à tous les autres patients étudiés : c'est un enfant des classes populaires, qui fait ses besoins dans la rue, alors que les autres personnes traitées sont issues de familles aristocratiques ou bourgeoises.

C'est donc une autre situation de déplacement du thème dans un contexte social différent de celui des patients et des lecteurs de l'époque : on culpabilise le parent d'une manière, tout en l'innocentant par ailleurs. D'autre part, les faits se déroulent hors du cadre de la famille, qui joue dans le récit de l'affaire par J. Breuer un rôle protecteur *via* le rôle de la figure de la mère. Le thème de la culpabilité de l'adulte est en même temps abordé et évité, compromettant les possibilités de guérison par la psychanalyse, le souvenir de faits et les ressentis impliquant cette culpabilité. Enfin, J. Breuer énonce le concept d'une « usure graduelle » du traumatisme. Ce concept conforte l'idée d'effacement et converge avec la recherche de souvenirs récents dans le traitement.

Les cas étudiés par S. Freud montrent tous un aspect qui est mentionné par les *Etudes* sans que soit tirées de conclusions dans l'analyse : l'interdiction du sentiment comme point de départ de la déviation du psychisme. Or, en tant que posture, cette interdiction du sentiment est problématique et c'est l'origine de cette posture qui déclenche la suite logique de cette déviation. Ce dont S. Freud se sert comme un point de départ à éliminer se montre le résultat d'un ressenti interdit dans la relation adulte-enfant.

Dans le cas d'un abus du pouvoir de l'adulte dans cette relation, et d'un sentiment d'insécurité de l'enfant, l'individu traumatisé se trouve ensuite face à une situation problématique, cet interdit étant psychique et moral, touchant au psychisme de l'enfant dans son rapport à l'adulte et

32 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 169.

à la moralité d'une société qui reconnaît une supériorité sociale à l'adulte vis-à-vis de l'enfant. En intégrant et en validant l'interdit moral dans le procédé du traitement, la psychanalyse confirme la légitimité sociale qui a conduit au traumatisme, réalité qui justifie la domination sociale de l'adulte sur l'enfant.

Tel que l'explique A. Miller, la méthode psychanalytique ajoute donc au problème moral initial un deuxième niveau de problème moral, tout en rendant le patient coupable devant cette morale : l'enfant victime est cette fois-ci rendu coupable d'un état et d'une émotion engendrés par son statut d'infériorité sociale auquel viendra s'adjoindre, à partir de 1897, la responsabilité de ses fantasmes et de ses pulsions.

Dans la mesure où le traitement psychanalytique aborde la dépression, ses symptômes physiques et psychiques, sans remonter aux causes de départ, situées dans l'enfance et dans la relation entre l'adulte coupable et l'enfant victime, cette méthode inclut en elle-même la responsabilité du patient vis-à-vis de ses symptômes. La méthode refuse d'incriminer la société adulte quant aux traumatismes de l'enfant, bien qu'elle en constate les effets. C'est donc qu'elle ouvre la voie à une culpabilisation de l'enfant dans l'origine des symptômes qu'il porte, qui prendra par la suite la forme d'une théorie des fantasmes et de pulsions de l'enfant, en tant que point de départ de la névrose.

La névrose est ainsi à la charge d'un mal en l'enfant. L'individu demeure coupé des causes réelles de ses symptômes. Or pour guérir, il a besoin d'accéder au traumatisme et à son statut de victime interrompue dans son élan constructeur.

VI – Compulsion de répétition

Un individu qui a une forme de comportement perturbé a subi des maltraitances dans l'enfance.

Les stratégies de compulsions répétitives cherchent à pallier l'incidence de ces maltraitances : la haine compense l'humiliation ; la destruction – les sévices corporels ; la mise en doute – la mise en doute. Il manque de confiance pour avoir été mis en doute par un parent qui doute de lui-même et cherche par la suite à faire douter autrui de lui-même, pour partager son symptôme, espérant ainsi l'évacuer. Il existe une proximité de fait entre la maltraitance subie et la compulsion répétitive par laquelle l'individu cherche à s'en débarrasser et la propage. Cette propagation se fait de plus fort à plus faible : de parent à enfant, de l'enfant à l'animal, puis de l'enfant devenu parent à ses propres enfants.

L'acte compulsif est destructif par nature. Il reproduit le geste destructeur tel qu'il a été subi et perçu. Il reproduit également la posture destructrice de l'adulte qui a infligé la destruction sur l'enfant d'alors. Le caractère de répétition de l'acte compulsif permet d'identifier sa nature de palliatif des violences vécues, indiquant également que l'individu ne trouve pas par cet acte de résolution de son problème. L'enfant victime en lui cherche à faire entendre son malaise et sa souffrance mais, tout comme il s'est interdit de ressentir et de s'exprimer dans l'expérience du traumatisme, son mode d'expression demeure maladroit et indéchiffrable en tant que tel. C'est pourquoi le geste compulsif se répète tragiquement : fumer, se droguer, boire de l'alcool, manger avec excès ou se restreindre de s'alimenter, etc. Dans la compulsion répétitive, le corps est mis à contribution et paie inlassablement le tribut des violences endurées, qui restent indicibles pour lui.

Avec l'adolescence, le statut social des parents change. Le statut dominant de l'adulte, s'il était établi dans l'enfance, est remis en cause, car l'adolescent lui-même sent qu'il n'appartient plus à l'enfance et entre dans une nouvelle fonction sociale, liée à la vie non plus dans la famille, mais dans la société. Pour construire la paix à un niveau social, l'adolescence requiert pour l'individu de pouvoir se libérer des refoulements de l'enfance, issus de traitements négligents ou contraires à ses besoins.

L'adolescent a par conséquent besoin de s'autoriser l'expression de son soi réel. Le besoin d'expression de soi de l'adolescent requiert qu'il puisse vivre pleinement ses ressentis, hors des limites sociétales usuelles de l'expression de soi. Alors toutes les déviances héritées des maltraitances de l'enfance ont besoin de se vivre, c'est ainsi que l'individu a une chance de se libérer des refoulements que les maltraitances ont engendrées, et d'évacuer les maltraitances répétitives de haine, de destruction, ce qui rend cette période déstabilisante.

Cette déstabilisation est saine, elle traite les maux familiaux à travers le travail d'expression libre de soi de l'adolescent, à la mesure des opportunités qui lui sont offertes dans cette période de son développement. Il traite les formes de violences latentes qui sont à la source des comportements destructifs transmis de génération en génération.

Travailler avec l'adolescent à ce niveau de libération, par la vie dans une communauté de pairs où la régulation ne se fait plus par l'adulte et par la répression, c'est offrir la possibilité d'une rémission et d'une paix de l'individu, en lui-même, dans sa vie familiale et sociale, dans sa vie de futur adulte.

Face à une compulsion de répétition, par laquelle l'individu cherche désespérément à

exprimer et à solutionner un traumatisme de l'enfance, il est susceptible de vouloir régler le problème par une action consciente, directe et volontaire sur le symptôme répétitif : cesser de boire de l'alcool, de battre son enfant, d'effrayer les gens, etc. Mais ces tentatives sont vaines : le geste continue de se répéter. Car il est inscrit dans le corps et dans la personnalité, et il manifeste le besoin de l'enfant en l'adulte de se faire entendre, de faire entendre ses souffrances.

C'est l'accès à ces souffrances, vécues et intériorisées faute d'avoir pu trouver une forme de protection alors, qui peut ouvrir la perspective de lever la compulsion. C'est la rencontre de l'individu adulte avec l'enfant insécurisé en lui, avec l'irrésolution psychique où l'a laissé son histoire, qui va éclairer l'origine du geste répétitif et apporter un apaisement.

Cet apaisement est indispensable pour que l'individu s'affranchisse de la répétition : il est soulagé d'avoir pu s'apporter une écoute empathique sur un sujet qui demeurait irrésolu en lui, étant source d'une tension. Cette tension, c'était la crispation de l'enfant seul avec son inquiétude et sa douleur, en besoin d'attention, d'écoute, pour pouvoir se comprendre, s'exprimer, accepter, se protéger.

L'accès à l'expérience vécue de l'enfance qui a généré l'insécurité est nécessaire pour interrompre la compulsion. Par ailleurs, c'est une étape qui permet de faire cesser la compulsion sans effort. A. Miller emploie la formule « vivre sa vérité »³³, pour décrire le processus de libération de la compulsion par l'empathie qu'offre l'adulte à l'enfant en souffrance en lui-même.

base de propagation de la violence

L'enfant vit une relation d'amour envers son parent. Cette relation a pour vocation de lui permettre de vivre et de grandir le temps nécessaire à l'élaboration de son indépendance physique, psychique, sociale.

Un enfant ne peut pas vivre seul, il a besoin de l'adulte, ce qui le place dans une position de dépendance fonctionnelle, car l'adulte connaît ce monde dans lequel il est capable de mener une vie autonome. Sans patronage de l'adulte, l'enfant ne peut survivre. L'amour que l'enfant voue à l'adulte exprime donc son besoin de l'adulte. C'est une sorte de commensalisme qui impose à l'enfant de se plier à la règle de l'adulte et de souffrir de sa part jusqu'à des exigences néfastes pour lui-même.

Si en échange de cet amour de l'enfant pour l'adulte, l'enfant reçoit des manifestations de violence, un message confus où se mêlent le besoin de protection de l'enfant et la réalité destructrice infligée par l'adulte, l'enfant se trouve contraint de refouler la peur de perdre l'adulte, la peur de l'impossibilité de continuer à vivre.

Dans la suite de ses relations sociales, c'est cette peur refoulée qui parle pour lui, à travers la violence qu'il inflige à son tour autour de lui. Par cette violence, il s'exerce à « combattre sa peur d'enfant insécurisé »³⁴, tout en continuant à vouer son amour au parent dont il a été victime.

abréaction, destruction : des blessures à la violence

L'abréaction est l'expression *a posteriori* d'un traumatisme. Ce qui est perturbant avec cette expression, c'est qu'on s'attendrait à ce qu'elle prenne la forme d'une défense contre, alors qu'elle répète à l'identique ou sous un aspect modifié l'expérience traumatique.

Elle transpose si bien qu'on pourrait la comparer non à une symétrie qui ferait de l'enfant objet un adulte sujet de la violence, mais à une translation de vecteur par lequel l'enfant objet de

33 MILLER, A., *Libres de savoir, op. cit.*, p. 149.

34 MILLER, A., *Notre corps ne ment jamais*, Ed. Flammarion, 2004, p. 22.

violence devient acteur de violence. Cependant, dans cette translation, l'enfant agirait non en tant que lui-même, c'est-à-dire en tant que l'enfant maltraité devenu adulte, mais en tant qu'il est « devenu », ou plutôt s'est « mis dans la peau » de son parent.

Aussi, tout ce qu'on perçoit en l'individu est ce qu'il a subi enfant et qu'il reproduit ensuite : le parent a crié sur lui ; il crie comme son parent. Encore une chose s'ajoute à cette reproduction : l'enfant inentendu par son parent dans sa révolte envers le traitement qu'il lui a infligé est condamné à lui parler indéfiniment dans ses adresses à autrui. Si bien que c'est l'enfant qui parle à son parent en ayant recours aux modalités de parent et en portant le message de son besoin d'être entendu et compris. Le chassé-croisé est celui de l'enfant en l'adulte et de l'adulte qu'il est devenu, et qui tous deux permutent dans leurs possibilités d'accès à l'expression.

La conduite de l'individu traumatisé dans l'enfance exprime le comportement de son parent tel qu'il l'a perçu et ressenti au moment des maltraitements. Il peut alors crier ni tel que le parent a crié, ni tel que l'enfant a eu peur, mis tel que l'enfant a ressenti les cris de son parent. Celui qui crie exprime selon son propre ressenti les cris de son parent, dans une reproduction personnelle où son psychisme est assiégé.

La haine intériorisée et latente en l'individu traduit les séquelles de la maltraitance et du sentiment d'impuissance hérité de l'enfance. L'individu animé d'une forme de haine, laquelle connaît des manifestations chroniques dans sa tendance au mépris et à l'humiliation d'autrui, ou encore dans son besoin de grandeur compensant les blessures du passé, tâche d'équilibrer le passé dans un présent qu'il est voué à répéter tant que demeure en lui ce tapis sentimental de haine que la peur et l'impuissance y ont déposé.

Dans ce cycle, il est victime du traumatisme à la base du processus, et responsable de propager un climat de tensions relationnelles par des manifestations qui toutefois lui échappent sans qu'il puisse les contrôler.

Ce par quoi il est responsable, c'est qu'il en constate les effets néfastes sur autrui et dans la relation. Ces effets agissent sur lui comme les signaux d'une anomalie qu'il accepte ou refuse d'écouter pour réagir, autant qu'une réaction soit pour lui possible.

Pour cela, il a besoin d'être en capacité de poser un regard lucide sur le monde tel qu'il est, hors des spéculations et fictions où conduisent les déplacements de l'affect et du déni – de placer le réel sous l'éclairage objectif des faits. Sous cet éclairage, les maltraitements subies et les violences engendrées se répondent dans un écho sous lequel se forme la porte d'entrée de l'identification du vécu réel.

Dans une telle perspective réaliste, un enfant terrorisé par un parent incontrôlable n'a pas l'élan naturel de plaindre son parent : il le hait et veut le rejeter pour se protéger par lui-même de cet être menaçant qui devrait assurer sa protection. Quant au devoir du parent, si toutefois son sentiment ne l'y porte pas spontanément et en toute circonstance, il consiste à garantir son contrôle de soi et à apporter à son enfant sécurité, sentiment de sécurité, et à l'aider à construire une vision de soi solide et rayonnante.

L'abréaction est une tentative de libération. L'individu victime veut évacuer l'injustice du traumatisme dans un élan de révolte. Cet élan se présente déguisé sous un masque parfois contradictoire et difficile à déchiffrer.

J.K. Stettbacher le décrit dans *Pourquoi la souffrance* : « C'est la haine de la vie, inoculée par leur enfance, qui entraîne le désir de mort et le plaisir de tuer. Ces enfants ont été à tel point « dégoûtés » de la vie qu'ils n'attendent que l'occasion d'exprimer en actes leur haine de la vie, et de se venger de ce qu'on ait osé leur faire mener une telle vie »³⁵. Dans cette analyse de l'abréaction, le geste vengeur et destructeur s'associe au besoin de protection contrarié et au besoin d'écoute, qui sont tous deux des besoins liés au service et au développement de la vie.

35 STETTbacher, J. K., *Pourquoi la souffrance*, op. cit., p. 144.

Si un enfant éprouve du plaisir à torturer des animaux en abréaction aux tortures qu'il a lui-même subies et contre lesquelles il lui a été interdit et impossible de ressentir et d'exprimer son sentiment, il rencontre alors un nouvel interdit, social et moral, contre cette abréaction. L'abréaction de torturer est une suite logique et normale, bien que tragique, de la tentative de salut de son psychisme.

La décharge de violence envers plus faible, qui peut prendre des formes plus marquées envers les animaux qu'envers les êtres humains, puisque l'interdit moral est plus lâche dans le cas des animaux, a pour pendant l'idéalisation, en contrepartie, des parents maltraitants.

Présupposer la supériorité d'esprit des autres révèle la posture d'enfant idéalisateur de ses parents, contraint de se mentir pour survivre, entre la maltraitance infligée par eux et le besoin qu'il a de leur amour. Cette posture s'assortit de la stratégie d'abréaction, qui redirige la violence subie dans une autre direction qu'envers le parent qui l'a infligée. En agissant ainsi, l'enfant s'assure de préserver l'amour du parent maltraitant

L'abréaction de l'enfant maltraité devant l'interdit de s'insurger contre la violence de son parent – interdit physique, affectif, psychologique – s'oriente vers le plus faible autour de lui, un autre, un animal, des objets qu'il va chercher à détruire, ou contre lui-même, anéantissant des parts de lui-même, qu'il inhibe pour couper l'accès aux sentiments interdits et les possibilités de leur expression.

La mise en œuvre de la destruction exprime une réaction aux mauvais traitements subis par l'enfant. L'individu devenu destructeur a rencontré la cruauté là où il espérait la protection. Il en a nourri un sentiment d'insécurité et une peur qui sont à la source de la haine qu'il projette dans le monde.

Ce dont il a besoin pour se libérer de l'abréaction, c'est d'identifier les faits réels qu'il a vécus, d'accéder aux sentiments associés. Il doit s'autoriser l'accès aux sentiments spontanés de rejet de cette cruauté et imputer la culpabilité non à lui-même, mais aux adultes responsables, ses parents désacralisés et ramenés à la réalité de leurs actes.

Les blessures contredisent le développement de l'indépendance dès l'enfance, ce qui se poursuit à l'âge adulte, l'individu demeurant en souffrance à l'endroit de ses blessures : la peur des coups, la haine de l'humiliation, l'angoisse de la solitude, le dégoût de la vie.

Il existe en outre une répétition inversée des phénomènes éprouvés dans les expériences vécues de l'enfance et les traitements que l'individu fait par la suite subir à autrui, particulièrement à plus faible que lui-même. L'enfant insensibilisé par protection contre les maltraitances infligera à autrui, plus faible, le traitement qui insensibilise, au risque de ne pas le percevoir, y étant insensible lui-même.

Comme une conséquence de cette organisation des relations entre générations, A. Miller pointe le problème de la régénération sociale de la violence sous cet angle : pourquoi l'adulte se préoccuperait-il du sort et des souffrances de l'enfant ? Lui-même est sorti de cette phase infantile où il a subi, dans la solitude et sans secours, domination, soumission, humiliation, insécurité, refus de vivre sa pleine personnalité. Ce n'est plus rationnellement son problème, et il a besoin de se décharger du fardeau de cet héritage qui encombre son psychisme. Cette façon de présenter le problème est provocatrice, mais elle reflète tristement la réalité de ce problème.

protection des parents

Dans *Abattre le mur du silence*³⁶, A. Miller montre comment la violence s'appliquant du fort vers le faible dans la relation parent-enfant aboutit à l'abréaction par l'enfant des traitements infligés. Simultanément, l'enfant répond à la violence de l'adulte en continuant de lui exprimer amour, loyauté, soutien. Les éléments de réaction spontanée sont refoulés et enfouis sous un scellé qui résiste à la mémoire.

Dans le cas d'une cure psychanalytique, les théories freudiennes renforcent ce bouclier de résistance qui, en empêchant le contact avec le souvenir des faits réels, protège les parents coupables. La société – morale, religion, psychanalyse, autres types de cure – valorise le pardon et l'oubli, même si ces derniers interdisent l'accès au véritable nœud de la rémission : la souffrance de l'enfant insécure, l'écoute de cette souffrance par l'individu devenu adulte et qui peut désormais assumer le tort causé, sans sentir le péril peser sur sa vie.

Pour accéder à cette réalité du vécu, l'individu doit alors lever la protection des parents, s'entendre enfant malgré les interdits qui ont bloqué ses réactions et qui continuent, même une fois qu'il est devenu adulte, de bloquer son chemin vers cette part de son histoire.

La protection des parents agit comme « un trompe l'œil, une défense conte la peur de l'histoire de sa propre enfance »³⁷. Cette peur poursuit son travail à l'âge adulte et nourrit l'illusion d'une enfance dorée et de parents parfaits.

L'individu victime de comportements compulsifs répétitifs de destruction, qui ne parvient pas à se libérer de ces compulsions malgré parfois une lutte de chaque jour, une lutte dans laquelle il sait au fond de lui-même que le combat est à armes inégales, a besoin de se libérer de cette protection des parents.

L'enfant insécure a eu un besoin défensif de nier la destruction infligée sur lui par ses parents, il s'agit alors pour lui d'un réflexe de survie qui l'a sauvé. Devenu adulte, il doit avoir la lucidité et le courage de renoncer à cette posture et de traiter d'égal à égal envers les adultes qui ont eu la responsabilité de le protéger. Dans cette lutte qu'il mène contre les compulsions, il est condamné à rester dominé par le pouvoir des mystifications et des psychotropes, tout comme, enfant, il était soumis à la puissance physique et psychique de ses parents, tant qu'il ne s'autorise pas à lever la protection des parents et, grâce à cela, à toucher le trauma insécurisant qui l'a tétanisé. Ce trauma n'est pas caché derrière les voiles mystérieux d'une théorie, il est dans son corps et dans sa mémoire, bien présent en lui : la clé d'accès à ce trauma est le souvenir du vécu insécure.

Si j'ai recours à une forme de fuite répétitive du réel, par l'alcool, les médicaments, si j'ai besoin de fictions pour vivre un moment de bonheur, de quitter le réel pour cela, et que je ne sois pas en capacité de sortir de cette pratique qui, par conséquent, se répète même malgré ma volonté, je suis en train d'expérimenter les symptômes qu'un épisode insécure a marqué mon enfance. La libération requiert d'aborder le réel tel qu'il a été et d'accéder aux traces qu'il a laissées en moi : l'insécurité, la peur, la solitude, l'idéalisation des parents. L'effet de cette reconnexion est simple : il interrompt la compulsion de répétition.

La posture de protection des parents se diffuse par la suite à l'ensemble de la personnalité et des relations sociales de l'individu : il va poursuivre la même relation au monde qu'il a élaborée au contact de ses parents, libre s'il a été respecté, soumis s'il les a craints, haineux et vengeur s'il a été humilié, destructeur s'il a été battu, compétiteur s'il a été diminué, etc. L'individu se comporte dans son rapport à la vie en suivant conformément le programme qu'a inscrit en lui la dynamique psychique et sociale de ses premiers référents, ses parents. Il est condamné à la répéter si elle a agi sur lui de manière répressive et qu'il n'a pu que se résigner à s'y soumettre, sauf à ce qu'il s'en libère par un retour volontaire sur ce vécu. S'il a pu vivre une initiation au monde libre, sécure, s'il a trouvé des personnes à l'écoute de sa personnalité réelle, il est épargné par la condamnation qui

36 MILLER., A., *Abattre le mur du silence*, Ed. Flammarion, 1990.

37 *Id.*, p. 89.

frappe les autres.

L'adulte en recherche d'approbation, celui qui se décourage et ne parvient pas aux buts qu'il aimerait atteindre, faute de confiance dans ses capacités, celui qui, ne voyant pas le danger, ne cesse de s'exposer à des risques et de mettre sa vie en péril, celui qui se sent accomplir malgré lui une existence pour laquelle il n'a pas d'affinité, celui qui autorise autrui à le mépriser par les mots, les actes, sans y opposer de réaction, celui qui harcasse les autres jusqu'à les exaspérer et les épuiser sans avoir à sa disposition d'autre mode de communication avec son entourage, celui qui se trouve hésitant dès qu'il veut entreprendre quelque chose, celui qui ne s'autorise pas un instant de répit, etc. tous perpétuent continuellement, dans leur vie, le traitement par lequel leurs parents les ont fait passer.

Quatrième Commandement et pardon

A. Miller mentionne et critique le Quatrième Commandement de l'Ancien Testament, « Honore ton père et ta mère afin d'avoir longue vie sur la terre que le Seigneur ton Dieu te donne (Exode, 20,12) ». Ce commandement accorde une légitimité absolue à toute conduite de l'adulte envers l'enfant, y compris dans les actes de torture, puisque les Proverbes préconisent : « N'épargne pas la correction à l'enfant ; si tu le frappes de la verge, il ne mourra pas ; si tu le frappes de la verge, tu sauveras son âme du séjour des morts ».

La violence sociale dont l'enfant se fait le réceptacle par son statut de faiblesse et de dépendance envers l'adulte est légitimée au sens étymologique, elle est fondée sur les textes qui ont valeur de loi morale pour tout l'ensemble d'un peuple. C'est ainsi qu'elle se pratique à une échelle aussi vaste que l'humanité. Mais cette loi morale est édictée et rédigée par des adultes qui sont eux-mêmes passés par la maltraitance qu'ils ont établie comme législation de la vie de l'enfant. Il se crée un cercle de répétition qui doit s'interrompre pour permettre la paix.

« Le pardon, écrit A. Miller, peut apporter un soulagement temporaire car il atténue les torturants sentiments de culpabilité »³⁸. Le pardon de la victime envers son tortionnaire ne doit pas se substituer à l'écoute empathique de l'enfant traumatisé et insécure, sinon ce pardon s'exerce comme une violence supplémentaire, c'est-à-dire comme un exercice de rupture supplémentaire entre l'individu et les faits et les sentiments réels. Le travail thérapeutique et de guérison doit au contraire permettre à l'individu de faire la lumière sur son sentiment d'insécurité et sur les faits, c'est-à-dire qu'il identifie la culpabilité réelle de l'adulte maltraitant, sans concession.

Les concessions, nous l'avons vu, tendent à protéger l'adulte, à prendre soin de ses faiblesses d'ancien enfant maltraité, de ses besoins contrariés, de ses compulsions répétitives de haine et de destruction. Protéger l'adulte est la réaction instinctive de l'enfant insécure pour assurer le maintien de la protection qu'est censé apporter l'adulte, autant que possible, puisque l'enfant dépend de lui. Cette réaction instinctive doit être dénoncée et levée pour une rémission des effets de la maltraitance.

Le pardon ne peut pas être un moyen en lui-même pour la guérison psychique. Il n'est pas non plus la finalité nécessaire de la cure. Considéré en tant que moyen ou que fin, le pardon se substitue au processus de reconnexion à la réalité des faits et du vécu affectif. Par conséquent, dans cette acception, il ajoute un nouveau vernis sur la chape du refoulement. Il empêche l'individu de remonter à l'origine du problème. Il préconise même d'éviter de le faire en demandant à la victime de repasser par la phase d'innocentation du parent coupable, de sceller une nouvelle fois en lui les faits et la possibilité du souvenir conscient. Entendu comme objectif et comme mode de traitement des traumatismes, le pardon agit comme dans la cure psychanalytique l'« effacement, la suppression, la disparition, l'élimination, la liquidation » du souvenir des faits et des sentiments.

38 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 167.

Or ce dont a besoin l'individu victime de toute forme de maltraitance est avant tout de s'autoriser à vivre les faits qui l'ont traumatisé. Ses ressentis d'enfant insécure sont une clef d'accès à cette réalité. On perçoit que le processus du soin est à l'opposé d'une politique de dissimulation de la vérité au nom d'une réconciliation entre l'enfant victime et l'adulte coupable, réconciliation qui a pour conséquence, sinon pour objectif, de reléguer toujours plus profondément dans une mémoire inaccessible les éléments indispensables au recouvrement de la santé psychique.

Mais, pour ce qui est de la visée de pardon, nous devrions souligner que celle-ci est inutile à prêcher. L'ancien enfant insécure, lorsqu'il a pu se relier, une fois l'âge adulte atteint, au vécu des faits ; lorsque cet adulte a pu offrir à l'enfant carencé en lui, apeuré, isolé et seul, une rassurante et bienveillante écoute, il lui a offert le bien le plus précieux dont cet enfant avait besoin. Il lui a offert tout ce dont cet enfant qu'il était avait alors besoin. L'enfant de jadis est comblé, joyeux, plein d'énergie et de force pour reprendre paisiblement le fil de son existence et de son développement. Il n'y a pas de place dans le cœur de cet enfant pour la haine, pour les reproches, les jugements ou les procès. La théorie du pardon ne lui traverse pas l'esprit, il n'est plus blessé, il fait le deuil de toute la mort qui a plané sur lui et regarde devant. Il regarde l'avenir et la vie.

VII – L'irréel

rupture avec le monde réel

L'enfant blessé par l'adulte est blessé par le monde. Réduit à l'impossibilité de communiquer avec l'adulte, il se trouve incapable d'entretenir une relation avec le monde réel. Le face-à-face avec la douleur dans ce monde l'a plongé dans une solitude et pour survivre psychologiquement il a été contraint de fuir. Il a rompu avec la réalité. Cette rupture et cette fuite du réel se sont accompagnées d'une angoisse du vide, de l'isolement, de l'inaction, du silence. Il a eu besoin de combler l'éloignement de la réalité dont il s'est coupé par les éléments d'une vie imaginaire. Son imagination a pallié et recouvert les séquelles de son expérience malheureuse. Son esprit est en contrepartie condamné à ne plus trouver de quiétude dans le monde réel. L'enfant paisible sur le chemin de son développement est devenu la proie d'une agitation psychique. Il ne retrouvera la paix que par le rétablissement de l'authenticité du vécu.

Ce nouvel individu, auquel la maltraitance a donné jour, n'est plus le Moi authentique. La personne s'est écartée en partie d'elle-même. La part de lui-même dont le Moi s'est dissocié correspond à la part d'insupportable et d'indicible de l'expérience traumatique. Un faux Soi a vu le jour, qui remplacera la personne, la personnalité et son développement tant que l'irréel continuera de supplanter, dans le psychisme de l'individu, le réel insupportable.

Ce faux Soi est né de la violence subie ; il exprime la réaction du psychisme à la maltraitance. C'est donc une forme d'abréaction, un moyen par lequel l'individu cherche à échapper à sa fatalité de victime. Ce moyen est une bouée de sauvetage dans la tempête : il est salutaire temporairement, mais en aucun cas une quelconque forme de solution pour la vie. L'abréaction de la fuite du réel et l'avènement du faux Soi permettent à l'individu de survivre, ce qui est précieux, mais il sont une expression de la violence que l'individu exerce envers sa personne réelle, puisqu'ils sont nés de la négation du vrai Soi.

L'attrait de l'individu pour la stratégie du refuge témoigne de son besoin de se soustraire au sentiment de sa personne complète. Devant la perspective d'un assemblage de sa personne complète ressurgit l'angoisse primaire du traumatisme qu'il a subi enfant, dans la division entre amour et destruction, à l'issue de laquelle il a instinctivement et, pour se sauver d'une mort totale, privilégié l'amour filial et renoncé à se vivre pleinement en tant qu'être de mémoire, de sensations et de sentiments. Il s'est fractionné, et la possibilité de s'unifier à nouveau signifie un face-à-face avec la réalité niée, ce qu'il redoute plus que tout puisqu'il a le souvenir inconscient de n'avoir pas été en mesure de la supporter.

Comment, dans de telles circonstances, inscrites dans sa chair et dans la partie interdite de son psychisme, l'imaginer capable et spontanément volontaire, de son plein gré, d'y retourner ? C'est inconcevable, d'autant qu'il ne se le formule pas dans ces termes et s'adonne tout aussi instinctivement à la fuite psychique à laquelle il s'est adonné depuis le traumatisme de l'enfance.

L'enfant tétanisé de peur face à la menace physique de son parent, angoissé, en proie à un dilemme qui met en péril son existence, se précipite là où se profile son salut, ce qui signifie pour lui alors se précipiter hors du monde réel, là où vivre sera possible pour lui. Le chemin qui mène du réel à l'irréel est une réorientation de l'activité psychique et des parties actives du cerveau. C'est sur ce chemin hors du monde des sens et des sentiments réels que l'enfant a trouvé une sécurité conditionnelle et fictive, et c'est désormais par ce biais qu'il assurera son enthousiasme dans

l'existence. Mais ayant pour cela tourné le dos à la réalité physique, affective, intellectuelle, morale et spirituelle, tous ces aspects du monde demeurent pour lui et lui demeureront en tant qu'individu inaccessibles et confus. L'orientation, l'anticipation, l'action, l'empathie, la communication, la coopération, les finalités pratiques et immatérielles de l'activité humaine, l'interdépendance des composantes de la vie, les risques, les joies, le juste, le bon, l'utile : l'enfant s'est secouru du traumatisme par une perversion de son être psychique ; ce tragique renoncement, cette perte, signifie, tant que cet état perdure – jusqu'à l'identification des souffrances et au deuil de cette expérience – une inversion dans sa vision générale du monde.

Pour inversée, cette vision du monde, procédant du détournement de l'enfant face à un réel dangereux pour lui, cette vision n'en est pas moins celle qui constitue pour lui sa vérité. La vision pervertie que l'enfant insécuré porte sur le monde lui garantit néanmoins une sécurité par la cohérence qu'il a reconstruite pour lui-même et pour l'illusion d'unité de sa personne. Cette unité de soi est vitale et indispensable dans la phase formative, fût-ce au prix de maintenir des mensonges pour vérités, pour s'assurer de pouvoir continuer d'avancer et de se développer, de grandir et de bâtir l'indépendance qui lui permettra de voler de ses propres ailes dans la vie sociale, même d'un vol chaotique.

L'enfant, puis l'individu, a besoin de se maintenir dans cette vision, soit inversée mais qui est celle qu'il est parvenu à élaborer pour se forger un monde cohérent en substitution de celui où les repères se contredisaient : le bien et la souffrance, l'espoir et la déception, la confiance et le chaos, etc. Elle présente la double vertu de lui offrir un système dans lequel et grâce auquel il se ménage une vie à l'aise, une vie possible, elle est un gage de confiance et de sécurité psychique minimale ; et elle place hors d'atteinte de la conscience l'expérience repoussante du monde réel et la part du soi qui a souffert de cette expérience malheureuse.

L'individu qui aura fondé cette vision doublement salvatrice, un système logique et une protection, poursuivra dans sa vie une pratique psychique propre à l'entretenir à l'état où il l'a fondée : « maman m'humilie et insuffle en moi le doute envers moi-même mais elle m'aime puisque je dépends d'elle, le trouble que je ressens peut rester dans la part occultée de ma personne ; un parent est omnipotent dans sa conduite vis-à-vis de son enfant et, quand je serai parent, ce sera mon tour ; oublions ce désagrément pour continuer de voir le monde sous un angle constructif et pour pouvoir grandir ».

La maturité psychique et sociale exercera une pression sur ces incohérences, à l'adolescence d'abord, tous azimuts, puis à l'âge adulte. L'individu stabilisera l'ensemble de ces incohérences en entretenant sa propre confusion psychique à l'aide de psychotropes, dont l'action aura pour effet de lui assurer de supporter l'incohérence entre discours et réalité – tromperie par laquelle ces incohérences se sont érigées pour lui en dogmes solides –, la déformation de sa personne au profit des intérêts de l'adulte dans son enfance, etc.

Si l'irréel présente pour l'individu un intérêt qui prévaut sur le réel, sur la vie sociale, les interactions, l'association, la coopération, l'action imbriquée dans les composantes physiques, logiques, affectives du monde, cet individu revit alors – et peut-être pour la majorité des personnes, de manière chronique – sa fuite de la réalité, d'une réalité qu'il n'a pas été en mesure de comprendre ou d'appréhender émotionnellement. Cette prédilection pour l'irréel, c'est-à-dire pour toute sphère de l'activité humaine qui n'est pas la réalité et se caractérise par un assemblage de ses composantes non conforme à celui qui se rencontre dans le monde réel – prédilection qui se présente consciemment comme une libération des contraintes de la vie, un affranchissement de certains aspects jugés de moindre intérêt – doit être relue et comprise en tant que conséquence d'une nécessité à se détourner de la vie telle qu'elle est, de sa logique d'une interdépendance des besoins, où l'individu s'inscrit par nature mais dont il s'est désinscrit quand ceux-ci étaient menacés.

Or paradoxalement, au moins en partie, parvenu à son refuge dans la tempête et plus tard dans le souvenir de cette tempête, l'individu anesthésié de sa relation au monde réel éprouve

soulagement et bien-être, fussent-ils éphémères, illusoire, et dussent-ils être renouvelés perpétuellement pour se maintenir à leur statut salutaire. C'est à l'esclavage de Sisyphe que se vouent ainsi les hommes, remontant continuellement le boulet de leur passé jusqu'à un sommet inaccessible, avec l'espoir vain de s'en débarrasser en le faisant basculer dans l'abîme et de le faire disparaître.

Mais l'individu sait qu'il doit lutter contre cette stratégie fatale, car elle est destructrice : elle rejoue indéfiniment les traces du traumatisme et les marques que celui-ci a laissées dans le psychisme, mais aussi dans son corps, générant des tensions où se nourrissent et croissent toutes sortes de maux, bien réels ceux-ci, et bouclant la boucle des fins et de l'origine de son mal : la destruction.

Il sait que ce n'est pas cela, que ni chercher à ensevelir le rocher dans le néant, ni lutter contre son poids écrasant, ne pourra le libérer. Mais il ne trouve à sa portée et même à sa disposition que des succédanés infructueux d'une aide réelle par laquelle sortir de ce cercle infructueux de l'oubli et de la lutte, ce qui condamne son action aux succès partiels et temporaires. Ces succès n'en étant pas, en définitive, il s'accroît un sentiment de doute et de fatalité de l'état de dépendance à l'irréel où se trouve alors l'individu, qui ne parvient pas à se défaire de pratiques dont la finalité est de lui permettre de poursuivre inlassablement son besoin de survivre, malgré tout ce qui l'a fait et continue de le faire se détourner de la vie. Ce dont a besoin l'individu est de ne plus devoir se détourner de la vie, donc de pouvoir faire face au point de départ de son attrait pour l'irréel, et d'un éclaircissement sur les étapes par lesquelles il s'est replié, enfant, sur le meilleur des mondes qui s'est présenté à lui et qu'il a pu saisir.

L'adulte ritualise et socialise la fuite hors du réel, ce qui confère à cette fuite un caractère raffiné et sacré. La déconnexion d'avec la réalité est organisée de sorte à ce qu'elle acquière le statut d'une activité supérieure. La finalité demeure pourtant identique, du nourrisson à l'enfant, de l'enfant à l'adolescent et à l'adulte : s'échapper du monde, s'extraire aux pressions qu'il incarne, changer cette vie et son faix pour une autre où les connexions psychiques se font plus supportables et plus douces.

Mais tant que l'origine de ce besoin – qui s'est construit avec les premières expériences de la vie, de la grossesse à l'accouchement, de la venue au monde à la découverte de ce monde et aux traitements reçus en guise d'héritage de sa lignée – tant que les motifs de l'histoire personnelle et familiale qui ont poussé et poussent l'individu à se soustraire à la réalité et à chercher dans l'irréel un probable meilleur, suffisant pour vivre, aimer, rêver, chanter, tant que ces motifs de la négation du soi réel et de la recherche d'une autre expérience de soi demeurent enfouis dans sa personne et occultés, ses efforts sont voués à l'échec.

Pour qu'il se libère réellement de cette tendance à la fuite par toute irréalité, par toute tendance à la mystification (de soi, de ses parents), le travail de l'individu doit lui permettre d'identifier la cause au nom de laquelle il a fait ce choix, ce qu'il a fui et continue de fuir, la charge qu'il porte au nom d'autrui, à qui elle revient. Une fois cette charge identifiée, l'individu peut retourner au commencement de sa vie et l'aimer réelle : elle ne lui cause plus ni peur, ni angoisse dont il doive s'évader.

Alors, il aborde les psychotropes pour ce qu'ils sont : un instrument au service du palliatif de la vie, de la fuite vers l'irréel, comme alternative à une expérience et une vision menaçantes dont il a souffert enfant. L'individu parvenu à l'âge adulte peut retourner à ces expériences douloureuses et les affronter de nouveau pour ce qu'elles sont et ont été : des blessures et leurs effets bouleversants qui ont impacté sa personnalité. Mais, dès lors, s'expérimenter pleinement, entièrement, uni dans toute sa personne, incluant ces parties qui ont souffert, a pour lui plus de saveur que de s'expérimenter partiellement, dans l'illusion et la tromperie qui lui avaient alors permis de se sauver. Les psychotropes qui divisent l'être pour perpétuer l'abandon et l'oubli ne sont plus de mise, non plus que la lutte contre eux : le recours à leur action anesthésiante appartient au passé. Le présent est désormais réel. Et l'individu peut s'adonner à l'expérience de ses plaisirs :

s'adonner au « plaisir du réel ».

les psychotropes

Les psychotropes – drogues, médicaments, alcool, tabac, autres – reproduisent mécaniquement la scission du Moi – scission de la conscience d'avec le corps, avec les sensations, les sentiments – qui opère dans l'expérience du traumatisme : ils apportent une impression de sécurité dans l'expérience insécurisante. Par expérience insécurisante on désigne une situation qui va à l'encontre des besoins ou une situation qui ne répond pas aux besoins physiologiques, psychiques, sociaux, moraux, spirituels. Une expérience insécurisante ne prend pas en compte ces besoins, par exemple les besoins de communication, de liberté, d'expression spontanée, de protection, d'amour. La négligence des besoins est une source d'insécurisation psychique pour l'enfant, qui s'interdit de vivre une partie de sa sensibilité et de sa personne pour pouvoir supporter son existence.

L'expérience réelle de l'existence est insupportable ; les stratégies de fuite adoucissent le vécu et rendent possible de continuer à vivre. Le recours aux psychotropes entre dans le cadre de cette stratégie palliative. C'est une béquille psychique, à la différence qu'il ne peut y avoir de rémission autonome du psychisme comme il en irait pour un os cassé, qu'il suffirait de laisser au repos pour qu'il se rétablisse. Le psychisme traumatisé ne se rétablit pas par « usure graduelle » de la mémoire inconsciente. C'est même le contraire : d'une part le temps aggrave l'effet des blessures niées ; d'autre part le psychisme se restaure non par l'oubli, comme le tente vainement l'emploi des psychotropes, brouillant les souvenirs dans l'entretien d'un mirage du réel, mais par la lumière, par le souvenir du vécu, par la pleine expérience de soi. Tout ce dont a besoin l'individu accoutumé à l'usage d'un psychotrope – le verre d'alcool du soir qui fait oublier la journée et permet de se détendre, la cigarette qui permet de faire une pause, les somnifères qui apportent l'apaisement et assurent le sommeil –, c'est de vérité, d'accès à la vérité de son vécu.

Les psychotropes inhibent l'émergence des sentiments. Ils sont employés pour pallier la surcharge émotionnelle causée par le vécu traumatique. La systématisation de leur emploi au niveau social et culturel est un indicateur du phénomène généralisé du traumatisme de l'enfant. N'ayant pas appris à vivre ses sentiments, il est condamné à les fuir et à perpétuer sur lui-même et dans la société les blessures infligées. La violence a pour exutoire les guerres, les formes de suicides, la création et l'éducation répressive des enfants. Ces exutoires incarnent le paradoxe de la violence, tendue entre mort et survie.

l'idéalisation comme symptôme de maltraitance

La tendance à l'idéal exprime une réaction spontanée et intuitive de défense contre les méfaits du traitement réel dans la vie de l'enfant, et durant lesquels il n'a pu vivre son sentiment authentique : la colère devant l'humiliation, la rage devant l'impuissance, l'envie devant les privilèges inaccessibles à lui, la honte devant le mépris. L'idéal est le dôme vernis qui recouvre l'ignominie indicible et qu'on veut taire : le traitement du faible. La libération et l'indépendance requièrent la connexion à la réalité du vrai Soi ; tout le domaine de l'idéal, de la fiction et du jeu n'a pas de fonction dans la reconstruction réelle du Soi, sur lequel ses influences ont pour effet l'allègement, l'évitement, l'éloignement, l'écrasement.

Le mythe de l'âge d'or, comme la mystification en général, transpose un phénomène consécutif à la maltraitance : l'idéalisation des parents. L'idéalisation des parents est une réponse à

l'impossibilité de vivre la réalité : celle qu'ils infligent à l'enfant ; celle de l'enfant et de son unité psychique. L'enfant est divisé et asservi à la fiction comme processus salutaire vain et tragique de sa condition et de ses refoulements. Ce qui interpelle, c'est la disproportion inverse entre la douceur de l'évasion fictionnelle et la dureté des traitements qu'elle vient compenser. Si bien que plus sont doux et appétants pour l'individu la fiction, l'irréel, l'idéal, le virtuel, plus il s'en réclame et s'y abandonne, plus s'exprime sa dépendance au parent maltraitant et son incapacité à entendre en lui-même l'enfant maltraité, inécouté et seul.

La tendance à la mystification exprime l'idéalisation des parents, laquelle s'exprime également dans le besoin de héros. Le héros dans ce sens peut être une personne réelle idéalisée, une personne fictive, une mythologie ayant ses propres héros, une idée à faire prévaloir sur les autres, etc. Si bien que le besoin d'un modèle dominant indique réciproquement une tendance à l'idéalisation forgée dans l'expérience traumatique de l'enfance, en tant que gage de survie.

L'idéalisation du parent par l'enfant dans l'expérience traumatique est un réflexe défensif qui peut se rencontrer en dehors de la relation familial. Dans les cas d'agressions, comme l'explique B. Cyrulnik dans *Les vilains petits canards*, pour se prémunir, la victime, en quête de construction, de vie et d'amour, est susceptible, en tant que palliatif pour sa survie, d'aimer l'agresseur et de s'identifier à lui. La négation de mon identité peut rétablir le Moi par un alignement sur le vainqueur qui a, lui, survécu. Dans *Etudes sur l'hystérie*, J. Breuer mentionne « une frayeur que l'hilarité ou la joie d'être sauvé a dissipée »³⁹. Cette hilarité et cette joie montrent une transfiguration du réel en un irréel supportable, changé dans ce cas en idéal.

Dans l'idéalisation, l'enfant s'interdit de s'en prendre à son parent et met toute sa rage à défendre l'adulte quand il est question de sa culpabilité, de sa faiblesse et de ses mauvais agissements dont il a été victime, et contre lesquels il n'a pu vivre et exprimer son sentiment réel. Alors l'enfant défend l'adulte par la peur, surajoutée à celle de la maltraitance, de perdre l'assurance de sa propre survie en perdant l'amour du parent. Il ne veut pas qu'on voie la misère de son état et sa détresse dans cette situation. Il veut racheter son parent et, pour le protéger, s'interpose entre la souffrance de l'adulte qui a rejailli sur lui et le regard du monde qui la débusque.

Cette défense du parent aux yeux et au jugement de la société prend le relais de la vie véritable de l'enfant, de sa vie active et de sa vie sentimentale. Par ce relais croît en l'enfant l'habitude psychique d'agir et de ressentir à l'aune du regard et du jugement d'autrui.

Dans *La souffrance muette de l'enfant*, A. Miller aborde un tel exemple de transfiguration du réel à travers l'étude d'*Ecce Homo* de F. Nietzsche. *Ecce Homo* impute à la morale chrétienne la négation de la vie, de la réalité, du corps, supplantés dans leur vérité par un idéal inventé – âme, esprit, immortalité, rédemption, « Dieu ». Cet idéal inventé signe la décadence de l'élan de vie. F. Nietzsche dénonce l'idéal de la petitesse – humilité, souffrance – comme contraire à l'accomplissement de l'homme. A travers sa critique de l'idéal chrétien, F. Nietzsche critique le traitement qu'il a reçu de la part de ses propres parents. Il transpose dans un domaine détaché de la famille un réel qu'il ne peut aborder consciemment.

Le discours qui préconise le respect inconditionnel des parents par l'enfant et enseigne la vertu de ce respect est l'expression du vernis de l'idéalisation du parent. Ce vernis se crée en réponse à la peur de perdre l'amour du parent quand l'enfant se trouve face à la peur d'une telle perte et que, pour son propre salut, il sacrifie une part de soi contraire à la volonté du parent. Cette part est refoulée, bannie et recouverte d'une chape où demeure ensevelie la possibilité pour l'individu d'une expérience réelle et complète de soi.

C'est pour préserver l'intégrité de l'adulte tel qu'il se présente à l'enfant et, par cette action de préservation, garantir le maintien de son amour conditionnel pour l'enfant, que s'inscrit en l'enfant, sur cette chape, la valeur de respect inconditionnel de l'enfant pour le parent. L'enfant,

39 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 181.

instinctivement, met en œuvre un rééquilibrage, en compensation de l'amour conditionnel du parent envers lui, par son propre respect inconditionnel envers le parent. Le vernis dont il enveloppe ce rééquilibrage élève cette posture à la qualité de vertu naturelle et de clef sociale de la vie de la famille.

Ainsi, nous devrions lire et entendre tout discours qui promeut le respect filial comme l'expression de ce jeu, nourri de blessures, de souffrance, de refoulement des sentiments réels et d'une partie de la personnalité, ce de part et d'autre de la relation dans la famille : en l'enfant et chez le parent, où les mêmes processus se sont joués dans son enfance. C'est toute une structuration psychique sociale qui s'est érigée et que, pour démonter, il faut remplacer la peur par la confiance mutuelle et l'écoute.

L'enfant est dans une relation de dépendance sociale à ses parents. Cette dépendance sociale est naturelle dans l'enfance. Dans le cas d'une relation de maltraitance de la part de l'adulte envers lui, l'enfant peut supporter cette dépendance en lui conférant le sentiment d'amour filial.

Ce sentiment est remis en cause à l'adolescence avec l'entrée dans l'âge de l'indépendance sociale. L'amour de l'enfant envers son parent confère l'immunité au parent, qui perçoit l'occasion de se défouler sur lui des refoulements de sa propre enfance. Avec la renaissance psychique de l'adolescence, la relation de subordination au parent devient caduque puisque l'individu, naturellement, a besoin de s'affranchir de cette forme de tutelle sociale pour poursuivre la construction de son indépendance.

VIII – Réciprocité

en l'individu

Le principe de réciprocité est simple : un adolescent ou un adulte porté à causer du tort a été un enfant auquel on a causé du tort. La maltraitance engendre des symptômes ; les symptômes – déviations, déviance, tendances destructives – indiquent une maltraitance antérieure. C'est un principe riche de conséquences dans notre observation de la conduite d'une personne et dans nos possibilités d'interactions avec cette personne. Le caractère et l'intensité de la conduite d'un individu transcrivent le caractère et l'intensité des traitements qu'il a vécus qu'il n'a pas pu ressentir et exprimer.

La « pédagogie noire », soit toute forme de traitement de l'enfant qui valorise la négligence de ses besoins et des pratiques allant à leur encontre, induit dans l'individu le mépris de la faiblesse et le culte de l'obéissance aveugle. Par réciprocité, si un individu est porteur du mépris pour les faibles et porteur du culte de l'obéissance aveugle, c'est qu'il a été formé selon ces mêmes principes, donc selon les principes de la pédagogie noire et de la répression, de la destruction de l'élan constructeur de l'enfant et de la vie.

Quand l'être humain est vulnérable et qu'il apprend les réalités du monde, l'éducation qu'il reçoit laisse une empreinte dans son tempérament. Par symétrie, la réciprocité permet, par l'observation de l'individu, de prendre la mesure et la connaissance de la nature de cette empreinte laissée en lui. Dans l'enfance, cette empreinte est verrouillée par l'équation de l'amour-survie dévolu au parent, peu importe qui il soit et ce qu'il fasse subir à l'enfant ; à l'adolescence, le verrou saute et, comme pour les héros de la mythologie antique transposés dans la tragédie, le statut de héros inconditionnel du parent est remis en cause. Cette remise en cause est une opportunité offerte par la nature du développement à l'être humain, à l'adolescence, de se positionner en tant qu'individu autonome vis-à-vis du traitement qu'il a reçu dans l'enfance.

Si pour un individu la vie est difficile, voire impossible, cet état est le fruit d'expériences qui l'ont construit, dans lesquelles la vie a été difficile, voire impossible. Ces expériences fondatrices ont été vécues aux origines de la construction de la personnalité, dans ce que J.K. Stettbacher nomme les « relations primaires ». Ces relations sont constitutives de la personnalité, elles renvoient aux premières expériences de l'être et se manifestent dans sa conduite pour la suite de son existence.

Les expériences bénéfiques s'inscrivent également dans cette dynamique : toutes les qualités qui se manifestent dans un individu révèlent les bons traitements qu'il a un jour reçus.

dans la société

Le traitement de l'enfant conditionne la propagation de la violence ou de la paix dans la vie sociale. Réciproquement, la violence ou la paix sociales indiquent le traitement de l'enfant. Les conduites qui posent problème dans la vie sociale relèvent de la compulsion par laquelle l'individu rejette les mauvais traitements qu'il a subis. L'un est colérique ou incertain, confus, fuyant, hébété – c'est l'état où l'a laissé un mauvais traitement. Dans la confusion et la peur, il a rejeté ses sentiments spontanés devant la source confondante, une partie de lui a capitulé et s'est réfugiée dans une part

oubliée de soi, d'où elle continue à vouloir se faire entendre.

L'entendre sous cette forme est vain : il faut aider la personne et la société à comprendre que ces traits ont une origine et que c'est par l'identification de cette origine que le chemin de réconciliation et de paix des parties de soi, de l'unité consciente de soi, peut se faire.

La violence émerge d'une forme d'aberration physiologique (génétique, hormonale) ou psychique (névrose, trauma, instabilité, irritabilité) elle-même à l'origine d'une angoisse (déformation, « resserrement »). Cette angoisse exerce une pression mentale sur la personne, d'où résulte une tension intérieure. C'est au niveau de ce resserrement, de cette pression et de cette tension qu'on veut pouvoir agir, pour aider l'individu à se libérer de la violence que ceux-ci provoquent dans son être et dans ses actes. On souhaite leur substituer détente et paix intérieure.

Ce qu'il advient de mal dans la vie sociale de l'humanité, la destruction de la vie en étant la conséquence, transpose à l'échelle de la vie sociale le mal subi par l'enfant. Ce mal subi, l'enfant l'a intériorisé et il demeure en lui prisonnier, comme l'enfant est par lui piégé : du mal emprisonné en lui, l'enfant négligé, humilié ou battu ne peut se libérer qu'en démasquant sa réalité, son origine, le sentiment vécu. L'enfant victime du mal est pris en otage de l'enchaînement affectif qui guide sa conduite et le pousse à répéter l'expérience du traumatisme infligé, faisant de lui une marionnette de la violence. La violence atteint son psychisme et s'y intègre, devenant une composante apparente de sa personne. Cependant, il s'agit d'une composante amenée et introduite de force en lui par l'adulte, et que l'enfant est condamné à transposer et à propager par la suite de son existence.

Lorsque se produisent dans la vie sociale des actions conduites par la haine et menant à la destruction, l'humanité se trouve devant une réaction directe du mal subi par l'enfant, et qu'il redistribue tragiquement. Cette tragédie exprime maladroitement et dangereusement son besoin de se libérer des traumatismes de la violence vécue à un âge d'impuissance : blessures, sentiment d'insécurité, peur, solitude dans l'épreuve, impossibilité de vivre et d'exprimer son état émotionnel.

Or la libération de la souffrance requiert une conscience des faits réels de l'enfance et des sentiments associés ; la perpétuation compulsive de la violence révèle cette tragédie individuelle au niveau social, sans permettre aucune progression de la libération de l'individu, raison pour laquelle elle est vouée à la répétition, sans possibilité de guérison, en dehors d'une reconnexion aux réalités endurées, par lesquelles le mal et la recherche de vengeance contre le tort infligé peuvent être traités.

A contrario, « un enfant dont les besoins ont été satisfaits deviendra un adulte apte à vivre en société et capable d'un apport constructif à la collectivité »⁴⁰.

conclusion

Le processus qui permet d'échapper aux souffrances conscientes dans l'enfance et qui aboutit à l'idéalisation du parent maltraitant a aussi pour conséquence l'automystification. Par réciprocité, un individu qui s'automystifie met en œuvre une stratégie par laquelle il tente d'échapper à la réalité des souffrances subies. Idéalisation des parents et automystification participent d'un processus d'ensemble de refuge dans l'idéal devant un réel insupportable – la maltraitance, la confusion devant une vérité paradoxale mêlée d'amour et de destruction, l'injonction vitale et morale d'aimer son parent coupable de mauvais traitements, la dépendance sociale de l'enfant vis-à-vis de l'adulte dont dépend sa survie, le besoin d'une forme de joie dans l'existence, fût-elle irréaliste, l'impossibilité psychique pour l'individu de se remémorer la réalité vécue et de revivre les sentiments éprouvés, la difficulté voire l'incapacité à faire face à la solitude réelle.

C'est ce processus de refuge dans l'idéal que poursuit l'individu à travers toutes activités

40 STETTbacher, J. K., *Pourquoi la souffrance*, op. cit., p. 141.

ayant une action psychotrope, de métamorphose du psychisme en agissant chimiquement sur le cerveau. Cette action a pour effet de la détourner de la réalité, et il y a recours en réponse à un besoin de s'en détourner. En tant que réponse à un besoin, ce processus est sain ; en tant que révélateur de l'expérience d'une réalité insupportable, il est normal ; en tant qu'abréaction de la violence de l'adulte envers l'enfant, il intègre un mécanisme logique. C'est l'inconscience et la méconnaissance du problème de la violence que subit l'enfant dans la famille et dans la société qui sont problématiques.

Partout où se rencontre une tendance à l'idéal et à la mystification du réel s'exprime une stratégie de refuge par rapport à une réalité qui n'a pu être supportée. Si l'on mesure la virtualisation de la vie à l'aune de cet axiome, plutôt que selon une logique rendue ainsi caduque de rhétorique du progrès technologique, l'évolution de la civilisation s'accorde avec le constat d'un besoin criant d'amour dans l'enfance. Si l'on songe à la description platonicienne de l'asservissement d'une humanité ignorante assujettie au pouvoir de l'écran, le rapport logique à la technologie apparaît sous un tout autre aspect : celui d'une fuite du réel sous le poids des blessures auxquelles l'enfant n'a pu faire face.

Cet enfant voulait de toute sa nature, de tout son « élan vital » selon la formule d'Henri Bergson, connaître la vérité du monde. Rares sont les cas où il a pu y parvenir tout en restant entier, relié à toute la vie psychique et sentimentale de sa personne. Avec la rupture de la liaison à soi et au réel, l'enfant a perdu, sacrifié, l'espoir d'un possible amour pour le réel, tant il sera reconnaissant et redevable envers l'idéal, l'irréel, le rêve, qui lui ont offert dans le moment du naufrage une planche de salut – bien qu'illusoire – pour sa survie. Il restera mutilé et, bien que partiellement, toujours en vie. Sur cette planche, il va se maintenir. L'océan de l'existence lui offrira peut-être la chance d'une terre et un être pour s'accorder la reconquête de soi-même, par l'acceptation du deuil des portions de lui-même sacrifiées dans la tempête.

IX – Le vrai Soi

Il a jusqu'ici été question du problème de la maltraitance tel qu'il se pose lorsque l'enfant a été victime des blessures infligées par l'adulte. Du problème tel qu'il se pose dans les relations en étudiant le fonctionnement de la communication et des relations sociales. Nous sommes remontés aux origines des symptômes en décortiquant les mécanismes à l'œuvre dans le psychisme de l'enfant soumis à une expérience éducative traumatique, à commencer par les méthodes « pédagogiques » et leurs soutènements idéologiques. Nous avons étudié les étapes de la déconstruction psychique de l'enfant dans l'épreuve des mauvais traitements et leurs conséquences dans son rapport au monde. Finalement, nous avons identifié ce rapport au monde comme un révélateur du traitement subi par l'individu dans l'enfance, depuis sa vie intra-utérine, ses premières découvertes de la vie, ses expérimentations ultérieures du monde qui ont façonné les possibilités d'expression de ses potentialités et de sa personnalité.

Il a donc été question des conséquences néfastes d'un traitement négligent et destructeur par l'adulte des besoins de l'enfant. La conclusion essentielle est l'insécurité de l'enfant à l'origine de la violence en lui et telle qu'il en devient un propagateur dans le vie sociale, d'où le titre *L'enfant insécuré et la propagation de la violence*.

Nous voudrions désormais présenter *a contrario* ce dont l'individu a besoin pour préserver ou pour restaurer l'unité de sa personne, et quelles sont les conséquences à envisager pour une réforme de l'éducation.

le besoin de réel

La fuite dans l'irréel est un palliatif à l'incapacité à se vivre pleinement dans le réel. L'enfance est une phase de découverte du monde qui requiert une connexion au réel, à la vie telle que nous la pratiquons à travers la culture, grâce à la connaissance scientifique, par nos usages sociaux et moraux. L'enfant a besoin de manipuler ces aspects culturels, scientifiques, sociaux, concrètement et activement ; il ne peut être passif puisque c'est contre nature, que la passivité va à l'encontre des besoins naturels de l'enfant et que, par conséquent, la passivité appliquée en tant que méthode éducative est une forme de maltraitance. L'enfant est naturellement actif de ses mains, il a besoin *d'appréhender* le réel.

L'attrait pour l'irréel indique l'épreuve d'un vécu insécuré dans lequel l'enfant n'a pas pu vivre le réel. C'est une échappatoire séduisante qui reproduit les séquelles de la peur et de la tétanie et, réciproquement, la trace laissée par un malaise vécu.

L'enfant a besoin de sécurité quant à son aptitude au monde, donc quant à sa connexion à la réalité et à son habilité à cette connexion. De là dépendent ses succès, la reconnaissance de ses succès, donc la confiance en lui-même et l'assurance qu'il fait les bons choix dans le monde. Le doute et l'incompréhension sont à ce niveau les reflets d'un même inconfort psychique, l'un envers soi, l'autre envers la réalité extérieure, qui déstabilisent l'élaboration d'un soi serein au sujet de sa propre valeur. L'individu déstabilisé par le sentiment de son inadéquation au monde, par faute d'une expérimentation du monde constructrice de son psychisme, est enclin à l'hyperbole ou à l'atténuation de soi. Ceci ressort en société dès l'enfance dans l'exubérance ou dans l'évitement, les deux manifestations étant liées à une carence et une instabilité du sentiment de sa propre valeur.

En parallèle d'une appréhension concrète du monde réel, l'enfant a besoin de sérénité quant à la possibilité de se développer en cohérence avec la réalité de sa propre personne. C'est pourquoi il doit être épargné du jugement extérieur de l'adulte, dont il n'a non seulement pas besoin, mais qui lui est dommageable dans sa construction autonome. La récompense et la punition sont à la réalité des faits ce que le déni est pour le traumatisme : les uns et les autres refoulent le réel et le supplantent par un idéal moral ou irréel, action substitutive par laquelle le réel, qui est interrompu, perd toute perspective de continuité.

La situation problématique a besoin dans chaque cas d'être perçue réellement, dans sa réalité : factuelle, affective, vitale. Si bien que l'approche thérapeutique d'A. Miller et la Communication nonViolente de M. Rosenberg procèdent d'une même démarche de maintien ou de restauration de la connexion au réel. En offrant la possibilité à l'enfant de se maintenir dans la réalité, nous lui permettons une pratique réelle de soi, ce qui est la santé psychique de l'expérience du monde, la fuite du réel renvoyant aux symptômes de la maltraitance.

ressentir ses sentiments authentiques

Dans l'expérience traumatique, l'enfant se coupe d'une part affective de lui-même. Une part de ses sentiments deviennent impossibles parce qu'ils contredisent l'élan d'amour de l'enfant envers la vie, envers son parent, et intègrent une confusion émotionnelle insoluble pour sa jeune personne. Ses sentiments réels sont aussi rendus impossibles par l'interdit moral de propager le mal, haïr, détruire, et par l'interdit de ne pas honorer ses parents, de ne pas respecter les adultes. Il est également impossible de rejeter la situation, les souvenirs, les personnes, les actes, ce qui implique la contrainte d'intérioriser les blessures, de les stocker en soi. Les émotions sont violentes et, pour s'assurer de les maintenir engagées, les processus de déni d'avoir été victime de blessures et de culpabilité envers la faiblesse du parent entrent en action. Pourtant, ce que recherche simplement l'enfant, c'est une situation normale, c'est-à-dire une vie nourrie des normes de l'amour et de la protection pour pouvoir se développer. Le développement de l'enfant dans des conditions normales permet l'épanouissement du vrai Soi, du soi entier.

La culpabilité de l'enfant face à la faiblesse du parent pousse l'enfant à éprouver de l'empathie envers son parent. Cette empathie a alors pour fonction de soutenir le parent et de l'aider à établir la puissance personnelle qui lui est nécessaire pour assurer la protection de l'enfant, le soutenir, l'écouter. Par cette empathie offerte au parent, l'enfant transpose inconsciemment son propre besoin, peut-être avec l'idée d'un échange temporaire des statuts dont il deviendra par la suite bénéficiaire, le jour où le parent sera en mesure d'assumer ses fonctions envers lui. Carencé lui-même, le parent n'est cependant pas en mesure de trouver un équilibre psychique par l'intermédiaire de son enfant et continue de faire peser sur lui par abréaction son manque affectif, ses peurs personnelles et celles de ses propres parents. L'enfant devient à son tour dépositaire de cette posture sociale incomplète, qu'il fera peser sur ses enfants à son tour, une fois devenu adulte, chez lesquels il fera naître une dépendance à lui et une carence qu'ils devront eux-mêmes abréagir.

La rémission demande un rétablissement des sentiments authentiques. Il ne s'agit pas d'adresser des reproches aux parents, même si ce n'est pas exclu. Il ne s'agit pas de chercher à annuler les torts subis par une justification morale – j'étais dur, il fallait me corriger, ou mes parents n'avaient pas le choix –, ou d'établir des sentiments agréables pour construire un souvenir plus supportable. Ce n'est pas le but et ce n'est pas ce dont a besoin l'enfant meurtri qui appelle en l'adulte.

Le besoin est de se demander : quels sentiments ai-je éprouvés en lien avec quelle situation problématique pour moi dans la période formative de ma personnalité ? La clef dans cette démarche est l'insécurité. La question est : à quel moment ai-je été un enfant insécure qui n'a pas pu vivre et

communiquer son sentiment d'insécurité, et qui s'est retrouvé seul avec cet état émotionnel ?

Ces questionnements jalonnent le chemin vers le vrai Soi. Ce chemin signifie l'abandon des substituts du réel, des stratégies de fuite : l'incapacité à poursuivre durablement une relation, à poursuivre un travail, l'appel des échappatoires du réel, la compulsion de destruction de soi par la consommation de produits parfois banalisés, tels que le tabac, le café, l'alcool, les médicaments, ou même une certaine forme de consommation de nourriture, la compulsion de destruction autour de soi, etc. Le vrai Soi est l'enfant animé par un élan constructif en chacun de nous.

Nous ne pouvons pas nous rendre compte de la force de la mémoire enfouie dans notre psychisme, où veille la part blessée de notre personne dans l'attente d'être reconnue, entendue. La réconciliation avec l'enfant terrorisé en vous est une clef non moins puissante. C'est ce qu'on appelle le besoin de vivre les sentiments authentiques. Dans *Ta vie enfin sauvée*, A. Miller explique : « L'empathie pour les parents disparaît, la plupart du temps, sans luttes intérieures, et se tourne vers l'enfant »⁴¹, montrant que cette étape ne se vit pas dans le jugement, dans la rancune envers le parent, ce n'est pas ce qui compte, mais dans l'amour, dans la bienveillance envers soi-même. Cela indique qu'en chacun de nous se trouve cet enfant vulnérable, seul avec ses souffrances, tâchant de se faire entendre par des cris compulsifs répétés. L'entendre et l'écouter suffisent à l'adulte pour réhabiliter sa personne dans la vie et dans la paix.

la vérité corporelle : authenticité du Moi

L'authenticité du Moi a trait au domaine des sentiments et au domaine corporel, sensoriel, des sensations. « Se vivre pleinement » signifie être en capacité de percevoir les messages qu'envoie notre Moi affectif et physique. Les faits impactent toute notre personne : notre personne psychique par leur charge affective ; notre personne physique par leur réalité factuelle. La mémoire inconsciente emmagasine notre vécu, notre corps aussi. C'est toute l'unité de la personne qui est touchée et qui le manifeste.

Ce que le psychisme veut et que la conscience lui refuse d'exprimer, par protection de la morale, il l'imprime dans le corps. André était affamé de liberté vis-à-vis de ses parents, et d'amour de leur part, sans oser leur dire, leur demander : son corps lui réclamait de manger insatiablement. Faute de pouvoir se nourrir de ce dont il avait besoin, de cette liberté et de cet amour, il se trouvait dans une compulsion chronique de boulimie.

L'organisme est un équilibre solide et riche de réactivité dans l'instant, mais vulnérable sur le long terme. Ce que la conscience interdit sur le plan symbolique, le corps le dépasse en lui donnant une réalité physique. Il impose ainsi l'écoute et le respect des besoins réels, non limités par les conventions de la morale. Il faut honorer ses parents dans toutes leurs exigences ; mais si pour satisfaire à ces exigences l'individu doit le payer de sa santé, de sa vie et mourir, il n'en sera plus capable.

Quand la morale de l'éducation va à l'encontre de l'être, le psychisme préconise consciemment la survie, mais l'inconscient ou la partie refoulée de la personne ne s'en tient pas à cela et fait savoir les souffrances réelles endurées et les dégâts réellement causés, en leur donnant corps, une forme perceptible et qu'on ne dissimule pas, ou que temporairement.

Le corps est en ce sens l'instrument du S.O.S., un instrument qui porte la vérité aux nues. Si bien que le corps est un *medium* entre le présent et le passé : il rend visible l'endroit des souffrances, il place les blessures sous la lumière. Encore faut-il prendre soin d'entendre et d'écouter son message, qu'il exprime dans un langage d'évidences dérangeantes – dérangeantes parce qu'elles ont été refoulées au nom de la morale d'éducation de l'enfant, qui nous concerne tous et qui fait qu'on accepte plus volontiers la souffrance secrète de l'enfant et ses dérives adultes, dans son corps

41 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 147.

comme symptôme de tout son malaise psychique, que d'aborder le thème d'une réalité qui dérange.

Dans *Etudes sur l'hystérie*, S. Freud établit un lien explicite entre vécus psychique et physique lorsqu'il écrit : « La malade n'arrivait pas à comprendre pourquoi la musique de danse la faisait tousser. La chose semblait vraiment trop dénuée de sens pour qu'on pût la croire volontairement inventée ; or, j'étais autorisé à penser que tout scrupule de conscience provoquait chez cette jeune fille un spasme de la glotte. Je crois, pour ma part, que l'impulsion motrice due à une envie de danser transforma ce spasme chez elle en une toux nerveuse »⁴². On observe bien ici le déplacement du psychisme – l'envie – vers le physique – le spasme de la glotte et la toux – sous la pression de la contradiction entre l'élan – l'envie – et la morale – le scrupule de conscience – illustrant le lien entre le traumatisme – l'interdit contrariant le besoin de mouvement – et un symptôme physique persistant. Le corps opère une métamorphose dans sa réponse au traumatisme, comme s'il essayait de parler un langage que nous soyons capables de comprendre dans notre propre conscience langagière. Cet exemple montre la place centrale du ressenti et de la frustration de départ dans « l'incarnation » qui s'ensuit.

Chez une autre patiente, S. Freud associe douleurs aux jambes et traumatisme de la solitude, expliquant : « Chacune des scènes à retentissement émotionnel avait laissé une trace »⁴³. Ces observations entrent en résonance avec l'unité du Moi, S. Freud ayant recours dans sa méthode thérapeutique à des contacts physiques par massages et par pressions qui renouent l'unité émotionnelle et corporelle du patient, interrompue dans l'expérience traumatique où la tétanie avait inhibé la personne et l'avait fait se couper de ses sentiments et sensations. Ces contacts sont une source de reconnexion du patient avec son Moi intime, faisant diminuer temporairement l'ascendant du moi conscient, filtre des souvenirs du vécu réel.

La conscience peut se rallier au mensonge, pas le corps. Le mensonge aide la sauvegarde du psychisme, temporairement seulement car le corps a gardé mémoire de la vérité et il fera valoir sa dégradation dans le mensonge du conscient par des symptômes exprimant la dégradation réelle de l'individu. Le mensonge admis pour la sauvegarde psychique de l'individu masque et couvre un temps la réalité, mais celle-ci n'en demeure pas moins, de même que ses effets délétères sur l'organisme qui le subit et le renie, autant qu'il se renie lui-même. Cette négation gèle l'énergie et la dynamique dont la nature du corps et du psychisme a besoin. Recouvertes artificiellement, les forces naturelles continuent de porter les souffrances réellement vécues, qui poursuivent la dégradation infligée à l'être. Cette dégradation œuvre en silence, jusqu'à ce que l'organisme parvienne à vaincre la chape et le couvercle imposés par ce silence, sous lequel la conscience a prétendu sauver l'être. En attendant, le corps porte « le fardeau des mauvais traitements infligés »⁴⁴, selon l'expression d'A. Miller, qui illustre l'aspect corporel, kinesthésique, que revêt cette charge, exprimant par les sensations le vécu traumatique.

restaurer l'unité du Moi

Permettre à l'enfant de vivre des expériences reconstructrices, dans lesquelles il est libre du jugement et expérimente tout le positif de sa personnalité, c'est l'aider à restaurer l'unité du Moi. Cette unité a été divisée dans le traumatisme, rendant inaccessible une partie de sa personnalité. L'enfant blessé, en souffrance, vivra ces expériences en y exprimant un mélange d'éléments constructifs et des morceaux de ses blessures. L'important est que le traumatisme puisse rencontrer des voies d'exutoire et qu'émerge un apaisement à partir de ce qu'est réellement l'individu, et qu'il

42 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 32.

43 *Id.*, p. 120.

44 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 151.

puisse s'accepter tel qu'il est en tant que réalité psychique et sociale. De lui-même, dans un environnement travaillé pour le développement de l'indépendance, il va entreprendre et mener ce travail d'action qui fait le soi réel, de conscientisation et d'amélioration.

Ce dont il a besoin, c'est d'un milieu sain minimal pour pouvoir débiter son cheminement depuis la destruction du monde que lui ont apprises les insatisfactions primaires, les peurs et les douleurs de ses premiers mois d'existence, vers la construction qui est la personnalité humaine. A ce stade initial, il a besoin de retrouver la liberté – qui est la condition naturelle du développement – et la satisfaction des besoins primaires, biologiques et psychiques, qui vont l'aider à restaurer sa confiance dans le monde et en lui. Cette reconnexion à l'état initial naturel du développement est source d'un sentiment de sa force personnelle véritable, de son enthousiasme et de sa joie. Dans *Pourquoi la souffrance*, J.K. Stettbacher écrit : « On ne peut mettre de l'ordre que si l'on a le courage de regarder le désordre »⁴⁵. Le courage vient pour l'enfant de l'épanouissement de cette force personnelle dans un environnement approprié à ses besoins.

Restaurer l'unité du Moi implique de réévaluer la relation entre la personne et le tempérament, de sorte à permettre le retour de l'identité du vrai Soi, de l'authenticité psychique, de la personnalité. Le tempérament n'est pas la personnalité. Le tempérament est l'empreinte qu'a laissée le milieu sur ou dans la personnalité. B. Cyrulnik montre comment la résilience opère une digestion et une dilution des parts du tempérament en désaccord avec la personnalité. On se trouve en présence de la personnalité de l'individu quand se sont résolus les éléments de son tempérament en contradiction avec son développement. Cette dilution et cette libération se produisent au contact d'objets résilients : physiques, sociaux, culturels ; concrets, abstraits et symboliques. Le tempérament en désaccord avec la personnalité est l'expression d'insécurités : l'enfant a besoin de renouer avec la sécurité et avec l'autonomie.

La représentation lui permet de passer du traumatisme à une forme socialement possible de l'agression subie. L'expression est facteur de résilience puisqu'elle rétablit une norme dans le chaos, et pour l'individu une sociabilité. Dans le cas d'un traumatisme, la réhabilitation requiert la résilience, le retraitement des faits, pour leur permettre ainsi qu'à la victime la reconquête d'une réalité sociale, d'une possibilité normale du soi réel, et donc également représenté.

Les deux parts de l'individu, l'adulte et l'enfant souffrant en lui, ont besoin d'entrer en contact l'un avec l'autre et, par ce contact, de rétablir la communication entre la partie du soi que la conscience a autorisé à vivre, et celle qui a été interdite. A ce stade, A. Miller écrit : « Vous n'avez plus le droit de trahir l'enfant qui a tant souffert sous le joug de cette mère et de ce père brutal »⁴⁶. Dans cette formule, c'est le devoir de l'adulte qui est convoqué : l'adulte a la responsabilité d'entreprendre la réconciliation de son unité personnelle ; il s'agit d'une responsabilité sociale. Il en est, en outre, responsable envers lui-même, envers l'enfant qu'il a été.

Le simple contact avec la réalité vécue, incluant le sentiment éprouvé par l'enfant d'alors dans cette situation ; le simple fait de s'autoriser à écouter l'enfant blessé en soi, voici le moyen pour l'individu de commencer à trouver l'apaisement et la réconciliation des deux parties de son être : celle de l'individu conscient et celle de l'enfant insécurisé par une réalité qu'il n'a pu comprendre et qui est occultée par une forme de négation de ce vécu.

Lorsque l'individu s'accorde de porter son attention sur son vécu irrésolu, il peut s'accueillir et se reconnaître tel qu'il a été alors, avec son vécu émotionnel et psychique, avec ses incompréhensions d'enfant, avec son sentiment d'enfant incompris dans cette confusion, donc avec son sentiment de solitude dans une situation où il s'est trouvé désarmé et où il aurait eu besoin de soutien, d'écoute, pour comprendre, se rassurer, et poursuivre serein et joyeux son chemin dans la vie.

Il ne s'agit pas, dans ce contact avec la réalité de l'enfance, de chercher à analyser la

45 STETTbacher, J. K., *Pourquoi la souffrance*, op. cit., p. 77.

46 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 169.

situation ou à juger les participants, par exemple à condamner les parents, ce qui relève d'une activité d'une autre nature et n'apporte pas d'aide en tant que tel dans la restauration de l'unité de la personne et de sa paix intérieure. Il s'agit simplement de s'autoriser une écoute des sentiments éprouvés, par conséquent d'autoriser l'enfant laissé seul avec des sentiments qui l'ont perturbé exprimer les sentiments d'alors, qui depuis n'ont pas trouvé une voie d'expression et une opportunité d'écoute réelle.

Cette écoute réelle, c'est celle qui conduit à entendre les choses pour ce qu'elles sont, les ressentis et les incompréhensions pour ce qu'ils ont été. Elle autorise l'enfant à ressentir et à faire entendre sa peine, son désaccord, sa colère, sa jalousie, son envie de détruire, etc.

Un enfant sait qu'être jaloux d'un autre, ou d'une autre famille, est mal, car cela ne fait qu'empirer le problème et qu'augmenter sa peine. Une telle jalousie revient à dévaloriser sa propre famille et ses parents, ce qui contredit son amour envers eux et son besoin d'être fier des siens, et de leur témoigner affection et bienveillance. Pourtant, les faits le portent à constater que dans cette famille qu'il envie, au moins autant qu'il puisse le percevoir, tels et tels aspects de la vie sont meilleurs que dans la sienne. Les enfants y sont en meilleure sécurité et y reçoivent apparemment plus d'amour. Alors cet enfant mène son existence ballotté entre son ressenti, l'impossibilité de le vivre consciemment, les faits que l'expérience répète sous ses yeux, et il s'efforce de taire et d'étouffer le tout, enfouissant dans son psychisme et dans sa chair la contrariété de ne pouvoir accorder tous ces éléments et, par répercussion, sa pleine personne.

La division du soi consécutive, comme l'inconfort de cette division, sont sources que l'individu supportera mieux le monde en lui adjoignant toute sorte de stimulant propice à l'améliorer en le mystifiant. C'est tout ce processus que l'adulte désamorce en renouant le contact avec la confusion sentimentale et intellectuelle de l'enfant en lui, annulant la tendance aux stimulants.

C'est cette même démarche à laquelle se livre S. Freud dans les années 1893-1895, lorsque son travail se donne pour tâche de retrouver les faits et les émotions qui ont déclenché l'hystérie ou la névrose. Lors d'un épisode caniculaire, sa patiente Anna O. refuse de boire. Sous hypnose, elle fait le récit d'une scène où sa dame de compagnie avait fait boire un chien au verre. « Par politesse, Anna n'avait rien dit. Après m'avoir énergiquement exprimé sa colère rentrée »⁴⁷, sortie d'hypnose, Anna put boire et poursuivre de s'hydrater une fois consciente. L'incident était réglé. « Une fois cette cause révélée, les symptômes disparaissent pour toujours »⁴⁸, explique S. Freud. Il s'agit de « mettre les souvenirs en pleine lumière » et de « dévider l'écheveau de son souvenir en remontant le passé »⁴⁹, l'image du fil montrant l'unité initiale et retrouvée de l'identité de la personne.

La cure requiert donc la réminiscence : « Nous avons eu maintes occasions de constater que la peur d'un souvenir – et c'est le cas ici – gêne sa survenue, et qu'en pareil cas, la patiente ou le médecin doivent à toute force en provoquer l'apparition »⁵⁰. Le souvenir occulté renvoie à la scission du Moi et au refoulement d'une part interdite de soi. C'est cet interdit que la réminiscence permet de lever. S. Freud indique d'ailleurs le retour de l'unité de la personne dans la conscience, d'abord hésitant, puis solide et constant : « Son conscient se mit à osciller sans cesse entre l'état normal et le second. [...] Après la maladie, [...] les deux états de la conscience ont retrouvé leur unicité »⁵¹. Nous l'avions déjà mentionné, les cas décrits dans les *Etudes* connaissent peu cette stabilité de l'unité retrouvée, qui se manifeste lorsque la thérapie s'emploie à accéder aux souvenirs de l'enfance, mettant en cause la maltraitance émanant des adultes.

Par ses conduites, l'individu symptomatique exprime les traumatismes dont il a besoin de se libérer et qu'il a subis sous la domination de l'adulte dans l'enfance. Sa libération requiert pour lui

47 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 25.

48 *Ibid.*

49 *Id.*, p. 26.

50 *Id.*, p. 28.

51 *Id.*, p. 33, 34.

que soient identifiées les expériences vécues et, par le souvenir, les sentiments qui n'ont alors pu être éprouvés. La reconnexion de l'individu avec les sentiments refoulés de l'enfance reforme l'unité de l'être, car elle intervient à un moment où il est prêt à les reconnaître, à les assumer, à s'apporter de l'empathie (écoute sincère) et du soutien, ce qui est le processus du deuil des traumatismes subis : j'ai été confronté, seul et impuissant, à l'insécurité, et je ne pouvais rien faire ; ce moment est passé, il a laissé en moi des empreintes ; ces faits passés et ces empreintes ne peuvent être effacés, ils ont été et demeurent en moi. Reste le deuil de vivre avec, en conscience.

La porte d'entrée dans ce processus est donc la perception de l'expression « codée » des traumatismes de l'enfance dans la conduite de l'individu. Les codes de cette expression sont liés à la supplantation par l'être réel de l'irréel : grandiosité, absence psychique, démesure ou décalage de comportement par rapport à la réalité, etc.

L'individu dévié de lui-même a besoin d'une aide, d'un « témoin lucide », qui lui permette de renouer avec son souvenir, avec ses sentiments interdits. Il s'offre de l'empathie, s'autorise l'accès au sentiment qu'il s'est alors refusé d'éprouver et lève sa solitude. Il se réconcilie avec l'enfant, le vrai Soi : l'unification du Moi le sécurise, devenu suffisamment mature, il peut regarder la réalité vécue et la supporter. L'abréaction et la compulsion de répétition, addiction, conduite destructrice, sont levées. Il identifie la responsabilité des parents ou des autres adultes impliqués. Son corps est libéré des dépressions, il retrouve élan de vie et amour naturel pour la vie. L'individu est redevenu physiquement et psychologiquement sain.

L'adolescence, nouvelle naissance – nouvelle structuration de la personnalité

L'adolescence fait référence à la période entre 12 et 18 ans, l'entrée de l'être humain dans une posture qui se détourne de la famille et se tourne vers ses pairs, vers la société. C'est une phase de renaissance psychique et de forte métamorphose physique. L'individu est à ce stade un embryon de l'adulte.

Le stade embryonnaire rappelle un nouveau début : c'est une période favorable pour s'affranchir de la domination, de la maltraitance et éventuellement des séquelles des mauvais traitements. La possibilité pour l'individu à cet âge de redéfinir son rapport de soumission aux violences, surtout dans la période naturelle d'entrée dans les fonctions sociales adultes, devrait proscrire une remise en scène de l'interdit de vivre la réalité des faits et de l'interdit du sentiment, au risque de renouveler le refoulement, l'abréaction et de renforcer la violence en l'individu et, par répercussion, dans la société. L'adolescent par nature se défend vivement de cette tentative de le soumettre ; il en va de sa santé et de celle de ses relations au monde.

L'adolescence est encline à l'expression de soi. Il s'ouvre une porte qui facilite et encourage un travail sur le vécu de l'enfance. Vous entendrez souvent l'adolescent formuler un rapport critique des traitements qu'il a vécus dans l'enfance, dans la famille et à l'école, impliquant des adultes irrespectueux de ses besoins ou destructeurs de sa personne. Il semble traiter ce vécu, le digérer : c'est une abréaction qui revient à juger l'adulte et qui alimente la chape du refoulement. Le besoin d'expression nécessite une aide qui permette au jeune d'orienter son propos vers son ressenti.

« Après l'adolescence, écrit A. Miller, l'intérêt pour parler de ce sujet [les blessures infligées] va probablement diminuer. Les défenses contre le souvenir des souffrances précoces risquent d'être déjà solidement construites, d'autant que ces enfants proches de l'âge adulte ont des chances de devenir bientôt parents à leur tour et, entrés dans le rôle du fort, d'oublier ainsi définitivement leur impuissance d'autrefois »⁵². Des chances de l'oublier consciemment, mais ni dans leur vécu réel des faits, ni dans leur mémoire corporelle. L'adolescence est une porte ouverte pour la construction saine de la personne, pour sa libération des traces laissées par l'enfance.

52 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 17-18.

Avec l'adolescent, l'adulte est d'égalité de statut quant à leur référent social commun. Le référent social de l'enfant est l'adulte – dans la famille, à l'école, etc. Le référent social de l'adolescent comme de l'adulte est la société entière, l'ensemble des personnes qui contribuent, par leur travail, à l'économie et à l'organisation de la vie quotidienne. L'enfant est dans une forme de dépendance sociale qui cesse avec l'entrée dans l'adolescence, laquelle marque l'entrée dans la formation de l'indépendance sociale. C'est pourquoi on ne peut plus traiter l'individu pareillement à l'enfant.

Avec l'adolescence s'exprime la fin de la docilité et de la latence de l'enfance. Le poids des maltraitances subies dans l'enfance, transmises par les adultes référents qui en sont porteurs, s'exprime, s'extériorise avec l'effondrement de la figure d'autorité et de répression dominatrice de l'adulte, l'individu entrant lui-même dans l'ère adulte.

Accueillir l'adolescent, c'est observer l'expression et l'extériorisation de ces souvenirs de l'enfance. Leur expression et leur extériorisation sont une tentative de résolution du problème qu'ils représentent pour l'image de soi, pour la propre réalité de l'individu, pour son appartenance au monde. Elles sont un appel de l'adolescent pour dénoncer et mettre fin au comportement destructeur subi, hérité de la « haine impuissante de la petite enfance »⁵³.

de l'inconscient au conscient

La libération des compulsions de répétition, symptômes des traumatismes et des séquelles dont le psychisme est empreint, requiert un chemin vers l'inconscient : vers le souvenir et les ressentis liés au réel que l'enfant n'a pas pu supporter. Ce réel insupportable pour lui à ce moment-là doit être vécu à présent. Les sentiments qui l'avaient alors submergé et qu'il n'avait pu éprouver, se coupant de la réalité et de sa réalité personnelle, sont une clef enfouie en lui, une clef d'accès à la réhabilitation de la part interdite du Soi. L'opportunité d'une empathie envers soi-même, d'une empathie envers ces sentiments de l'enfant blessé, apporte la résolution du schisme entre le vrai Soi, la personnalité réelle, celle avec laquelle l'enfant est arrivé dans la vie, sa nature, son psychisme propre, sa vision, ses sensibilités, l'expression singulière des composantes de son être, et le faux Soi qui s'y est substitué au moment de la division du Moi, dans la terreur du traumatisme, dans l'impossibilité de continuer à vivre toute sa personne.

Dans la relation de l'enfant avec son parent, le traumatisme a eu pour effet d'interrompre le processus d'indépendance de l'enfant, qui est le processus naturel de l'évolution de tout être humain. L'irrésolution du refoulement a placé l'enfant dans un état de dépendance vis-à-vis de l'adulte. Il ne peut construire de réelle indépendance psychique, et donc d'indépendance de toute sa personne sociale, intellectuelle, psychologique, kinesthésique, qu'en levant cette répétition de ses propres limites, induite en lui par le parent. Il ne peut être libre qu'en identifiant comme étrangères à lui ces manifestations et s'autoriser à vivre et à exprimer ses propres ressentis, ses propres jugements, dans la sécurité d'être entendu, sans mise en péril de l'unité sociale où s'inscrit sa propre existence.

Le chemin du conscient vers l'inconscient doit se faire en sécurité : l'individu part à la rencontre de ce qu'il a fui sous la pression de la peur. Il va reconquérir en lui-même l'enfant saisi d'effroi et s'exposer de nouveau au traumatisme qui l'a obligé à se séparer de son être authentique. L'enfant qu'il va retrouver est meurtri et seul. Il ressortira de cette rencontre soigné de la division de soi, réuni intérieurement, libéré des symptômes compulsifs qui l'enchaînaient à son vécu refoulé. Cette libération le raccorde à la paix, à la joie, à l'élan constructif, à la réalité de la vie. Il s'est autorisé le souvenir des faits réels et a rejoint l'enfant dans la confusion où les traitements reçus l'avaient laissé. Il peut ramener souvenirs et ressentis dans son existence consciente et vivre avec.

53 MILLER, A., *L'enfant sous terreur*, op. cit., p. 204-205.

Vivre avec signifie vivre consciemment avec les négligences et les mauvais traitements infligés, vivre avec les souffrances endurées.

Il peut sembler paradoxal que cette démarche amène plus de joie et de paix dans l'existence : qu'on les vive consciemment ou non, ce vécu et ces souffrances sont réels et ils sont bien la conséquence des faits réellement endurés. Ce qui nuit à la vie, c'est l'énergie et les stratégies déployées pour les maintenir, de force, hors de la conscience.

faux et vrai Soi

Le faux Soi est le résultat d'une soustraction : l'enfant soustrait à sa personnalité authentique, à son vrai Soi, les faits et les sentiments interdits, qui gênent le relation d'amour avec son parent. Ces faits et sentiments interdits sont rattachés aux faiblesses du parent, que celui-ci pallie par abréaction dans l'exercice de son pouvoir sur l'enfant. L'enfant ne peut plus vivre pleinement l'intégralité de sa personne sans compromettre l'abréaction du parent. L'enfant craint le parent, il craint ses réactions s'il ne se conforme pas à ces stratégies pourtant destructrices. Il est faible et dépendant pour sa survie physique et affective, et se sacrifier est pour lui instinctif, permettant de maintenir l'attention du parent pour lui. De peur de perdre son parent, il se perd lui-même.

L'émergence du faux Soi est un procédé violent : le faux Soi émerge dans la violence, dans les peurs et les abréactions du parent, et c'est une violence faite par l'enfant à l'encontre de son propre psychisme. Cette étape signifie donc l'entrée de l'individu dans la violence. Le faux Soi est l'individu violent qui naît des blessures reçues dans la relation affective avec l'adulte. À la suite de cette métamorphose, voici venu au monde un être qui va à son tour, par abréaction, propager la violence.

Réciproquement, d'une part, tout individu qui propage la violence a connu ce réflexe de scission du Moi, dans la peur et l'affect avec son parent ; d'autre part, interrompre la violence sociale nécessite de permettre la réconciliation de l'adulte avec l'enfant blessé en lui. Tout enfant blessé par son parent, tout faux Soi social, ne devient pas un propagateur de violence social ; mais tout individu qui propage la violence a été contraint de se couper, enfant, de son Soi authentique, sous les coups et dans la manipulation, dans la peur et la solitude.

Le faux Soi exprime une tendance à l'irréel, à l'illusion de soi. Il alimente l'illusion qui compense la coupure avec les sentiments du Soi, avec l'être intime et réel. A. Miller parle d'« écrasement du Soi en formation » dans l'enfance, qui trouve son équivalent dans la griserie et l'étourdissement à l'âge adulte. L'individu le reproduit par compulsion répétitive, sans avoir conscience de le répéter, par le fictionnel, le virtuel, le jeu, le phénomène de césure de sa vie intérieure et de l'émergence du faux Soi.

Le retour du vrai Soi est la reconquête recherchée par S. Freud dès les débuts de la méthode psychanalytique. Il formule l'hypothèse de la fiabilité du souvenir qui permet la démarche de reconnexion avec l'expérience traumatique : « Mais, se demandera-t-on, dans quelle mesure peut-on se fier aux dires de la malade ? [...] Le rapport fait par la patiente me paraît d'une incontestable exactitude »⁵⁴. Il s'appuie notamment sur les manifestations somatiques et sur la concordance entre les symptômes corporels observés et les souvenirs des faits réels qui remontent à la conscience dans la thérapie. Cette confiance dans le souvenir est une confiance envers les expressions que l'enfant fait parvenir depuis l'inconscient. Elle indique également une posture soutenance du thérapeute envers le patient.

Une image de soi conforme à la réalité du Soi est source de la paix de la personne ; une

54 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 32.

personne paisible est lucide et en accord avec la réalité du soi, avec la réalité de sa propre personne. Le décalage entre l'image de soi et la réalité du Soi est à l'origine d'une hyperbolisation ou d'une diminution euphémistique de soi. Cette vision augmentée au diminuée de soi génère un inconfortable déséquilibre que l'individu passe son énergie à tenter vainement de compenser. Il cherche à rééquilibrer son psychisme qui verse dans l'excès, mais c'est en vain tant que la conscience ne peut rejoindre l'inconscient et en ramener les souvenirs interdits. Il doit parvenir jusque sous le masque où se trouvent dissimulées les faces de sa personne, dont les expériences de l'enfance lui ont enseigné qu'elles étaient interdites et qu'il fallait les taire et se bercer suffisamment de l'illusion de les avoir bannies.

L'entreprise de bannissement des faces interdites de l'enfant a été initiée par son environnement répressif. C'est au nom de cette entreprise que l'adulte couvre la maltraitance sous l'appellation valorisante, et apparemment salvatrice et inéluctable, d'« éducation », laquelle place l'adulte au rang d'un acteur majeur de la formation de l'enfant. Ainsi, l'adulte s'inflige-t-il un rôle répressif à l'encontre de l'enfant dont il est responsable. Par ce rôle, il peut rattraper ses propres expériences déçues dans l'enfance de manipulation, d'humiliation, et les frustrations associées.

Pourtant, l'adulte placé en position d'éduquer l'enfant selon ce schéma, qui reproduit d'une génération sur l'autre l'illusion d'un geste formatif et la réalité d'une répression destructrice de la vie en l'enfant, et l'implantation d'un mal destructeur comme régisseur du Moi de l'enfant, du pair et du futur individu dans la société, cet adulte agit lui-même coupé de sa propre enfance et des mauvais traitements qu'il a subis et qui le mènent dans sa mission éducatrice. Sous cette forme répressive, l'éducation est synonyme d'une multiplication des faux Soi dans la société.

L'enfant en position de sévices physiques et psychiques se coupe de ses sensations, de ses ressentis et de ses pensées : pour se protéger contre les douleurs infligées et pour assurer sa survie d'être social, qui a besoin pour continuer à vivre de la certitude d'être aimé de son environnement affectif.

Par lui-même, l'enfant étant soumis à cet enchaînement de réactions de protection et d'élan d'amour envers l'adulte, il est incapable de porter un regard critique sur les agissements de l'adulte. Il ne peut que renoncer à sa sensibilité, et il se présentera au monde coupé des séquelles de ces expériences, qu'il a enfouies et refoulées hors de sa mémoire consciente, autant qu'insensible au monde qu'il a associé à la douleur.

Le faux Soi en vient même à revendiquer cette insensibilité comme un trait de sa personnalité et comme une force : j'ai triomphé de la douleur et de la peur, j'ai conquis ma survie au sacrifice d'une part de moi-même, au sacrifice salutaire de ma sensibilité qui a sauvé le reste de ma personne. Hors de question pour moi de retirer ce vernis protecteur, de retourner voir au-dessous les blessures qui y sont enfouies et de revivre l'expérience des souffrances que la sensibilité m'a fait endurer.

L'instinct de compulsion du faux Soi vise au rejet du refoulement et perpétue la propagation de la violence. C'est pourquoi l'adulte devrait s'assurer que l'enfant est en mesure de se maintenir relié à toute sa personne, qu'il peut vivre, expérimenter et exprimer ses sentiments librement et en cohérence avec le développement de son indépendance. Ces expériences sont de nature à favoriser ou permettre la construction d'un psychisme sain et authentique : le vrai Soi.

l'expression de soi

Dans les *Etudes sur l'hystérie*, S. Freud observe chez Anna O. : « Lorsqu'elle avait pu « se raconter » elle-même, elle se montrait calme, tranquille et enjouée »⁵⁵. Cette observation indique un besoin, le besoin de se libérer, et un moyen pour y parvenir, l'expression de soi. Le besoin

55 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 19.

d'expression de soi pour parvenir à un état « calme, tranquille et enjoué » révèle une nécessité de se libérer et, par conséquent, signale un traumatisme.

L'apaisement est atteint par le mouvement des souvenirs refoulés de l'inconscient vers le conscient *via* les modes d'expression. Cependant, ce processus ne permet de libération que s'il permet à l'individu, au créateur, d'accéder à l'enfant insécuré qui guide sa création, son expression. A. Miller étudie ce phénomène chez plusieurs artistes et écrivains, tels que Picasso, Nietzsche, Rimbaud, auxquels nous pourrions ajouter Maïakovski, Romain Gary, Van Gogh, etc. : l'art est temporairement salvateur, il permet d'apporter un apaisement dans la souffrance, et l'auteur peut lui survivre un temps.

Mais le fond de son insécurité demeure et tant les sentiments torturants que les symptômes physiques continuent de le poursuivre, ce qui rend les morts précoces fréquentes dans les biographies des artistes mentionnés. Si le rôle de la création consiste en un exutoire inconscient des violences subies et que le créateur y est astreint pour se maintenir en vie, c'est une forme d'abréaction, une compulsion répétitive. L'inconscient agit, guide et s'évertue à faire entendre la voix des souffrances endurées. Tant que cette voix n'est pas parvenue à la conscience, avec le souvenir des faits réels, avec l'insécurité de l'enfant livré seul à la cruauté de son sort, il n'y a pas de consolation. Car tant que le message de l'enfant replié sur sa souffrance n'accède pas à la conscience, l'individu ne peut pas lui apporter d'écoute, c'est-à-dire tout ce dont il a besoin pour se libérer : exprimer sa détresse et son isolement.

L'expression par la création est un mode complexe et détourné de ce message. Elle est une image directe du mode de survie qu'a adopté l'enfant traumatisé : se détourner de soi et du monde réel ; inventer un monde irréel. Tant que l'individu reste dans ce mode d'expression, sans être parvenu à la source motrice du processus, il est en danger. L'enfant en lui continue de dépérir ; le psychisme et le corps portent la marque de ces symptômes potentiellement mortifères qui tristement poursuivent l'œuvre destructrice initiée par le traumatisme. Encore une fois, A. Miller montre l'incroyable adéquation du langage du corps dans la forme que prend le message des souffrances. Celui-ci était interdit de parler qui se retrouve atteint d'un cancer de la bouche (S. Freud) ; tel autre était rossé qui comptait les coups dans son sommeil (Hitler, Himmler, Staline).

La libération par la création et l'expression est un autre symptôme d'une éducation par la « pédagogie noire ». C'est le besoin d'une reconquête de la vie soumise aux forces destructrices de la répression, comme celui de servir la vie et de défendre les faibles, notamment les animaux, qui est dans ce cas thérapeutique.

Le langage et l'expression de soi procèdent d'un besoin d'équilibre entre l'incompréhension et le besoin de compréhension. Le monde est ensorcellement et fascination par le langage et par la création, qui trouvent dans ces mystères un substrat nutritif. Ensorcellement et fascination, tels que les dépeint B. Cyrulnik dans *L'ensorcellement du monde*⁵⁶, reproduisent la tétanie hypnoïde de l'expérience traumatique et la fuite dans un irréel séduisant où se reflète le Moi coupé du réel. Le langage projette hors du Moi, de l'œil, de la conscience, de tout le psychisme, l'ensorcellement qu'il y exerce.

L'homme et sa trajectoire, son histoire, puise dans le va-et-vient de cette interaction toute l'énergie et la dynamique de son imbrication avec le monde, avec la vie. Moins la cohérence du monde et de la vie lui apparaît nettement, plus il l'ensorcelle de l'expression de sa vision, dans une quête de le saisir et de rétablir l'équilibre de sa propre paix.

C'est par ce processus, où entrent toutes les formes psychiques de l'activité humaine, toutes les stratégies qui répandent du dicible et de l'intelligence sur le monde, que se fonde, s'élabore et se développe la paix humaine.

56 CYRULNIK, B., *L'ensorcellement du monde*, op. cit.

L'élan vital dans la construction et la restauration de Soi

L'« élan vital » est une force constructrice de l'être, décrite en 1907 par le philosophe Henri Bergson dans *L'Evolution créatrice*. Il désigne une énergie qui emporte le développement naturel de la vie, qui lui apporte dynamique, mouvement, création. L'élan vital n'est pas une matière observable par imagerie, ce qui a fait perdre du souffle à ce concept dans le domaine scientifique.

Pourtant, s'il est bien une donnée commune à toutes les créatures vivantes et à l'ensemble de la création, c'est cette tendance à une action tournée vers le développement de la vie. C'est cet élan dans la nature du vivant vers des conditions favorables propres à maintenir l'individu, le groupe, les interdépendances.

Chez l'être humain, l'élan vital est une source d'énergie pour l'exploration, les expériences, les découvertes, l'ingéniosité, l'expression des potentiels complexes d'une espèce complexe. C'est cet élan qui guide le nouveau-né dans son observation du monde qui l'entoure et son adaptation à la culture de son espèce et de son temps : la bipédie, la marche, le langage, les mœurs, puis sa place et sa fonction sociale dans le monde.

L'élan vital est commun à tous en tant que force créatrice. Il amène une réalisation différente de chaque être humain. Ce n'est donc pas le modèle statique d'une forme d'accomplissement de l'être, mais une dynamique qui soutient sa formation. Cette force est intérieure et spontanée, elle ne relève pas de la volonté consciente de l'individu. Elle se manifeste dans sa persévérance à raffiner son geste et sa personne, stimulant l'accomplissement de sa personne.

La pédagogie noire méprise l'élan vital et s'applique à le détruire : l'enfant a besoin d'un mouvement libre pour le développement de sa coordination motrice ; l'éducation dépeint un enfant chaotique dans son psychisme et dans ses mouvements, et astreint l'enfant à l'immobilité. L'enfant a besoin d'échanges et de communication pour son développement social ; l'éducation perçoit le désordre et l'immoralité des élans spontanés, et astreint l'enfant au silence. S'il déroge à l'immobilité et au silence, on le punit, c'est-à-dire qu'on défie continuellement l'autonomie de développement placée en lui par la nature. Ces méthodes appartiennent-elles à des âges reculés ; non, elles sont actuelles.

Pourtant, les spécialistes du comportement et du psychisme humains indiquent le contraire : la nature contient une énergie constructrice vitale pour le développement. C'est le cas pour S. Freud, décrivant « le moi qui aspire à se défendre »⁵⁷. Si le Moi a besoin de se défendre, c'est qu'il est victime d'attaques. Les attaques se mènent du fort vers le faible. Dans le cas de l'enfant, il doit se défendre de l'adulte, défendre l'autonomie de son développement, vers lequel le guide son élan vital. Si l'enfant est ordonné dans son développement autonome, les processus de défense se conduisent, eux, dans le chaos : l'enfant qui se défend chaotiquement des attaques de l'adulte a tristement bien l'apparence d'un individu désordonné qu'il faut éduquer, corriger, etc., donnant donc, en apparence, raison à l'éducation répressive.

Lorsque Th. D'Ansembourg mentionne la « boussole intérieure » de l'enfant en tant que polarisation naturelle vers la construction, c'est encore à l'élan vital que nous pouvons penser.

Enfin, le Dr. Montessori, observatrice du développement de l'enfant, a placé l'élan vital au cœur de sa description de la construction psychique de l'être humain, montrant comme cette énergie illustre le processus naturel et spontané de la formation.

57 FREUD, S., BREUER, J., *Etudes sur l'hystérie*, op. cit., p. 205.

conclusion

Le vrai Soi est la nature unie de la personne. L'enfant vient au monde avec cette unité naturelle. Elle est une force qui lui est offerte pour se construire. Fort de cette énergie, l'enfant explore le monde réel pour le découvrir, le comprendre, se l'approprier : il a besoin de se relier à la vérité du monde et de pouvoir y participer ; il a besoin de se relier à sa propre vérité pour se vivre pleinement, vivre sa réalité psychique et affective.

Lorsque l'individu entre dans la vie et se développe avec cet accord entre psychisme, sensations, sentiments, qu'il peut éprouver consciemment, il est un être paisible, ouvert et entreprenant. L'enfant qui a grandi autonome et sécurisée dans la confiance et l'amour de ses parents, disponibles pour son vrai Soi ; l'enfant à l'écoute de son ressenti et conscient de son vécu réel est protecteur, attentionné, vecteur de paix et rayonnant d'amour. Cet amour et cette paix ne procèdent pas d'une technique éducative, ils sont l'expression de la nature paisible de l'être humain qui a grandi dans la compagnie de personnes informées de ses besoins, et entouré de conditions appropriées à son développement et à sa sérénité.

Dans le cas d'un vécu traumatique qui a interrompu l'unité du Moi et refoulé une partie interdite, la restauration de cette unité est le mode de libération des abréactions.

L'adolescence est une période propice pour cette restauration, une période portée sur l'expression de soi comme caractéristique du développement. L'expression de soi est un indicateur du besoin de restauration, qui peut être efficace si l'individu a alors la possibilité de faire le chemin vers l'inconscient, de faire la lumière sur les faits et les ressentis réels. Le jeu, notamment, permet d'expérimenter l'expression libre des émotions et l'acceptation de faces diverses de la personnalité, y compris celles que l'éducation a réprimées : cruauté, envie, désir de possession, de pouvoir.

Le sentiment d'insécurité, et les symptômes qu'il engendre, ouvrent une porte pour l'accès aux causes, ils sont l'expression de l'enfant insécure qui cherche depuis l'épisode des mauvais traitements à se faire entendre. Ils aident à l'identification du faux Soi, du tempérament de substitution qui s'est plaqué sur la personnalité pour n'en laisser paraître que les aspects autorisés dans le vécu traumatique. Identifier le faux Soi permet à l'individu de renouer avec sa personnalité et avec son élan constructeur dans la vie.

L'individu a besoin d'autoriser son esprit à aller chercher les traces de maltraitance de son enfance, de sorte qu'il puisse les amener à la conscience. Il en fera alors le deuil, les événements appartenant au passé et ne pouvant être changés, et les dégâts causés par le mal ayant aussi été perpétrés sans que rien n'y puisse être changé. Faire le deuil, c'est vivre avec les blessures, conscient qu'elles ont eu lieu et qu'on les a supportées. On les a supportées en se protégeant d'elles dans l'enfance ; on les supporte adulte en les voyant comme une part de son vécu.

X – L'aide du « témoin secourable »

Dans de nombreux cas mentionnés aux chapitres précédents, nous avons pu faire référence à une posture de l'adulte néfaste au développement de l'enfant. Cette posture est en lien avec la négligence, la répression et la destruction des besoins de l'enfant. Il s'ensuit un état insécure de l'enfant, contraint de s'écarter de sa personnalité pour se maintenir dans l'affection de l'adulte : son parent, sa maîtresse d'école, etc. La suite des faits est un individu qui agit compulsivement, c'est-à-dire de telle sorte que ses peurs inconscientes, refoulées, dirigent ses actes. Pourtant, s'habituant à ses habitudes compulsives, lui-même comme son entourage font de la compulsion un trait de son caractère : c'est un enfant colérique, agressif, méfiant, etc. Il en va ici du caractère comme du tempérament, qui sont les mythes correspondant aux traumatismes vécus, et qui n'indiquent pas la personnalité réelle de l'enfant. La colère, l'agressivité, la méfiance, ne sont pas de nature à aider le développement ; elles ne sont donc pas bénéfiques pour la croissance psychique de l'enfant et elles ne peuvent pas procéder d'une caractéristique psychique placée en lui par la nature dans le cadre de la formation de l'être humain.

La position de l'adulte est une clef pour la construction saine de l'individu et pour la restauration de l'enfant blessé. Dans *La souffrance muette de l'enfant*, A. Miller écrit : « Il n'y a pas de blessures qui ne puissent être lentement cicatrisées par l'amour »⁵⁸. L'individu blessé a besoin d'attention, d'affection, d'écoute, et il pourra trouver la voie de la restauration de soi. Pour retrouver son unité et s'apaiser, l'individu scindé a besoin de l'aide d'un « témoin secourable » qui lui offre cette forme d'amour. La résilience peut commencer son œuvre et l'individu retrouver confiance en lui-même, dans le monde (autrui) et dans la vie (les relations). Ce témoin secourable est désintéressé à titre personnel, si ce n'est par son amour de l'épanouissement de la vie et par son propre besoin de lui offrir les meilleures conditions possibles. Il agit pour le bien de la vie et dans le respect de la liberté de la personne.

Vis-à-vis de l'enfant, l'adulte secourable adopte également une posture d'objectivité. La dichotomie entre l'enfant postulé dans les ressentis de l'adulte, dans son interprétation des actions de l'enfant, dans sa vision de l'enfant, selon son vécu personnel, et l'enfant réel, celui que l'on peut observer pour formuler un diagnostic de ses besoins, pose la question du choix que fait l'adulte dans son positionnement vis-à-vis de l'enfant : considère-t-il l'enfant réel en présence duquel il se trouve et qui est à la portée de son observation, ou reste-t-il dominé par l'image qui se trouve préconçue dans son esprit ? De cette position découle la capacité de l'adulte à pouvoir s'avérer utile et pertinent dans son action auprès de l'enfant.

A l'adolescence, les fortes interactions sociales dans le groupe peuvent apporter une aide qui s'apparente au rôle du témoin secourable. Une des vocations du travail et du développement, à l'adolescence, est d'explorer ses propres limites dans le groupe. Les fortes interactions agissent en régulateur de la partie consciente et offrent des conditions stimulantes pour un travail de l'adolescent en direction de ses expériences passées de l'enfance. C'est notamment pourquoi le contexte de vie et d'activité de l'adolescent réclame par nature d'être suffisamment libre de l'autorité de l'adulte, autorité qui est prise en responsabilité par le groupe.

Dans *Ta vie enfin sauvée*, A. Miller évoque, dans sa réponse à un courrier de lecteur, la possibilité pour l'irréel, refuge de l'enfant maltraité, de protecteur secourable : « Votre « monde

58 MILLER, A., *La souffrance muette de l'enfant*, op. cit., p. 221.

idéal » vous sert peut-être aussi, d'une certaine façon, de « témoin secourable » »⁵⁹.

La vertu du témoin secourable est de pallier la solitude où l'enfant insécuré s'est réfugié. Dans cette solitude, il a perdu le contact avec le monde réel et avec son monde intérieur. Coupé de ces deux réalités, l'individu est dans l'impossibilité de renouer avec lui-même. Le secours va donc consister à lui permettre de rétablir ce contact.

Par conséquent, le témoin secourable doit, dans une logique et une approche socratiques de questionnement et d'écoute, soutenir le retour des sentiments interdits et l'émergence des souvenirs qui ont été interdits dans la conscience, parce qu'ils dérangent l'ordre du monde de l'enfant. Selon cet ordre, les parents sont des modèles, donc il ne peut subsister dans le psychisme de l'enfant, dans sa personnalité, d'image dévalorisante d'eux. L'enfant les rectifie, les transforme, les chasse ; pourtant les faits ont bien eu lieu, et leur réalité s'est imprimée dans sa chair et dans sa mémoire par leur répétition au cours de son existence d'enfant. Il a vécu dans cette distorsion affective et logique. S'il était alors incapable de le percevoir, de l'analyser, de le digérer, des années plus tard il est tout aussi incapable de s'y relier consciemment.

Mais il en a besoin, et son corps et son psychisme le manifestent chaque jour : pour se libérer, il lui faut une aide. Cette aide doit elle-même être libre de moralités contradictoires avec la santé psychique : elle ne doit pas chercher à juger, à condamner, à prendre parti ; à excuser, sous l'influence du pardon et du respect inconditionnel aux parents ; à diminuer les faits ou à les placer sous l'auspice de la fatalité. Toutes ces stratégies nuiraient au secours, qui est simple, mais qu'elles empêcheraient.

Le témoin secourable permet simplement à l'individu de venir à la conclusion qui remonte en lui du lointain de son enfance et agit en lui avec la force d'une révélation sur toute sa personne et sur toute son existence jusqu'alors : « Oui, j'ai été insécuré, je me rappelle, ce qui m'a rendu insécuré c'est cela, j'ai vécu, aussi loin que je puisse me rappeler, avec ce sentiment, et c'était à cause de cela ; je me suis senti seul avec cette insécurité, et j'étais incapable de me la formuler consciemment, même si je percevais clairement son influence dans chaque jour de ma vie. J'ai vécu sous la pression de cette insécurité et je n'étais pas non plus en mesure de la partager, je la portais comme un fardeau avec moi partout où j'allais, dans toutes les expériences de ma vie sociale, dans la famille, à l'école, dans la ville, dans les jeux. Rien, aucune activité ne me débarrassait de ce poids que je devais traîner comme une normalité, comme étant ma propre personne, et comme relevant de ma responsabilité propre ».

Tout à coup, sous l'effet de cette révélation soudaine du sentiment insécuré et des causes réelles de ce sentiment, des dizaines de situations concrètes bloquées surgissent : des souvenirs irrésolus qui se résolvent d'eux-mêmes dans l'instant et dans les réminiscences ultérieures, car ils apportent à l'enfant en lui une réponse simple à la confusion où son vécu incompréhensible et insupportable pour lui le laissait alors seul et insécuré.

L'aide du témoin secourable doit permettre la levée des abréactions et des compulsions de répétition. C'est un effet pratique observable et qui intervient en conséquence directe de la résolution de l'unité du Soi dans la conscience : les souvenirs refoulés sont réhabilités et l'individu peut accéder à la réalité de son vécu ; le sentiment interdit et la confusion affective des messages contradictoires sont placés sous la lumière et reconnus pour ce qu'ils ont été. Dans cette situation, l'individu n'a aucun doute sur l'origine du problème qu'il a rencontré et sur ses influences dans sa vie.

Lorsque le secours a joué son rôle, la personne est sauvée, elle est libre des faiblesses de ses parents.

59 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée*, op. cit., p. 179.

XI – Réformer l'expérience sociale de l'enfant

la paix

Si nous regardons la question de la réalisation de la paix hors des tumultes des intérêts des divers groupes humains, nous pouvons dire que la question de la réalisation de la paix ne s'est jamais posée en dehors d'un contexte de maltraitance social de l'enfant. Or, dans un tel contexte, la paix est impossible : des individus insécures et animés d'un besoin d'abréaction des terreurs de leur enfance ne peuvent pas construire un monde paisible. Leur monde intérieur est en lutte contre le souvenir des mauvais traitements de l'enfance et contre les sentiments nés de ces expériences tragiques. Comment pourraient-ils, étant eux-mêmes en état de lutte pour la survie, concevoir, promouvoir et mettre en œuvre la paix ? La paix n'est pas une lutte contre ou une forme de survie ; c'est un état d'écoute, de conscience, de vérité des faits.

Les artisans de la paix ont besoin d'un matériau neutre, à commencer par leur propre personne. Tant que les acteurs du monde, les êtres humains, sont agités d'ombres destructrices peuplant leur inconscient – ce dont ils ne sont pas à blâmer, puisque ces ombres destructrices sont à l'image de leur passé de victime, de faible dans la société qui a souffert de sa vulnérabilité – la vie sociale ne peut développer la paix.

Le développement de la paix requiert des êtres humains sécures. La sécurité intérieure de l'enfant est la clef de la construction de la paix : des enfants dépourvus de compulsion destructrice sont des acteurs de la paix. Des adultes insécures peuvent au mieux empêcher les guerres, ce qui est précieux et vital. Mais la survie – l'absence de guerre – et l'épanouissement – un monde simplement paisible – appartiennent à deux registres différents.

Tous les obstacles à la paix sont issus de l'insécurité de l'enfant. Pour que la paix puisse avoir lieu, il faut donc en finir avec les négligences et avec les destructions des besoins de l'enfant, génératrices de son insécurité psychique, ou que l'individu traumatisé puisse connaître une réunification thérapeutique de sa personne.

« La destruction et l'auto-destruction régnant sur la planète, écrit A. Miller, ne relèvent pas de la fatalité. Nous les fabriquons chez nos enfants, et ce potentiel destructeur se forge dès la grossesse et à la naissance. [...] Nous pouvons mettre fin à la fabrication du « mal » dès que nous cessons de nier les faits et ce que nous savons aujourd'hui sur l'enfance »⁶⁰.

Notre considération de l'enfant né destructeur a généré un monde de destruction. C'est une équation simple et directe. « Devenez ce que vous recevez », écrit Augustin d'Hippone, c'est un adage qui se vérifie et se comprend simplement. Tout délinquant ou criminel a été maltraité dans l'enfance. La pédagogie de l'enfant maléfique, que les coups et les humiliations doivent corriger, fait son œuvre. Mais certainement pas celle d'en faire un partisan et un artisan de la paix.

L'évidence est telle que nous devons nous en inspirer pour sortir d'un système éducatif qui va à l'encontre des besoins de l'enfant, à commencer par la liberté, la confiance et l'autonomie, et à poursuivre par le mouvement, la communication, la singularité individuelle.

On perçoit qu'il ne suffit pas de promulguer un nouveau programme de connaissances : le programme existe déjà, c'est celui de la nature et du développement naturel, comme dans tout l'ensemble des espèces vivantes et dans leurs interdépendances mutuelles. Toute la science des adultes ne fera pas mieux que cette force, dont leur seule œuvre est de l'observer et d'accompagner

60 MILLER, A., *Ta vie enfin sauvée, op. cit.*, p. 243.

sa réalisation.

Ce programme naturel inclut la paix : la paix de l'individu et la paix sociale. Un enfant dont les besoins sont nourris – la liberté, la confiance, l'autonomie, le mouvement, la communication, le respect de la dignité personnelle, etc. - cet enfant est paisible. La paix est réalisée en lui et, si tous les enfants sont porteurs de cette paix intérieure, le monde est paisible.

« Quand un enfant peut s'épanouir dans son milieu, les processus de résilience se développent sans difficulté »⁶¹, écrit B. Cyrulnik dans *Les vilains petits canards*, plaçant au centre de la santé psychique le besoin qui requiert et d'où procèdent tous les besoins de l'individu : l'épanouissement. L'épanouissement de l'enfant est la réforme, il doit guider la réforme de l'expérience sociale de l'enfant, si l'on a comme objectif de former un monde paisible, un monde non seulement épargné de la destruction, mais surtout tourné vers une construction cohérente. Ce programme, les adultes n'ont pas à l'inventer arbitrairement et à l'imposer à l'enfant par la force, car pour un enfant et un monde social paisibles, il faut sortir de la coercition et de la violence : la réforme sociale qui permet la paix consiste à suivre le programme naturel du développement de l'enfant.

L'éducation telle qu'elle est pensée, notamment dans sa forme concentrée, structurale, archétypale, dans le microcosme de l'école et de son modèle de relations entre l'adulte et l'enfant, forme l'individu à penser selon les autres, à agir dans le giron de ce que peut vouloir cet autrui qu'en a laissé en lui l'allégorie hyperbolique de l'adulte.

Selon cette perspective, contradictoire avec le besoin vital de l'indépendance d'action, de pensée, de jugement, l'individu est guidé et dissuadé de l'action, sinon encouragé à l'inaction, l'évitement du penser et du juger véritables qui fondent l'esprit de la politique.

L'individu ainsi traité est diminué dans son ambition, qui exprime, à un rayonnement large dans la vie sociale, l'élan vital et constructeur naturel à toute forme de vie. L'objectif n'est alors pas de diminuer l'individu, mais de s'assurer qu'il n'enfle pas trop, ce à quoi la morale donne le nom de modestie, d'humilité, et dont elle fait une vertu. L'exubérance écrasante n'est sans doute pas un modèle social à préconiser ; mais elle concerne plutôt le domaine des relations que celui du bon développement d'une créature. *A contrario*, le bon développement de l'être humain, l'état sain, induit un mode relationnel communicatif, attentionné, dynamique, constructif et paisible, et il n'est pas de moralité à rechercher d'en limiter la culture et le déploiement.

C'est la moralité du prêche de modestie, en tant que frein et limitation de la personnalité, et l'idéologie qui sous-tend cette moralité, qui pose problème. Pourtant, elle se présente comme une évidence et un modèle admis devant lequel s'offrent et se manifestent trois types de réactions de l'enfant, de façonnement et de construction de son tempérament : celle, majoritaire, de la résignation, de l'acceptation et de la formation d'un caractère de vie modeste ; celle de la résistance et du refus, générant tension et lutte où s'engouffre tragiquement l'énergie de l'individu ; celle, enfin, qui se positionne sans considération pour cette moralité et qui, se vivant extérieure à elle, et régie non par les codes de cette moralité mais par ses codes propres, accomplit le chemin de sa réalisation naturelle.

C'est cette troisième voie, dont on dit de ceux qui ont eu la possibilité de la mener paisiblement et qui ont eu des succès dans leurs entreprises, qu'ils ont de l'ambition. Ils ont seulement eu la chance de pouvoir se développer normalement.

A regarder la conduite des individus ayant grandi selon les critères et les influences de la moralité-modestie, à observer leur relation à l'autorité décisionnaire, à l'action et à eux-mêmes, on perçoit comme l'effacement de soi est le but même de la formation de la personnalité qu'ils ont reçue. C'est un objectif d'inhibition, d'inertie, d'anéantissement de la partie active de la personne, qui la prépare directement et contre toute logique et vertu sociales à la passivité et à la compromission.

61 CYRULNIK, B., *Le vilains petits canards*, op. cit., p. 143.

« Ces dernières décennies, les victoires des Droits de l'homme et notre culture technologique nous ont fait croire à une possible éradication de la souffrance », écrit B. Cyrulnik en conclusion de *Les vilains petits canards*⁶². Cette illusion est d'autant plus vérifiable dans le cas des enfants qui, puisqu'ils sont naturellement les plus vulnérables de l'espèce et du spectre social, sont aussi les victimes choisies pour l'exercice de toutes formes de violences de l'adulte.

C'est dans l'enfance que réside le berceau des souffrances humaines, infligées aléatoirement par le sort, mais aussi de manière organisée par les adultes sous la tutelle desquels il est placé, dans la famille, à l'école. Violence et souffrance peuvent y prendre des formes extrêmes, viol, rouage de coups avec ou sans instrument ou objet, des formes moins virulentes, humiliation, mépris, inconsideration ; elles sont toujours répétées parce qu'elles reposent sur une considération de l'enfant contradictoire avec la notion même de droit.

Selon cette vision et cette considération, l'adulte ne reconnaît pas à l'enfant le statut de citoyen. L'enfant est inférieur par sa dépendance à l'adulte, par son immaturité fonctionnelle et langagière, par l'infériorité de sa taille et de sa force physique comparativement à celle de l'adulte. Le statut social de l'enfant diffère de celui de l'adulte en termes d'indépendance et de pouvoir de décision dans la société, mais il ne devrait pas en aller de même quant à son droit au respect de sa personne, quant à sa protection devant l'adulte qui a la responsabilité de l'introduire au monde. Tant que l'enfant sera soumis à la force brutale et non éduquée de l'adulte, le respect de ses droits sera impossible et la loi à laquelle il sera soumis restera celle de la souffrance.

A quel moment prend-on en compte l'enfant véritable et à quel moment fait-on subir à l'enfant une réalité à laquelle il doit s'asservir sous le joug de l'autorité de l'adulte ? Cela semble évident que l'enfant doit se plier à ce joug, les bonnes raisons qu'il en a toujours été ainsi et que tous les adultes qui l'orchestrent en sont passés par là servent d'argument. Mais c'est un argumentaire par l'absurde : personne n'en préconiserait les vertus hors de ce système coercitif et répressif qui lie l'enfant.

Tous les affranchissements ont connu des levées de boucliers : affranchissement des esclaves, des sujets, des femmes, etc. Imaginons un couple d'adultes éduqués dans un système où rien de ce qui leur était le plus cher dans l'enfance n'a été écouté, un couple dont l'entrée dans la vie et le développement de leurs premières années a été marqué par le sceau journalier de la frustration, de la pénitence et des compulsions palliatives et vaines qu'offre la consommation. Ce couple ainsi formé accueille un enfant : quelle autre loi ces parents vont-ils offrir à leur enfant sinon celle qu'ils ont éprouvée eux-mêmes ? Ils vont au travail contre leur gré – l'enfant doit subir le même sort, et faire ses heures et ses devoirs sous la menace de toutes sortes de répressions sociales, psychologiques et physiques. Demeurer assis contre la nature qui réclame du mouvement pour sa croissance ; souffrir les colères impressionnantes des professeurs ; besogner sous la cravache de l'évaluation de ses performances et des punitions, dont une forme arithmétique simple consiste à ajouter de la quantité de souffrance à la souffrance de base du lot commun. Par l'infliction de ce sort, l'adulte rééquilibre son propre passif psychologique, celui de son enfance. Personne d'autre sinon l'enfant, dans la société, ne se résignerait à cette vie maussade, asservie sous une volonté étrangère à la sienne.

Et il suffit de constater la tristesse, l'agitation et la haine des enfants pris dans ce système, pour en mesurer l'effet sur leur état émotionnel et psychique, et d'en mesurer les conséquences prévisibles : la vengeance de ce sort sur un plus faible, leur propres enfants quand l'heure sera venue, tel que le pratiquent les générations successives, par instinct, depuis les débuts de la vie sociale.

Une telle structuration sociale de l'éducation de l'enfant en tant que condition d'existence et comme expérience de vie dans la période formative du psychisme de la personne n'est ni sain, ni voué à développer des personnalités équilibrées. De manière erronée, à l'arrivée d'un enfant dans le couple et dans la famille, l'adulte se figure qu'il a un droit de décision à la place de l'enfant – droit

62 CYRULNIK, B., *Les vilains petits canards*, op. cit., p. 226.

dont il fait d'ailleurs son devoir, un devoir qui devient un fardeau puisqu'on ne peut vouloir pour autrui – et le conflit émerge tôt dans la relation entre l'adulte et l'enfant. C'est sur la base de ce conflit qui a construit l'adulte qu'émerge la violence, dont nous savons qu'elle donne l'avantage à l'adulte, qui tient en ses mains, par elle, un pouvoir malheureusement absolu, jusqu'à ce que l'enfant entreprenne de le détrôner à l'adolescence.

Or comment ces jeunes parents feraient-ils autrement que d'instaurer le conflit, la violence et leur suprématie sur la vie, étant donné qu'en agissant de la sorte ils ne font que s'adapter correctement à une pratique sociale commune, dont ils sont eux-mêmes imprégnés psychologiquement ? En fondant leur pratique sur la règle sociale, comment feraient-ils pour percevoir le décalage entre la soumission de l'enfant à la force physique et au pouvoir de l'adulte, et l'idée même des droits de l'enfant ? La situation devient d'autant plus insoluble quand l'enfant, perdu dans les repères des besoins de son développement, et l'adulte qui détient les moyens de décision économiques, concluent en remède à leur conflit le pacte de la consommation. Les voici à présent tous deux, l'enfant dévoyé et l'adulte tout-puissant, en totale errance dans leur espoir de construire quelque forme de cohérence sociale, psychique, morale, spirituelle.

L'adulte sent que dans cette organisation quelque chose ne va pas, que les éléments sont mal en place. Il peut s'en référer à son propre passé pour s'offrir un peu de repos psychique, se rassurer que par tradition l'éducation se perpétue dans sa lignée et dans la société selon des critères immuables jugés justes et bons. En cas de doute, ses propres parents pourront le conforter dans l'idée qu'il en est allé de même pour lui et qu'ainsi va le monde. Il pourra serrer les dents et se défendre l'esprit avec ses psychotropes habituels, s'apaiser en pensant que demain sera meilleur. C'est-à-dire oublier.

L'enfant n'oublie pas, il refoule un sentiment d'injustice qu'il ne peut exprimer devant l'adulte dont il sent qu'il ne peut le contester sans le perturber et sans en payer les conséquences. L'adulte ne peut que continuer à se persuader que la nature a fait l'enfance pour que l'adulte la plie à ses volontés ; l'enfant ne peut que ravalier son indignation, se soumettre et patienter. Cet état de fait n'est pas satisfaisant, il génère des tensions familiales, sociales, et des problèmes psychologiques chroniques. C'est pourtant la loi, s'il en est tristement une, qui définit la vie sociale de l'enfant.

Le droit s'applique dans la société mais trop peu dans l'esprit de la famille, comme le montre la pratique, pour endiguer les répressions qui s'y perpétuent à l'encontre de la paix dans la vie de l'enfant. Il est vain de se réjouir d'une juridiction tant que le statut social réel de l'enfant ne peut pas répondre, dans l'inconscient collectif et par l'expérience au jour le jour, au critère requis pour que la loi s'applique à lui.

Avec les droits de l'enfant, la vie de l'enfant a été abordée sous l'angle juridique, donc social. La question sociale de la vie de l'enfant est un fondement inaliénable de la personnalité humaine à tout âge. Par conséquent, elle est de droit et s'applique à toutes les êtres humains.

Cependant, le droit et le droit au respect constitutionnel sont insuffisants à protéger l'enfant de la maltraitance, tant que la vision de l'enfant asservi au pouvoir décisionnaire de l'adulte persiste. La maltraitance de l'enfant dans la famille et dans la société se manifeste dans des faits graves, qui ne se produisent envers des adultes que dans des conditions de violence extrêmes, mais aussi à travers des faits plus insidieux et moins remarquables, qui font de l'enfant un être insécuré.

Qu'il s'agisse de formes extrêmes ou moins remarquables, dans la famille, à l'école, il s'agit d'une humiliation de la personnalité de l'enfant, accomplie sous le couvert du pouvoir total de l'adulte sur l'enfant, sous le couvert d'une immunité qu'il est temps de lever pour faire disparaître une violence qui se répercute ensuite dans la société. Cette maltraitance chronique de l'enfant, instituée en tant que norme sociale du fait de sa faiblesse naturelle, exclut l'enfant du domaine des droits.

A-t-on entre temps formé les futurs adultes au projet social qu'ambitionnent les droits de l'enfant ? A quel moment les parents ont-ils pu se former à leur mission en compagnie de l'enfant

dans le respect de sa personne et de ses droits ? L'adulte se présente devant l'enfant inconscient de sa propre violence et des moyens de s'en prémunir pour en protéger l'enfant. La formation à devenir adulte responsable d'un enfant requiert une véritable expérience de soi, de la relation, de la communication, de l'organisation et de la vie sociale. L'emmurement dans les violences chroniques, transmises de génération en génération, dans l'état de fait où se trouve le droit de l'adulte à exercer une forme de répression sur l'enfant – sous couvert d'assurer son éducation et de corriger ses défauts – cet emmurement est aussi établi que le préjugé sur lequel il est fondé, que l'enfant doit être débarrassé d'instincts néfastes et que l'adulte a droit à la violence pour les expurger. Or, en accomplissant cette mission artificielle et construite sur un mythe où trouve sa légitimité la possibilité pour l'adulte d'abrégier la violence refoulée en lui-même dans sa propre enfance, l'adulte perpétue et propage, *via* l'enfant, la violence sociale. C'est ce foyer qui doit être interrompu.

Pour l'élaboration de la paix, l'adulte doit pouvoir trouver les conditions de résilier les traumatismes des violences subies dans l'enfance et entrer dans une forme de neutralité, de construction d'un soi réellement et consciemment paisible. Cette construction nécessite une expérience intense, continue, tout au long de l'enfance et de l'adolescence. Une fois l'enfance traversée dans un contexte social protecteur des besoins de l'enfant, l'adolescence joue un rôle important dans la préparation du futur adulte à une contribution bénéfique pour la continuité de la réforme. L'adolescent est naturellement tourné vers ses pairs, qui représentent la société pour lui. L'expérience d'une vie de groupe lui offre des conditions optimales pour l'expression de soi, pour un développement paisible et pour la formation d'un futur adulte acteur de la paix.

L'adolescence est une période clef pour l'expression de soi comme moyen de résilience. Les refoulements de l'enfant, qui n'a pu défier la suprématie du parent, du maître, de l'adulte, et qui a ravalé une colère socialement et affectivement indicible, ces refoulements de l'enfance refont surface. L'individu entre dans l'ère de son indépendance sociale, de son affranchissement envers l'adulte, devenant lui-même un embryon d'adulte. Avec la levée de l'autorité inconditionnelle de l'adulte se modifie également l'interdit de l'expression de soi et des sentiments d'indignation contre le traitement subi. Ce trait caractéristique est bien perceptible en l'adolescent : si l'adulte veut continuer à le traiter avec suprématie, l'adolescent s'y oppose.

La nature soutient la libération de l'individu par la désinhibition de l'expression, elle-même soutenue par l'immaturité du cortex cérébral, zone de la raison, de la censure, de l'empathie. Le cortex est affaibli dans cette phase où l'énergie est dirigée vers la croissance de l'organisme. Le canal est libre pour l'expression de soi et l'impulsivité s'en empare : c'est l'époque choisie pour une reconstruction de la personnalité, quand l'adolescent peut identifier autour de lui des tuteurs de résilience.

L'adolescence est une période formative qui exige une approche psychologique du développement. C'est un âge de vulnérabilité physique et psychique. L'éducation ne peut pas se mener dans un environnement hostile et selon des méthodes répressives. L'individu est alors très sensible aux brusqueries, tandis qu'il construit sa propre posture sociale future.

L'environnement de travail et l'organisation sociale où se développe l'adolescent doivent apporter une expérience qui limite les surcharges émotionnelles, les tensions. Dans ce milieu, l'adolescent doit pouvoir librement s'exprimer et être accompagné à conscientiser et à verbaliser les vécus traumatiques de l'enfance. Ainsi, il peut partir sur une base saine de communication et de relations à soi et à la vie. La santé de cette base psychique de la personne doit assurer l'épanouissement de son indépendance et de son intégration à la vie sociale, dans ses aspects ordinaires et exceptionnels, et le prémunir contre les relations sociales qui engendrent la violence – menaces, coups, cruauté, toute atteinte à la santé, notamment des plus faibles, les enfants.

En l'absence d'une préparation des futurs adultes à leur responsabilité sociale à travers le soin de l'enfant, à une posture qui permette à l'enfant de mener une vie paisible, la question des

droits de l'enfant est vouée au gré des aléas – or l'expérience montre assez que la violence dans le quotidien de l'enfant est non pas aléatoire mais systématique, faisant de son quotidien une racine pour le développement de la violence sociale.

La violence sociale anéantit toute perspective de paix réelle ; la paix sociale ne peut pas se construire sur un assemblage de psychés violentes. Avec la transition de référent social à l'adolescence, l'individu entrant dans l'âge adulte et son référent social passant de la famille à la société entière, l'adolescence est la période désignée par la nature pour la formation du futur adulte qui pourra porter la vie de l'enfant à venir au niveau de la paix.

CONCLUSION

« Vivre pleinement », écrit Alice Miller dans *Le Drame de l'enfant doué*⁶³. L'expérience sociale de l'enfant est placée, aujourd'hui encore, sous le signe de la coercition, de la soumission à la volonté de l'adulte, de la répression de ses besoins, quand ceux-ci ne sont pas confrontés à la force brute de l'adulte. Ces mots sont forts et on tend à minimiser leur sens véritable quand on aborde la question du traitement de l'enfant dans la société. Plusieurs arguments corroborent cet allègement du jugement porté sur la réalité du vécu de l'enfant : ce jugement est formulé par l'adulte responsable des faits ; il semble admis que l'enfant ait un statut soumis inconditionnellement ; l'enfant peut tout supporter ; l'adulte en est passé par là, il s'en est sorti et c'est ce qu'il faut aux enfants ; il faut se méfier de l'enfant qui porte en lui maux et vices, etc. Il est rare qu'on demande son avis à l'enfant sur ce sujet. Les réponses des enfants sont surprenantes de clairvoyance concernant, par exemple, le déséquilibre entre ses besoins et le traitement qu'il reçoit, entre la moralité du discours éducatif et la conduite de l'adulte, etc.

L'enfant qui vient au monde a besoin d'une initiation pour se développer. Il a besoin d'un contact avec le monde réel. La forme de ce contact évolue avec son âge. C'est ce dont il a besoin, et le rôle de l'adulte est de lui offrir les éléments utiles pour cette initiation.

L'enfant grandit avec une force psychique nourrie de sa compréhension de la vie. L'adulte lui apporte un guidage des limites et des opportunités du monde : il ne corrige pas l'enfant en exerçant sur lui la pression de ses propres peurs refoulées. L'enfant arrive avec un besoin de clarté dans ce guidage ; l'adulte responsable de lui doit être préparé pour se trouver en capacité de lui offrir cette clarté.

La tragédie de l'enfant commence dans celle de son parent. La relation dans la famille, dès les premiers regards échangés avec la mère après l'accouchement, dès les premiers contacts avec le monde dans ces échanges avec l'adulte responsable de l'enfant, qu'il va identifier comme son compagnon dans son initiation à la vie et à lui-même, va forger les connexions de sa personnalité avec la vie, et ses possibilités de réalisation de soi.

Par la suite, au cours des expériences de l'enfance, la posture du parent envers l'enfant, puis celle de l'adulte dans la société, vont poursuivre cette action de faciliter ou de compromettre sa construction psychique autonome et sécurisée. L'enfant est naturellement créé pour se développer et il recherche instinctivement les meilleures conditions pour se développer par son activité. Ce sont les obstacles qu'il rencontre qui génèrent diverses formes d'agitation compromettant son développement.

L'expérience traumatique englobe toutes les formes de ces obstacles, depuis la négligence des besoins de l'enfant, dont nous avons vu qu'ils sont d'abord psychiques avant d'être physiologiques : l'enfant a besoin d'attention, d'écoute, d'affection, d'encouragement, d'ordre et de cohérence dans sa routine quotidienne, de calme, de communication, etc. En l'absence d'amour, son appétence pour grandir se tarit : appétit, sommeil, joie, sociabilité régressent.

Mais la tragédie du parent va au-delà d'un manque d'attention envers les besoins psychiques de l'enfant. Porteur d'une vision sociale de l'enfant comme un être vulnérable, l'adulte, et toute la culture sociale avec lui, considère l'enfant comme un être social inférieur. Cette vision d'infériorité confère à l'adulte des pouvoirs sur l'enfant, pouvoir de décider pour lui de ses choix, de

63 MILLER, A., *Le drame de l'enfant doué*, op. cit., p. 24.

ses goûts, de ses plaisirs. L'adulte plante sa volonté dans celle de l'enfant comme, enfant, il a subi cette même immixtion de la volonté de l'adulte dans sa propre intimité. Il en résulte une relation violente.

Par manque de soin ou sous l'effet de la malveillance et de la destruction, l'enfant développe non plus sa personnalité, mais un tempérament destructeur. L'adulte a créé l'enfant en conformité avec l'image sociale de l'enfant : un être agité et destructeur qu'il faut contraindre, un être porteur d'un mal qu'il faut corriger. Dans l'épreuve de la violence que lui inflige le compagnon privilégié de son développement, l'enfant se trouve confronté à un message confus, mêlé d'amour et de destruction. De cette confusion naît une succession d'étapes qui vont dégrader son psychisme, depuis le sentiment d'insécurité jusqu'à la division du Moi, à l'idéalisation des parents et à la fuite dans l'irréel. Par réciprocité, l'idéalisation et la fascination pour l'irréel s'avèrent des symptômes sociétaux de la maltraitance dans l'enfance.

La paix, vertu sociale, requiert des individus paisibles. Cette chaîne destructrice du psychisme de l'enfant doit être interrompue par une prise de conscience du phénomène à l'œuvre dans les violences infligées à l'enfant. La considération et le traitement que reçoit l'enfant, en conséquence d'une vision déformée de sa nature, de ses besoins et de son développement, créent et alimentent la violence sociale. La violence sociale trouve son origine dans le traitement social de l'enfant, et dans la vision qu'a l'adulte de l'enfant et de son rôle auprès de lui.

On ne peut instaurer la paix sans réviser l'expérience de l'être humain dans ses années formatives. Une expérience traumatique inscrit dans son psychisme la haine, la vengeance et la destruction. Elle le coupe de sa nature constructrice, de son élan créateur. Chaque individu traite le monde comme il a été traité : il fait de son mieux à partir de ce qu'il a reçu et de ce qu'il a pu vivre.

L'enfant qui a été malmené porte des séquelles qu'il a rejetées en lui-même. Il n'a pu supporter la destruction émanant de l'adulte responsable de le protéger. Pour sa survie affective et par sa dépendance à l'adulte, l'enfant renie les faits et les sentiments par lesquels il est passé, faisant de son expérience un village Potemkine. Il ne maintient dans son conscient que les réalités qu'il peut supporter, et c'est toute la stratégie qu'il peut mettre en œuvre pour se maintenir dans l'existence.

Parvenu à l'âge adulte, ces parts de lui interdites, souvenirs, ressentis, demeurent refoulées et stockées dans son corps, dans son inconscient, inaccessibles pour la conscience. La restauration du Moi authentique, entier, nécessite de voir la réalité telle qu'elle a été, sans frein moral, sans chercher à épargner les culpabilités réelles des adultes impliqués dans les mauvais traitements. C'est le secret de la cure : s'autoriser à percevoir consciemment les faits réels et les ressentis réels. La cure est une reconnexion avec la réalité là où le traumatisme a signifié une rupture avec la réalité du monde et la réalité du Soi.

L'adulte porteur des symptômes de maltraitance – idéalisation des parents et de l'enfance vécue, recours aux psychotropes et fuite dans l'irréel, insensibilité sensorielle et émotionnelle, etc. - est en besoin de faire le chemin qui le sépare de son vrai Soi. Il s'est détourné de lui-même pour satisfaire les exigences sociales, les exigences de l'adulte qui fixe les règles du jeu de la vie sociale. Pour renouer avec la partie de son être qu'il a reniée, il a besoin de pouvoir se rappeler ce qu'il s'est interdit de vivre consciemment mais qui a bien eu lieu et a laissé en lui des traces : ces traces sont des faits, des impressions, des sensations, qui sont gravés en lui.

L'adulte marqué par ces parcelles d'incompréhension de lui-même et de son histoire, qui s'y trouve soudain reconnecté sous l'effet d'un souvenir, d'une réminiscence impliquant un nœud affectif de l'enfance, tout à coup reçoit la révélation d'une carence qui a impacté son vécu d'enfant, des sentiments qui ont été présents en lui sans qu'il se les formule explicitement ou qu'il ait jusque-là mesuré leur influence sur sa vie intérieure. S'il s'agit d'une révélation, c'est que ce retour soudain, cet événement de perception claire et inattendue, signe la libération de l'individu des gestes compulsifs dont il était prisonnier. Malgré tous ses efforts, il lui était impossible de s'affranchir des compulsions palliatives à ses manques de l'enfance. Rien ne pouvait remplacer la réunion de

l'individu avec ses vécus réels et irrésolus d'enfant. La personnalité divisée dans le traumatisme retrouve son unité.

Pour que l'adulte contribue à la paix, comme l'expression naturelle de sa personne, il doit être uni en lui-même. Il doit partir à la rencontre de l'enfant insécure qu'il a été et avoir la possibilité de lui offrir une écoute empathique : l'autoriser à exprimer les faits, ce qu'il a vu, entendu, reçu, à exprimer ses impressions. Il doit pouvoir accueillir le fait de s'être coupé, depuis l'enfance, de ces perceptions, pour se protéger et pour protéger ses parents qui étaient impliqués dans cette situation. Il doit entendre le sentiment d'impuissance dans lequel il s'est trouvé, l'expérience de sa fragilité et la peur pour sa survie, la solitude qui a accompagné son incapacité à donner corps à son vécu dans sa conscience par des mots. L'indicible avait condamné à l'oubli une part de lui-même en même temps que l'affect insupportable ; la levée de l'interdit ouvre la voie à la vérité et au deuil. Avec le deuil, l'individu remplace l'oubli de soi et du monde par le vivre avec soi et avec le monde. Les faits ont eu lieu, et vivre en paix, c'est les emporter en soi, avec lucidité.

Table des matières

Introduction.....	3
I – Relation – communication.....	5
II – La « Pédagogie noire », base culturelle de propagation sociale de la violence.....	8
– le mal inné	
– châtiments	
– la peur de l'adulte	
– l'hypnose : tétanie dans l'expérience traumatique	
– traumatisme et somatisation	
– confusion du message	
– insécurisation	
– interdit du sentiment	
– culpabilité, déni	
– division du Moi	
III – Un patrimoine culturel familial en héritage.....	22
– le regard de la mère : premier lien de communication avec le monde	
– répétition tragique ou heureuse du schéma familial	
IV – L'enfant : le faible social dans la chaîne de la violence.....	25
– l'enfant réceptacle de la violence sociale (famille, école, société)	
– les besoins de l'enfant	
– l'enfant vulnérable	
– relation de l'enfant maltraité aux faibles	
– la « séduction trompeuse »	
V – Rupture du Moi.....	30
– rupture du moi	
– l'apport freudien	
VI – Compulsion de répétition.....	35
– base de propagation de la violence	
– origines de la violence	
– le besoin d'attention transposé	
– abréaction, destruction : des blessures à la violence	
– protection des parents	
– Quatrième Commandement et pardon	
VII – L'irréel.....	42
– rupture avec le monde réel	
– les psychotropes	
– l'idéalisation comme symptôme de maltraitance	

VIII – Réciprocité.....	48
IX – Le vrai Soi.....	51
– le besoin de réel	
– ressentir ses sentiments authentiques	
– la vérité corporelle : authenticité du Moi	
– restaurer l'unité du Moi	
– l'adolescence, nouvelle naissance – nouvelle structuration de la personnalité	
– de l'inconscient au conscient	
– faux et vrai Soi	
– l'expression de soi	
– l'élan vital dans la construction et la restauration de Soi	
X – L'aide du « témoin secourable ».....	64
XI – Réformer l'expérience sociale de l'enfant.....	66
– la paix	
Conclusion.....	72

Références

- APFELDORFER G. (2004). *Les Relations durables*, Odile Jacob.
- BERGSON H. (1907). *L'Evolution créatrice*, Ed. Félix Alcan.
- CHAPMAN G. (1992). *Les Langages de l'amour*, Editions Farel.
- CYRULNIK B. (1997). *L'Enfermement du monde*, Odile Jacob.
- CYRULNIK B. (2001). *Les vilains petits Canards*, Odile Jacob.
- D'ANSEMBOURG Th. (2020). *Notre Façon d'être adulte fait-elle sens et envie pour les jeunes ?* Les Editions de l'Homme.
- FREUD S., BREUER J. (1895). *Etudes sur l'hystérie*, PUF.
- GUENARD T. (1999). *Plus fort que la haine*, J'ai lu.
- MILLER A. (1979). *Le Drame de l'enfant doué*, PUF.
- MILLER A. ([1980] 1983). *C'est pour ton bien*, Flammarion.
- MILLER A. (1986). *L'Enfant sous terre*, Flammarion.
- MILLER A. (1988). *La Connaissance interdite*, Flammarion.
- MILLER A. (1988). *La Souffrance muette de l'enfant*, Flammarion.
- MILLER A. (1990). *Abattre le mur du silence*, Flammarion.
- MILLER A. (2001). *Libres de savoir*, Flammarion.
- MILLER A. (2004). *Notre corps de ment jamais*, Flammarion.
- MILLER A. (2008). *Ta Vie enfin sauvée*, Flammarion.
- SALOME J. (2003). *Si je m'écoutais... je m'entendrais*, J'ai lu.
- STETTbacher J. K. (1989). *Pourquoi la souffrance*, Aubier.